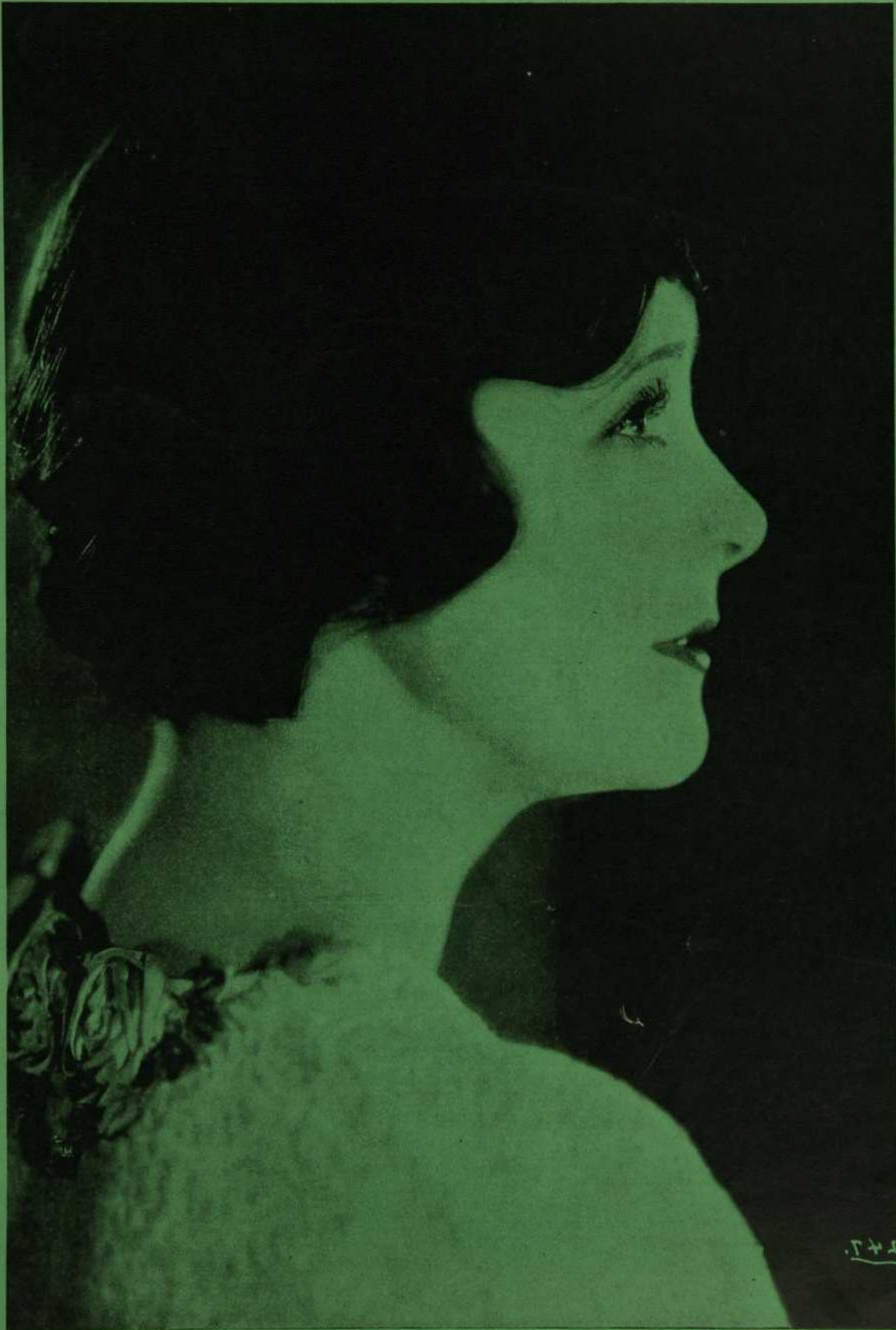


Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Vol. XLII, No 49

2 MAI 1931



IRENE RICH

Nos feuilletons :

LA FIGURE DE CIRE

Par ELY MONTCLERC

LE MYSTERE DE
KER-EVEN

Par DELLY

Nouvelle documentaire

SERMENTS ET
PARJURES

Par LOUIS ROLAND

LA JEUNESSE, la grâce, le charme qui séduisent. Comme tout cela dépend en large mesure d'un nettoyage à l'aide d'un savon doux et salubre. Il n'est pas surprenant que les spécialistes répètent que Palmolive est incomparable.



*Les spécialistes de beauté
les plus célèbres*

disent pourquoi ils recommandent le Savon Palmolive

VOUS êtes peut-être jolie de par nature ou bien vous avez dû acquérir la beauté. Quoiqu'il en soit, vous savez qu'on ne peut considérer la beauté naturelle comme chose admise. Il faut se préoccuper souvent et scrupuleusement de cette beauté si l'on veut la conserver à un âge avancé.

Des milliers de spécialistes de beauté universellement reconnus réalisent ce fait. Ils ont adopté une méthode bien définie qui permet à leurs clientes de conserver ce teint d'écolière. Plus de 20,000 d'entre eux conseillent, outre leurs propres produits et les traitements particuliers de leurs salons de beauté, l'usage journalier du Savon Palmolive.

Ce que c'est que Palmolive

Les spécialistes de beauté ont parfaitement raison de recommander le Savon Palmolive. De nombreux savants, adeptes de la chimie et de la beauté, ont consacré leurs efforts à sa composition

Plus de 20,000 spécialistes de beauté conseillent la toilette à base d'huile d'olive et de palme pour conserver ce teint d'écolière.

et à sa fabrication. C'est un savon pur... un savon d'huile végétale. N'entrent dans sa composition que les huiles d'olive et de palme... pas d'autres matières grasses... pas de couleur artificielle. C'est, sans contredit, un savon de toilette absolument salubre!

Votre problème particulier

Nous citons par ailleurs six des spécialistes de beauté les plus réputés. Des milliers d'autres nous ont dit pourquoi ils conseillent Palmolive. Leurs raisons vous intéresseront, quel que soit votre problème particulier.

Lisez les conseils de Carsten, de Seiler, de Jacobson et de leurs collègues. Réfléchissez-y bien, car il s'agit d'une affaire sérieuse. Le savon que vous vous appliquez sur le visage peut faire tant pour créer ou abîmer votre beauté. Ce devrait être un savon pur... un savon fabriqué d'huiles d'olive et de palme... en un mot, ce devrait être du Palmolive!

L'HEURE PALMOLIVE — Radiodiffusée tous les mercredis soirs — de 9.30 à 10.30, Heure de l'Est; de 8.30 à 9.30, Heure Centrale; de 7.30 à 8.30, Heure des Montagnes; de 6.30 à 7.30, Heure du Pacifique — par les postes W E A F, C K G W et 39 autres faisant partie du réseau National Broadcasting Company.

CARSTEN, de Berlin (le célèbre "Figaro")
"Votre peau est-elle terne? Cela dépend probablement du savon que vous employez. Les spécialistes de beauté modernes conseillent un savon fabriqué d'huiles végétales... d'huiles d'olive et de palme. Le Savon Palmolive convient à l'épiderme le plus délicat qui soit."



NIRAUS, de Madrid
"Ne vous servez pas d'un savon quelconque... surtout si vous avez la peau rugueuse. Servez-vous de Palmolive. Il est à base d'huiles cosmétiques d'olive et de palme. Tout autre savon peut être pernicieux. N'expérimentez pas."

SEILER, de Genève
"Teint huileux, peau terne — cela dépend sans doute du savon que vous employez. Commencez à vous servir régulièrement de Palmolive, soir et matin. Vous verrez tout de suite la différence."



SCHAANNING, de Copenhague
"Les boutons et autres irrasions de la peau sont trop souvent causés par l'usage d'un savon inapproprié. C'est pourquoi j'insiste tant sur l'emploi du Savon Palmolive."

PESSL, de Vienne et de Budapest
"Je mets mes clientes en garde contre l'irritation causée par les savons ordinaires. Palmolive est fabriqué d'huiles végétales pures. C'est pourquoi je n'en conseille nul autre."



JACOBSON, de Londres
"Certains savons causent parfois la dilatation des pores et la rugosité de l'épiderme. D'un autre côté, Palmolive rend la peau délicieusement veloutée. C'est un savon doux, pur et salubre. Votre peau exige sa mousse bienfaisante et reconfortante, deux fois par jour."

Fabriqué
au Canada



Conservez ce teint d'écolière

Prix au détail 10c

Volume XLII
No 49

Tél.: LAncester 5819 - 6002

Montréal,
2 mai 1931

Le Samedi
(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, rue de Bullion
MONTREAL - CANADA

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt.,
as second class matter under
Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande.

ABONNEMENT
Canada
Un an - - - \$3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - \$5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. à midi

Carnet Editorial

On communique avec la Planète Mars



CELA devait arriver; c'est chose faite maintenant, nous avons la communication avec la planète Mars.

D'admirables travaux poursuivis dans le silence de laboratoires inconnus du grand public ont mis au point la radiophonie; des ondes extra-courtes, d'un millièmètre de pouce environ mais douées d'une énorme puissance de propagation dans l'espace ont permis de traverser la couche ionisée qui entoure le globe et

s'était opposée jusqu'ici à toute sérieuse tentative de communication avec la planète voisine. Voisine d'une cinquantaine de millions de milles, distance équivalant à peu près à deux mille fois le tour de la terre et que les ondes de radio franchissent allègrement en quatre minutes environ.

C'est un magnifique résultat; il est d'autant plus beau, d'autant plus instructif qu'il comporte également la télévision; c'est dire que nous avons maintenant les possibilités complètes de documentation sur ce qui se passe là-bas.

L'établissement d'un code de communication a été beaucoup plus facile qu'on ne l'espérait, les martiens ne différant que fort peu de leurs congénères terrestres. Ceci réduit à néant les ridicules théories d'astronomie romanesque qui nous ont parfois représenté les Martiens sous les aspects les plus saugrenus.

L'espace restreint de cette chronique ne me permet pas d'entrer dans beaucoup de détails; je passe donc sur les procédés techniques qui ont permis la merveilleuse communication et j'arrive tout de suite au côté purement pratique de la chose, c'est-à-dire après l'établissement du code de conversation. C'est un dialogue entre un savant Martien et un non moins savant Terrien que je vais rapporter ici dans les grandes lignes.

— Votre planète Mars étant pas mal plus petite que la nôtre n'a sans doute pas une aussi forte population?

— Vous faites erreur; nous avons beaucoup moins d'océans que chez vous et par conséquent davantage de sol habitable, et puis ce que vous appelez notre petitesse nous sert admirablement; un homme qui pèse 150 livres sur la terre n'en pèse plus, à grandeur égale, que 56 chez nous, vous le saviez déjà par vos calculs; comme cette loi de pesanteur est la même pour tout, nous pouvons bâtir sans risque à de grandes hauteurs, nous avons couramment des édifices de cinq et six cents étages.

— Ce doit être peu pratique d'habiter si haut!

— Erreur encore. Nos étages sont plutôt des étagères comme vous dites chez vous; nous avons, dans le sens vertical, une série de plain-pieds avec des rues, des places publiques, des monuments et des petites maisons individuelles. La répartition scientifique de lumière solaire éclaire tout ça et nous avons ainsi résolu le problème impossible chez vous de bâtir les villes à la campagne.

— La science est très avancée sur Mars?

— Evidemment! nous ne sommes pas pour rien une humanité vieille de plus de deux millions d'années, soit quatre millions à peu près des vôtres; nous exis-

tions depuis longtemps alors que vous n'étiez pas encore apparus et qu'il n'y avait sur votre Terre que de grands arbres et de grosses bêtes. Quand l'homme est venu, tout cela a diminué de proportions.

— Vous observiez déjà la Terre?

— Sans doute; nos appareils perfectionnés nous faisaient voir tout ce qui se passait sur votre boule; entre nous, ce n'était pas toujours très propre; que de signaux nous vous avons faits au cours des temps, mais vous étiez bien trop bêtes pour les comprendre.

— Merci bien!

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Oui, nous avons rigolé bien souvent à vous voir grimper sur des petites machines à roues qui avançaient comme des chenilles, à vous entendre discuter sur des futilités qui n'intéressaient même plus les mioches en nourrice chez nous et surtout à vous entendre vous proclamer vous-mêmes les rois de la création. Non, laissez-moi pouffer...

— Dites donc, mal poli, nous avons fait de grandes choses...

— Allons, ne vous fâchez pas; la controverse entre savants n'a pas plus d'importance que la polémique entre hommes politiques; oui, vous avez fait de grandes choses mais elles n'étaient pas toujours belles, vos guerres de conquête par exemple, vos tripotages financiers et tant d'autres choses que j'aime mieux passer sous silence. Avouez vous-même que j'ai raison.

— Et puis votre manière de vivre! Ah, voilà quelque chose de bien mal compris sur votre Terre. Vous mangez comme des goinfres, vous faites des imprudences, vous maltraitez votre carcasse humaine de la pire façon par des excès de toutes sortes, parmi vous il y en a qui se saoulent, d'autres qui se dopent, les trois-quarts du reste qui font fi de l'hygiène, en dépit de vos moralistes, de vos médecins et de vos chirurgiens qui, les uns vous enseignent à rester dans le bon chemin et les autres recollent vos morceaux quand vous en êtes sortis. Si vous ne les aviez pas, ces braves gens-là, il y a belle lurette que votre boule terrestre serait dépeuplée. Ce n'est pas avec des coups de Bourse ou des nuages de gaz



Ses importants travaux l'appelaient immédiatement...

asphyxiants que vous l'auriez entretenue en bon état! Mais je ne veux pas être injuste, votre planète a bien aussi ses beautés...

— Vous en convenez tout de même?

— Sans difficulté. Il y a de bien jolies filles chez vous; nous les admirons surtout depuis qu'elles ont eu le bon esprit de porter des bas de soie et de raccourcir leurs robes pour les faire voir; ça me donne parfois l'envie d'aller faire un tour sur la Terre mais il n'y a pas encore moyen; et puis nous sommes bien trop occupés par ici!

— A quoi donc?

— Mais nos travaux! Nos travaux d'astronomie, de stéréométrie, de psychologie, d'histologie, de catoptrique, de sociologie, de stratigraphie, d'herco-technique, d'aviceptologie, etc. qui ont fait de nous les plus grands savants de tout le système solaire, des êtres puissants qui savent tout, peuvent tout et ne craignent rien, ni foudre ni tremblements de mars. Et tenez, précisément, ces sublimes travaux m'appellent immédiatement... Excusez-moi...

Et le Terrien me raconta qu'il avait vu le Martien se déchausser pour essayer de rentrer sans bruit chez lui par l'arrière-cour mais que deux minutes plus tard il avait entendu le bruit d'une dispute dans laquelle dominait une voix féminine qui clamait: "Ce sera donc la même chose toutes les nuits, espèce de vagabond, tu rentreras toujours à des heures indues!... Tu vas encore goûter du rouleau à pâte!..."

Là-dessus, l'aimable savant qui m'avait annoncé la découverte des communications avec Mars conclut en souriant:

— Je m'en étais toujours douté, les choses ne se passent pas autrement sur Mars que sur la Terre...

FERNAND DE VERNEUIL

Le Nouveau CHRYSLER SIX

DE MEME STYLE QUE LE CHRYSLER HUIT



D'un Style Nouveau - D'une Valeur Nouvelle

EXAMINEZ bien les modèles du Nouveau Chrysler Six — essayez-les sur la route — et procédez ensuite par comparaison.

Voici un auto qui attire et retient l'attention de tout le monde parce qu'il se distingue de tous les autres, parce qu'il est du même style que les élégants Chrysler Huit.

Variété dans les modèles de carrosserie. Variété de couleurs. Un gros Sedan spacieux pour la famille. Un magnifique Coupé avec siège dissimulé. Une chic Routière surbaissée — qui respire un air de jeunesse!

Tous ces modèles roulent à toutes les vitesses avec une sécurité, une facilité et une souplesse insoupçonnées jusqu'ici.

Tous présentent les avantages d'un empattement de 116 pouces — avec une charpente "double-drop" pour obtenir le centre de gravité le plus bas possible — avec un moteur de 70 horse-power — avec une carrosserie en acier qui joint à la beauté une robustesse extraordinaire.

Tous possèdent des freins qui s'appliquent rapidement et sûrement — freins hydrauliques internes, à l'épreuve de l'eau, s'équilibrant toujours — d'eux-mêmes.

Voici donc une combinaison remarquable de belle qualité et de bas prix — voici donc un auto que vous serez fier de posséder; fier de conduire; fier de montrer à vos amis. C'est en vous y promenant que vous verrez la différence avec les autres autos.



"Le Chrysler fabriqué au Canada pour les Canadiens"

CHRYSLER SIX	\$1140 et plus
CHRYSLER "70"	\$1625
CHRYSLER HUIT	\$1915 à \$2130
CHRYSLER IMPERIAL HUIT	\$3625 à \$4150

(Modèles sur commande, \$4160 à \$4720)

Tous prix f. à b., Windsor, Ontario, y compris équipement régulier d'usine (transport et taxes en plus). Six roues à broches contre léger supplément.

ENCOURAGEZ LA MAIN-D'OEUVRE CANADIENNE
EN ACHETANT DES AUTOS CANADIENS

CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED, WINDSOR, ONTARIO

La Piqure

par

Henri Picard

Un coup de sonnette, la porte du pavillon s'ouvrit immédiatement.

— Comment ça va ?

— Mal, docteur, murmura une vieille femme qui, les yeux rougis, retenait difficilement de nouveaux sanglots.

Sans répondre, le médecin, en trois enjambées, franchit le couloir, grimpa rapidement l'escalier et se trouva au seuil d'une chambre plongée dans les ténèbres.

Seule, une vieilleuse brûlait dans un angle, ne laissant échapper qu'un halo lumineux qui baignait les plis des rideaux et coupait en son milieu la flèche du berceau.

Dès l'arrivée du docteur, une forme noire agenouillée à côté du lit se releva et dans un souffle murmura :

— Elle repose.

— De la lumière, ordonna le docteur qui retira son pardessus d'un geste brusque et le posa sur un fauteuil.

— Température ?

— Plus de quarante.

Penché sur le berceau, le médecin écoutait les balbutiements confus de l'enfant que la souffrance venait de réveiller.

Les yeux brillants de fièvre éclairaient le pauvre et adorable visage contracté, déformé par la souffrance.

— Vous avez le sérum, demanda le docteur préoccupé qui fouillait dans la mallette apportée avec lui.

— Le voici.

— Bien, merci. Découvrez l'enfant, tenez-lui les mains, dit-il, pendant qu'il achevait d'aspirer dans une seringue le contenu d'une ampoule.

— Attention !

L'aiguille acérée pénétra dans la chair, un double cri retentit.

— Voilà... Bien, dit encore le docteur qui rabattit lui-même les couvertures.

Silencieuses, la mère et la grand-mère attendaient.

Alors, il aperçut le regard de la mère qui l'implorait, et il murmura :

— Il n'y a plus de danger pour l'instant. Je reviendrai dans deux heures lui faire une autre piqûre, dans deux heures très exactement, c'est indispensable.

— Et après ? questionna la grand-mère.

— Si la deuxième piqûre produit son effet elle sera complètement hors de danger.

— Mais si ! ...

— Je reviendrai dans deux heures, madame, coupa le médecin qui inscrivit sur son carnet le nom, l'adresse du client ainsi que l'heure de la visite.

Après quelques paroles encourageantes, il s'éloigna.

Dans la rue, à la lumière d'une vitrine de chemisier, il regarda de nouveau son carnet.

Il lui restait encore cinq malades à visiter, avant de songer au dîner. Il établit son itinéraire et d'un pas alerte continua sa tournée.

Il sortait de chez son quatrième client quand, pour la dixième fois, il consulta sa montre :

Vingt et une heure trente-cinq !

L'enfant malade habitait à l'autre extrémité de la ville.

Vingt minutes au moins lui étaient nécessaires pour accomplir ce trajet. Il devait se dépêcher s'il voulait arriver à temps.

Le docteur Charley pressa le pas.

Il marchait droit devant lui, enfilait de longues rues, traversait les carrefours.

Soudain, un cri terrible retentit, suivi d'autres cris, d'appels, d'exclamations ; une ruée de gens autour d'une automobile.

Le docteur Charley venait d'être renversé et perdait son sang abondamment.

Dans un nuage, il entrevit l'arrivée de l'agent, son transport à la pharma-

cie la plus voisine, puis la venue d'un confrère.

Le docteur Charley allait mourir !

Par quel effort de volonté surhumain parvint-il à murmurer :

— Mon carnet... vite !

Le docteur, avec d'innombrables précautions, prit le petit agenda maculé de sang, l'ouvrit et comme le désirait le blessé, le plaça sous ses yeux.

— ... Pierre, articula-t-il faiblement.

Le pharmacien, qui suivait cette scène tragique, comprit la volonté du moribond.

— Grandpierre ! s'exclama-t-il en désignant le nom suivi de l'adresse où figurait en regard : 22 heures.

Les yeux du moribond s'éclairèrent, ils captivaient, retenaient l'attention de son confrère.

Celui-ci se pencha, alors le docteur Charley dit tout bas, bien bas :

— Laissez-moi... partez... vite... piqûre... enfant...

Le docteur Charley se tut... il était mort !



IL N'Y A PLUS DE DANGER, POUR L'INSTANT.

CABUSSE CALCULA...

APRES le cordial insuccès d'estime de son grand drame au théâtre de Ménilmontant, Honoré Cabusse, dégoûté de Paris, de ses oeuvres théâtrales et de ses pompes à bière, se retira sagement à Roc-en-Plaine, en Dauphiné, la petite cité qui s'honorait de lui avoir donné le jour.

Pourvu de petites rentes, reliquat de six années d'intense vie parisienne et nocturne, Cabusse vécut heureux à Roc-en-Plaine, se désintéressant des choses de la littérature et de l'art, et il eût pu mener une douce et quiète existence jusqu'aux âges les plus reculés s'il n'eût fait, certain jour, la rencontre du directeur du *Dromadaire républicain*, feuille notoire et réputée, rayonnant sur tout l'arrondissement de Montélimar et les lieux limitrophes autant que circon-voisins.

Or le directeur de cette feuille d'information n'hésita pas à confier à Cabusse qu'il avait besoin d'un correspondant adroit à Roc-en-Plaine et qu'il lui serait bien reconnaissant de vouloir bien être celui-là à raison de dix centimes la ligne.

Cabusse calcula mentalement qu'une cinquantaine de lignes quotidiennes se chiffraient par un supplément de cent cinquante francs par mois, ce qui n'est pas à dédaigner par ces temps de vie chère, et il accepta cette proposition.

Par malheur, il n'avait point songé que Roc-en-Plaine est une paisible cité où il ne se passe rien de notable capable de motiver la rédaction de cinquante lignes quotidiennes. Et le premier mois, ayant copieusement relaté la mort d'une vieille dame dont on s'app préparait à célébrer le centenaire dans quatre ou cinq ans, l'accident survenu à un galopin chu d'un cerisier dont il maraudait les fruits et le bulletin de santé de M. l'archiprêtre, alité pour quelque maladie bénigne, il émergea péniblement la somme de sept francs quatre-vingts centimes à la caisse du *Dromadaire républicain*.

Triste évidemment, triste!

Et, comme il s'épanchait de sa déconvenue dans le sein du secrétaire de la rédaction, cet honorable gentleman lui dit:

— Mais, mon cher monsieur, quand les événements font défaut, on y supplée par une imagination fertile. Un fait divers n'existe réellement qu'à la minute précise où il est imprimé. Où en serions-nous, en province, si nos correspondants se contentaient d'enregistrer ce qui se passe et s'ils ne créaient

eux-mêmes une divertissante actualité?

Ces fortes paroles ne furent point propos en l'air pour Honoré Cabusse et, de ce jour mémorable, Roc-en-Plaine, paisible cité dauphinoise, devint le théâtre des événements les plus considérables et les plus sensationnels.

Il ne se passait pas de jour qu'une paisible demeure n'y eût été cambriolée de fond en comble que le feu ne dévorât les immeubles les plus considérables et que des assassins masqués n'eussent fait passer de vie à trépas de ri-

par

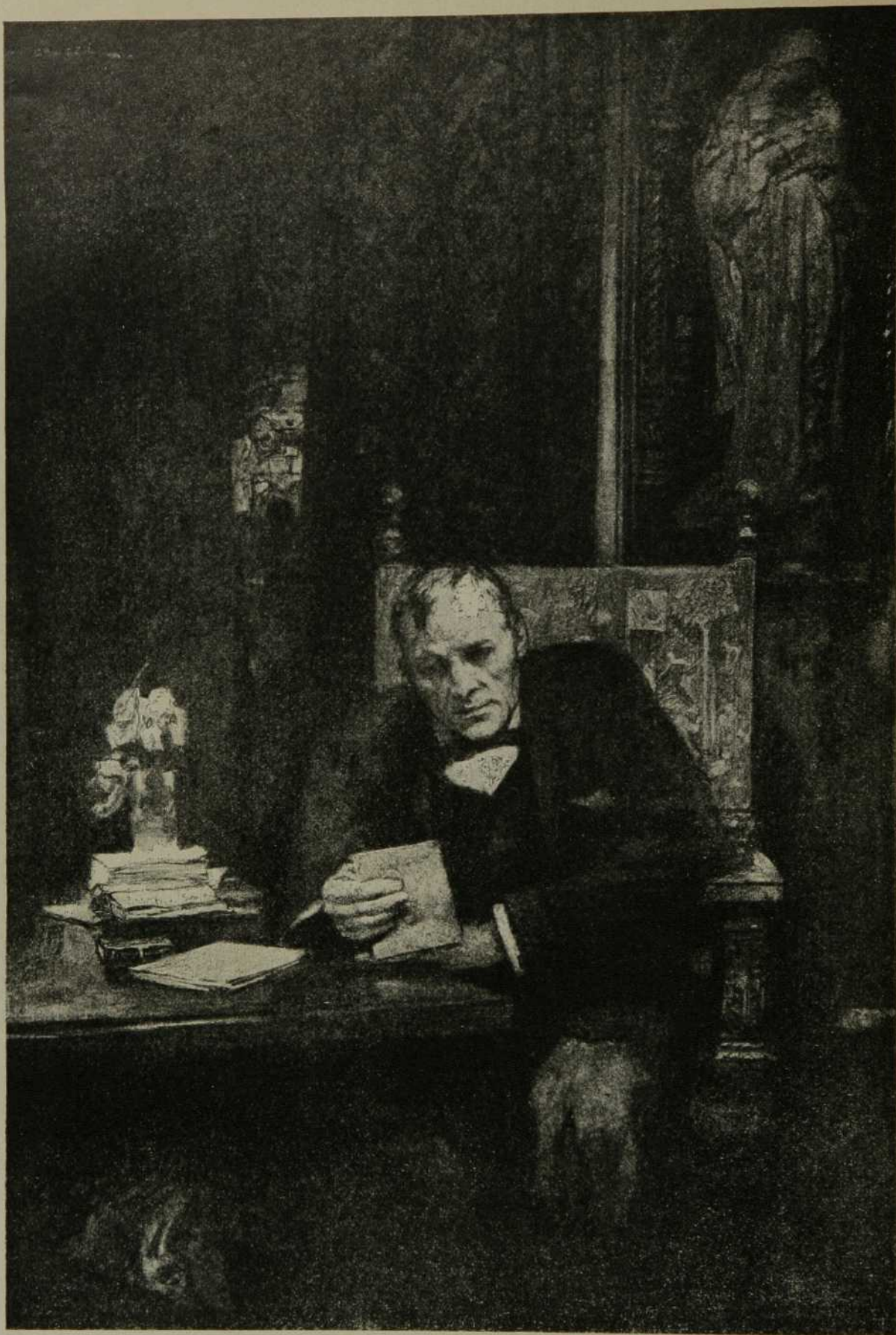
Rodolphe Bringer

ches vieillards habitant seuls des maisons isolées. A la vérité, toutes ces victimes se cachaient modestement sous le voile de l'anonymat: le vieillard assommé n'était autre que le "vénérable M. Y..." et la demeure dévorée par les flammes était invariablement signalée

comme appartenant à l'"honorable M. Z...". Mais les habitants de Roc-en-Plaine, le matin, en lisant leur journal n'en frémissaient pas moins d'une horrible épouvante et, le soir, ils n'osaient plus sortir, songeant que leur paisible cité était devenue le repaire mystérieux des plus affreux bandits que la terre de Guyane ait jamais mûris dans son sein.

Et, à la fin du mois, Honoré Cabusse toucha à la caisse du *Dromadaire républicain* des sommes considéra-

(Suite à la page 37)



L'Infortuné Journaliste

Le Galant Voyageur

par

Gabriel Riche

LE train ralentissait pour son entrée en gare de Dijon; vivement, l'élégant voyageur monté à Lyon, à contre-voie, dans le compartiment qu'occupait seule Marjolaine d'Anjou, se précipita aux portières et en tira soigneusement les stores.

— Cette petite précaution, mademoiselle, expliqua-t-il en souriant, pour éviter l'arrivée d'importuns... Parole! Jamais je n'ai rencontré femme plus charmante.

— Monsieur est marchand de compliments? ironisa la voyageuse.

— Moi?... Oh! non!... Mais ce que l'on conçoit bien, a dit Boileau, s'énonce clairement.

Et comme le convoi s'ébranlait à nouveau, avec un soupir d'aise, il poursuivit:

— J'avais quitté la cité des soyeux avec la ferme volonté de demeurer toujours célibataire, et un gentil chapeau d'où s'échappent des boucles blondes, de grands yeux, une petite bouche, me voilà prêt à jeter aux orties le froc du vieux garçon.

— Il n'est pas possible que vous parliez sérieusement. Nous nous connaissons à peine.

— Admettons que j'aie été frappé du coup de foudre.

— Vous venez d'un pays où il y a beaucoup d'orages? insinua-t-elle, cherchant à masquer dans une moquerie l'émoi amené par la déclaration.

— Je reviens, adorable enfant, avec la grosse galette. Ayant beaucoup risqué pour la gagner, j'envisagerais avec plaisir une vie paisible, en compagnie de la femme aimée, dans mon château de Touraine.

— Vous avez un château?

— C'est-à-dire que je vais en acheter un.

Mais, net, le choc d'un arrêt l'interrompit. Soulevant légèrement le rideau bleu, il chercha la cause de cette halte en pleine voie.

Marjolaine n'y prêtait attention. Rejetée en arrière, les paupières mi-closes, elle s'immobilisait, très troublée. Rapa-triée de l'Amérique du Sud par notre consulat, à la suite de l'abandon d'un impresario malhonnête, la jeune comé-

dienne, presque à la fin de retour, s'inquiétait fort de ce qu'elle allait devenir en l'attente d'un engagement. Ce riche compagnon de route si opportunément rencontré mettrait-il fin à ses angoisses, lui demanderait-il de demeurer le compagnon de sa vie? Comme elle, il semblait aspirer à une calme existence dans l'aisance et le confort. L'aphorisme qu'elle se plaisait à répéter aux heures troublées: "Bah! demain il fera jour!" une fois de plus se justifierait-il?

Elle conclut par l'affirmative: A la veille d'une minute bien incertaine, le prince Charmant surgissait, disposé à murmurer: "Finis les voyages, les fatigues, les ennuis. A mes côtés, vous serez heureuse!"

Mais le stationnement seulement passager, l'élégant voyageur, revenu près

d'elle, lui demandait en l'enveloppant d'un regard tendre:

— Comment vous appelez-vous?

— Marjolaine d'Anjou.

— Un joli nom qui vous sied divinement.

Et pour montrer qu'il n'était point dupe de la particule, il formula cette remarque: "Savoir choisir un nom qui aille à sa personnalité était un art, un témoignage de goût."

Marjolaine cadrait à ravir avec ses grands yeux bleus, très purs et très candides, dans lesquels se reflétaient la fraîcheur du printemps. D'Anjou, évocation du vin mousseux teinté d'ambre, s'alliait à ses fins cheveux qui se doreraient au soleil.

— Vous êtes poète?



COMME ÇA, SI VITE...

— Hélas! non. Mais les circonstances m'ont fait vivre solitaire durant trois ans. Je me suis distrait en lisant beaucoup, en écrivant aussi quelques essais. Cela vous déplaît?

— Au contraire, avoua-t-elle vivement, le trouvant de plus en plus agréable.

— Alors, gentille amie, je puis vous faire un aveu?

— Je vous écoute, murmura-t-elle, émue davantage.

Très bas, il souffla:

— Petite Marjolaine, je vous aime.

Elle attendait la déclaration, mais elle prit une mine étonnée:

— Comme cela, si vite?...

— Bah! la vie est courte. Nous ne savons de quoi demain serait fait. A quoi bon, en ce cas, perdre le temps à

(Suite à la page 37)



CE FUT UNE MORT SOUDAINE.

LA LAMPE QUI S'ÉTEINT

par Marguerite Comert

CN parlait de revenants. Toutes les personnes présentes savaient au moins une histoire qu'elles narraient avec force détails, d'un air profondément bouleversé. Cependant l'auditoire demeurait sceptique. Chacun n'ajoutait foi qu'à son propre récit, à son expérience personnelle jusqu'au moment où la vieille dame en deuil prit la parole. Elle dit doucement :

— Moi, j'ai perdu tous les miens et je n'ai jamais revu aucun d'eux, mais...

Aussitôt tout le monde écouta passionnément... soit à cause de l'humble aveu liminaire : "Je n'ai jamais revu aucun d'eux...", soit parce que la vieille dame paraissait si distinguée, si honnête ! Elle devait faire son ménage

avec des gants et avoir le dégoût du mensonge autant que de la poussière.

Devant l'intérêt exceptionnel qu'elle suscitait, elle se sentit toute confuse.

— Oh ! ce n'est presque rien, ce que j'ai à vous raconter... et comme toujours, il n'y a pas de preuve, pas d'explication non plus... rien qui soit susceptible de convaincre les esprits forts, de leur imposer silence quand ils blasphèment : "Si les morts revenaient, ça se saurait depuis le temps qu'on meurt sur la terre." Eh bien ! moi, je crois, je suis sûre qu'ils reviennent. Et pourtant, je vous le répète, parmi tous les êtres chéris que j'ai vu disparaître, aucun ne s'est jamais manifesté à moi.

Je pourrais donc prendre place dans la foule des incrédules qui s'appuient, pour nier, sur leur propre attente déçue : "S'ils revenaient, celui-ci ou celle-là m'aurait fait signe..." Nous n'admettons jamais que nos yeux ne sachent point voir, que nos oreilles ne sachent point entendre. Nous ne soupçonnons pas que nous pouvons pécher contre l'au-delà et être affligés de tares qui découragent les morts tentés de frayer avec nous. Quant à moi, je m'accuse d'avoir eu peur, tellement peur une fois, que cela suffirait à empêcher aucun des miens de revenir. Et il n'y avait pas de raison à cette terrible frayeur, pas la moindre raison, sinon

que nous avons tous peur des morts, peur de tout ce qui se passe en dehors de la règle habituelle, peur de tout ce qui contrarie notre logique ou nos instincts.

"Il y a quarante ans de cela. Mariée à l'homme que j'aimais, j'étais une jeune femme, riche d'insouciance et de bonheur. Nous habitions dans l'île Saint-Louis un appartement délicieux et nous étions servis comme des princes par une vieille domestique maniaque et dévouée qui avait élevé mon mari. Elle aurait pu vivre chez elle de ses petites rentes aux jours faciles de ce temps-là, et même chez nous rien ne l'empêchait de prendre ses aises. Mais elle ne pensait qu'à peiner du matin au soir, tous jours la première levée et couchée la

(Suite de la page 39)

MODIFIANT un peu une boutade célèbre, on peut dire que, dans bien des cas, la parole a été donnée à l'être humain pour déguiser sa pensée. C'est malheureusement trop vrai, et la fameuse Vérité ne sort que très accidentellement du puits que la fiction lui assigne comme demeure. D'aucuns affirment même qu'elle n'en sort plus jamais, car elle s'y est bel et bien noyée.

Quoiqu'il en soit, l'homme a bien vite compris et senti que sa parole n'était que bien peu de chose et qu'il était le plus souvent impossible de la prendre au sérieux si elle n'était pas appuyée par une sorte de témoignage supérieur à elle.

De là est né le serment.

Le serment est un acte dont bien peu de gens comprennent la grandeur et l'importance; par cet acte, l'homme prend Dieu à témoin de la vérité d'un récit ou de la sincérité d'une promesse. Entendu de la sorte, c'est un véritable acte de religion qui lie la conscience; entendu autrement, le serment est tout au plus une affirmation dont la sanction échappe aisément à toutes les lois.

Si l'athéisme social était possible, le serment ne serait qu'une simple fiction. En réalité, il implique l'évocation d'une autorité souveraine, juge de la pensée intime de celui qui le prononce. C'est pourquoi la loi ancienne commande de ne point jurer "en vain" le nom de Dieu. Jurer en vain est en effet chose fort grave; c'est davantage encore que de mentir à Dieu, c'est, autant qu'il dépend de l'homme, le rendre complice du mensonge.

Le serment, d'ailleurs, ne convient qu'en des circonstances solennelles, où la vérité a besoin d'être attestée au nom de celui qui est lui-même la vérité. Alors il n'est pas vain. Il ne l'est pas lorsqu'il faut éclairer la justice humaine qui va prononcer sur la vie ou la fortune des hommes; il ne l'est pas davantage lorsqu'il faut sanctionner des contrats qui vont lier les participants entre eux.

Dans l'Ancien Testament, Dieu jure par lui-même, c'est la sanction la plus sainte de ses promesses ou la plus formidable de ses menaces. Dans la mythologie grecque, le serment existait aussi, les dieux des païens juraient par le Styx, fleuve de l'enfer; cette religion de chimères ne pouvait avoir comme sanction que la seule terreur.

Le serment a toujours quelque chose d'imposant et de sacré. "Il n'est point de lien plus fort que le serment, dit Cicéron; témoin la loi des douze Tables; témoin nos alliances où le serment nous oblige envers nos ennemis eux-mêmes; témoin les recherches des censeurs, sévères surtout en ce qui touche la sincérité des serments."

Le serment a toujours été le nerf des constitutions de la société; ce n'est qu'à mesure que la société perd l'idée de Dieu que le serment perd de sa réalité et de son énergie, chose de nature à entraîner rapidement les plus grands excès et souvent les pires déchéances.

Dans la vieille société romaine, le serment fut un lien tant que les croyan-

ces nationales furent sauvées. Lorsque les dieux du paganisme ne furent plus que de simples images et que les empereurs eux-mêmes devinrent des dieux, le serment fut considéré comme une simple formule. Les légions romaines jurèrent au nom de Claude ou de Vitellius, ce qui était une bien faible garantie pour la tranquillité humaine contre le glaive des centurions.

Avec la société chrétienne, le serment reprit son efficacité. La constitution des monarchies catholiques repo-

sa tout entière sur le serment. Le roi jurait de garder et de défendre les droits de la nation et la nation jurait à son tour de garder et de défendre les droits du roi. Tout se passait devant Dieu au jour solennel du sacre et la foi était engagée par des paroles prononcées sur les Evangiles et sur la croix. C'était là tout le nerf de l'union du peuple et du monarque.

Dans cette constitution sociale, l'idée de la sujétion n'avait rien qui blessât la liberté humaine. L'obligation était mutuelle et l'honneur était sauf des deux côtés.

De nos jours le serment a changé de nature; l'homme a banni, sinon ouvertement, du moins secrètement Dieu des



LE JUGEMENT RESTE CÉLÈBRE DE SALOMON. IL N'EST MALHEUREUSEMENT PAS SOUVENT POSSIBLE DE CONVAINCRE LES PARJURES DE CETTE MANIÈRE-LÀ.

Serments et Parjures

PAR

LOUIS ROLAND

lois politiques; il s'ensuit que lorsqu'il jure d'être fidèle, il pure en son propre nom, comme si lui-même était Dieu. La conséquence pourrait faire trembler puisqu'ainsi l'homme pourrait se dégager lui-même de son serment. Et c'est aussi ce qui arrive.

Le devoir des moralistes est de rétablir l'honneur et la vérité du serment; mais pour cela ils ont à rentrer dans les conditions naturelles de la société chrétienne, où l'idée de devoir répond à l'idée de droit, et où le serment engage réellement parce qu'il est prononcé au nom de Dieu par les consciences.

En pratique, les choses sont loin de se passer ainsi; le serment des anciens jours est remplacé par des formules dont le sens peut parfois prêter aux plus diverses interprétations; on s'en sert dans les conventions entre peuples, de graves fonctionnaires apposent leurs signatures au bas de cette littérature douteuse et l'on appelle cela des traités conclus et ratifiés par la diplomatie...

Cela vaut ce que ça vaut, c'est-à-dire souvent pas grand chose; les serments ainsi exprimés des subtils diplomates, des grands chargés d'affaires deviennent alors tout bonnement, dans les grandes occasions de simples "chiffons de papier" que l'on déchire allègrement sans se soucier davantage des promesses qu'ils avaient faites et des garanties qu'ils étaient supposés donner.

Il n'en est pas à dire pour cela que le serment ne puisse pas être parfois annulé, mais c'est là une mesure grave qui ne doit être prise qu'en parfaite connaissance de cause. En principe, ce droit ne peut appartenir qu'à l'Eglise. S'il en était autrement, si l'homme pouvait se dégager lui-même, il serait donc souverain dans les choses de la conscience, c'est-à-dire il serait Dieu, ou bien le serment ne serait qu'une fiction.

Cependant, comme en certains cas l'obligation qu'il a prise ou imposée peut sembler douteuse, ou nulle, ou même inique, il est manifeste qu'un pouvoir arbitral est nécessaire alors pour prononcer sur sa validité. Ce pouvoir, dans le christianisme, est naturellement celui qui a reçu de Dieu le droit de pénétrer dans la conscience, de la sonder, de la régler, et conséquemment de juger la réalité de ses engagements les conditions de leur efficacité et de leur durée.

Il est inutile de s'étendre longuement sur de pareilles questions très claires par elles-mêmes; il suffit d'avoir indiqué la notion précise du serment. Pour l'Eglise, c'est plus qu'une promesse, c'est un acte de religion. "Saint Paul, dit Bossuet, observe deux choses dans la religion du serment: l'une qu'on jure par quelque chose de plus grand que soi; l'autre, par quelque chose d'immuable. D'où le même apôtre conclut que le serment établit parmi les hommes le dernier affermissement, la dernière et finale décision des affaires."

Si les hommes suivaient la doctrine de l'Eglise en matière de serment, la foi des promesses serait définitivement établie et les pouvoirs humains seraient certainement moins battus par les révolutions.

Les anciens usages voulaient que celui qui prêtait le serment levât le bras droit en étendant les trois premiers doigts de la main ouverte et en abaissant les deux derniers. Les trois premiers doigts étendus étaient un emblème de la Sainte Trinité et les deux doigts tenus abaissés rappelaient le salut du corps et celui de l'âme. Cette formalité était un symbole.

Le serment, qui devait être un gage de loyauté, un renforcement de la justice humaine est malheureusement devenu, de nos jours, une chose qui va trop souvent à l'encontre du but poursuivi. Il est considéré par bien des gens à la conscience élastique, comme un excellent moyen de "rouler leur adversaire plus crupuleux ou d'échapper aux conséquences de leurs méfaites.

Quand il n'y a pas de témoins loyaux et sincères mais de simples fripouilles que l'on achète avec un peu d'or ou même de vagues promesses de faveurs, le serment devient une chose extrêmement dangereuse et qui a fait condamner injustement plus d'un honnête homme. Il peut mettre aussi les juges dans un cruel embarras, car il n'est pas toujours possible d'agir à la manière du grand Salomon dans l'histoire des deux mères réclamant le même enfant. Chacune le demandait avec la même énergie; quelle était la vraie mère, quelle était la voleuse? Le cri du coeur seul en décida lorsque Salomon proposa de faire couper l'enfant en deux morceaux pour en donner un à chacune des femmes. La vraie mère s'opposa immédiatement à cette solution tragique acceptée par l'autre; la preuve du coeur était faite. Malheu-

reusement, je le répète, il n'est pas toujours et même pas souvent possible d'agir de la même façon. Bien des parjures en ont fait leur profit.

Le parjure est à la fois le crime de celui qui fausse son serment et le nom de celui qui commet ce véritable crime; le parjure blesse en effet également la loi divine et la loi sociale. L'homme a besoin de croire à l'homme, cette confiance est le lien public de la société et c'est Dieu qui consacre mystérieusement cette force intime d'association. Otez la foi mutuelle du serment ou simplement celle que l'on doit avoir dans la parole humaine et il n'y a plus d'échange possible de sentiments ou d'idées, d'affections ou de devoirs; tout est rompu, l'homme s'isole, la société n'est plus qu'un assemblage d'être suspects, l'oeuvre de Dieu est anéantie.

Le parjure est le mensonge porté à sa plus haute gravité; c'est une révolte cachée contre l'ordre, la justice, l'honnêteté; c'est plus qu'un vol et parfois plus qu'un meurtre parce qu'il arrive que des parjures tuent l'honneur d'autres personnes et qu'il n'est matériellement pas possible de les en punir. Il est en exécution chez tous les peuples et pourtant pratiqué par tant de gens qu'il ne surprend jamais personne. Chose malheureuse à constater, ce crime social le plus odieux, souvent le plus funeste, échappe avec une facilité étonnante à la rigueur des lois. Il arrive cependant qu'on en peut quelquefois convaincre les coupables mais quel que soit leur châtement, il n'est jamais assez rigoureux.

Dans l'ancienne Rome on n'était pas tendre pour les parjures; les lois prononçaient contre eux les peines infamantes du fouet et du bannissement. Plus sévères encore pour les parjures militaires, elles les punissaient de mort. La sentence était appliquée sévèrement, c'étaient les camarades eux-mêmes du parjure qui devaient le tuer à coups de pierre et de bâton.

Sous la législation de divers pays, en France par exemple, les témoins seuls peuvent commettre le crime de parjure comme l'entend la loi tandis que, autrefois sous l'empire de l'ordonnance de 1670, on exigeait le serment des accusés eux-mêmes; c'était une loi assez cruelle parce que la raison ne permet pas que les hommes soient placés entre le cri de leur conscience et leur intérêt personnel qui leur commande de

ne pas contribuer à leur propre destruction.

Il importe également de ne pas confondre le parjure avec le faux témoignage; légalement, ce sont deux crimes distincts. Le faux témoignage ne peut être commis qu'en matière criminelle, et alors il est puni de peines proportionnées à la gravité même du crime à l'occasion duquel il a été porté et dont l'application diffère selon qu'il a eu lieu pour ou contre l'accusé.

Le parjure, au contraire, est la violation du serment prêté en matière civile; en France il a été puni longtemps de la dégradation civile.

Anciennement on était encore beaucoup plus sévère. Les Capitulaires de Charlemagne ordonnaient que le parjure devait avoir la main droite coupée. Si cette mesure énergique était encore appliquée de nos jours, on verrait une belle armée de manchots dans tous les pays du monde; elle serait certainement plus nombreuse que les armées permanentes entretenues par les peuples et ce serait probablement la fin des guerres faute de suffisamment d'hommes valides.

Si c'était un avocat qui se parjurait, il était naturellement exclus de l'ordre et, de plus, puni à l'arbitraire des juges; c'est-à-dire qu'ils pouvaient lui infliger telle peine qui leur semblait convenable. On ne plaisantait pas autrefois.

En Allemagne, d'après le code de Charles-Quint, (loi Caroline) celui qui commettait un parjure en matière civile était tenu à des restitutions pécuniaires à la privation de ses honneurs ou dignités et, même suivant les cas, à avoir la main ou les doigts coupés. En matière criminelle c'était la peine de mort qui frappait le parjure.

En Angleterre, le parjure est puni d'un amende et d'un emprisonnement qui ne peut excéder six mois; autrefois on clouait le coupable au pilori par les oreilles, on confisquait ses biens et, quand on le décrochait du pilori, on lui coupait la langue.

Il est probable qu'en ces temps les parjures ne devaient pas être légion, ou bien ils s'assuraient de toutes les précautions avant de faire leurs dépositions mensongères.

Nous n'irons pas jusqu'à réclamer le retour de ces anciennes sanctions, mais vraiment, un peu de sévérité bien et largement dosée en matière de punition pour les parjures est une chose qui s'impose et qui s'imposera toujours si l'on ne veut pas voir la société sombrer dans l'anarchie.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA FIGURE DE CIRE

par ELY MONTCLERC

No 2 (Suite)

PREMIERE PARTIE

II

Le général et la comtesse de Montperreux donnent une grande soirée en l'honneur des fiançailles de leur fils Claude et de la richissime Inesita Martinez. C'est un mariage d'amour. Le fiancé est pauvre en regard de celle qu'il aime. Mais c'est déjà un aviateur célèbre, un héros. Inesita en est folle. Elle l'aime dès le premier jour, bien que sa vue lui rappelât une terrifiante ressemblance, celle d'un Suédois, secrétaire de son père, qui faillit l'assassiner lorsqu'elle était enfant. La soirée finie, un des domestiques d'extra quitte en hâte l'office pour courir rejoindre deux individus cachés dans le kiosque à musique du Ran-elagh et leur rendre compte des incidents de la fête. Chose étrange, un de ces hommes est la vivante image de Claude et nourrit une effroyable haine contre Inesita. Tandis que ces louches personnages complotent sa perte et celle de sa fiancée, Claude s'occupe d'expérimenter un nouveau stabilisateur de son invention qui lui vaudra gloire et fortune.

— Tu es folle, petite, avec tes inquiétudes. Si tu te mets dans de pareils états chaque fois que ton mari montera en avion, cela nous prépare d'heureux jours !

— Peut-être aurai-je un peu moins peur par la suite, mais cependant... un malheur est si vite arrivé !

— Alors il ne fallait pas épouser Claude !

Tu vivras dans des transes mortelles ! heureusement que je n'en subirai pas le contre-coup.

J'ai besoin de calme pour mes pauvres nerfs ! Merci, tu m'affolerais... je reprendrai mon existence vagabonde...

Inesita posa sur sa tante un regard lourd, nuancé de quelque mépris.

— Je sais, fit-elle, cela t'ennuie de me garder, tu as besoin d'être libre, et pourtant...

— Pourtant quoi ? riposta la senora qui devinait un reproche dans cette simple exclamation.

— Pourtant, avoue-le, tante, je ne t'ai pas trop gênée, pas assez même.

— Fallait-il pas que nous soyons sans cesse sur le dos l'une de l'autre ? On doit être de son époque... Tu es Américaine, tu as habité l'Amérique du Nord, tu sais que les misses, là-bas, jouissent d'une grande liberté et que les choses n'en vont pas plus mal.

J'ai suivi cette ligne de conduite, pensant qu'il est salutaire de donner tôt à une créature le soin de se diriger, le *self-government*, comme ils disent à New-York...

Je ne pense pas que tu doives m'en blâmer puisque, de la sorte, je t'ai menée au bonheur.

Inès baissa les paupières et murmura, pensive.

— Le bonheur ? Il est vrai que j'adore Claude, et qu'il m'aime, mais...

— Que veux-tu donc de plus, tête folle ?

— Je voudrais... ah ! je voudrais lui arriver avec un cœur pur, n'avoir que son nom dans la mémoire et son image dans les yeux... malheureusement...

La senora haussa insoucieusement les épaules.

— Tu as vingt ans et tu es belle et tu es riche... Il est naturel qu'on t'ait recherchée, émue parfois ; cela n'a aucune espèce d'importance, ce n'était que le flirt permis.

Inès coula vers sa tante un regard énigmatique.

— Tu trouves ? fit-elle en pinçant ses belles lèvres rouges.

— Ma foi oui ; ne sois pas plus royaliste que le roi, ma chère, avec ton exagération de scrupules.

Les hommes, en se mariant, apportent un passé autrement chargé d'aventures et de vraies !

— Ce n'est pas la même chose... un jeune homme peut avoir eu

des amies, tandis qu'une jeune fille...

— Pardon, ma chère, interrompit la frivole senora Rosario, en éclatant de rire, tu n'as pas eu d'amis que je sache !

Inès rougit violemment puis devint toute pâle, tandis qu'elle murmurait.

— J'ai aimé avant de connaître Claude...

— Tu veux parler de ton aventure avec le baron Salling ?

Bah ! ce n'est pas si grave ! tu as cru l'aimer à cause de son grand air froid, de ses gestes rares et de son regard magnétique.

J'avoue qu'il m'influait également moi-même... Ces Suédois ont des manières si différentes de nous gens du Sud ! et son père, le baron Peter, était si charmant encore...

Néanmoins, cela ne devait pas être bien sérieux puisqu'un jour, sans crier gare, tu as voulu quitter Londres au galop et que, depuis, tu n'as jamais prononcé le nom du baron Carl...

Quant à lui, quant à son père, aucune nouvelle non plus...

Ils ont été offensés de notre fuite... car c'était vraiment une espèce de fuite...

Bah ! conclut-elle avec un geste d'insouciance, cela ne compte pas dans une vie, ce n'est rien qu'une bulle de savon, un souffle de vent... Cesse d'y penser, *querida* ! sois toute à ton Claude, désormais.

La jeune fille pressa de toutes ses forces ses belles mains ambrées, comme elle eût étreint l'ami cher dont l'image flottait devant ses prunelles.

— Oh ! oui, oh ! oui, toute à toi mon Claude aimé. Fidèle, sincère, à toi, à toi éternellement...

Est-ce que j'ai vécu avant de te connaître ? Non, certes, toi seul m'as révélé le véritable sens de la vie en m'apprenant l'amour.

— Bravo ! petite, tu n'es point emballée à demi. Bon sang ne peut mentir. Ton père, Dieu ait

son âme, était ainsi dans sa jeunesse.

Mais, ne se fait-il pas temps d'aller chez ton futur époux ? Nous avons promis d'être présentes à midi précis.

— Je suis prête, je n'ai qu'à mettre mon chapeau !

Une femme de chambre entra justement pour annoncer l'auto de ces dames. Vite, Inesita passa dans son boudoir afin de parachever sa toilette, tandis que la senora s'enfarinait copieusement le visage.

Un instant, lorsqu'elle eut posé sur ses cheveux noirs un grand chapeau tout empanaché d'aigrettes, Inès se contempla.

Elle se vit un peu pâle, les paupières cernées mais la bouche si rouge que sa beauté s'avivait de paraître un peu meurtrie.

Elle sourit, satisfaite, et soudain, ce visage souriant prit une expression qui lui rappela sans doute ses souvenirs pénibles, car son oeil devint fixe.

— Carl ! balbutia-t-elle, Carl Salling ! quel nom ! quel passé ! quelles turpitudes... Si ma tante savait tout, son opportunisme recevrait un choc, je suppose...

Enfin, je suis sauvée, le monde est grand, nous ne nous rencontrerons plus.

— Viens-tu Inesita ? cria la voix perçante de Rosario.

Et cette voix arracha la jeune fille à ses rêveries soucieuses.

D'un geste machinal, elle parut jeter bas l'importun souvenir et se précipita dans le salon où, pareille à un chef Sioux, la tête hérissée de plumes, engoncée dans un gigantesque boa d'autruche blanche, la senora Rosario Caracena attendait sa jolie nièce.

Elles trouvèrent rue de Boulainvilliers, outre la famille de Montperreux, une jeune fille inconnue que la comtesse présentait comme sa cousine à la mode de Bretagne, Mlle Simone Amaury, débarqué le matin même de la Rochelle.

*Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
(Commencé dans le numéro du 25 avril 1931.)*

Voir la fin "AMOUR OU HAINE" à la page 19

Visage clair et franc, grands yeux marrons, bouche fraîche, une masse de cheveux châtain aux reflets roux frissant autour de sa petite tête, taille menue et flexible, voix chantante, air candide, sourire à la douceur mélancolique, telle était Simone Amaury de qui l'on pouvait dire comme de la charmante boîteuse amie de Louis XIV, qu'elle avait la «grâce plus belle encore que la beauté»

Ses parents habitaient la vieille cité huguenote et ils étaient de la race belliqueuse qui soutint le siège contre les Anglais au temps des guerres de religion.

Son père, armateur fort riche, lui préférait de beaucoup ses deux fils, les aînés de Simone dont le tort était d'être tardivement et inopportunément venue, alors qu'on n'attendait plus d'enfants chez les Amaury.

On ne la maltraitait certes pas mais on l'avait élevée sans tendresse et le poids de cette animadversion que ses frères et sa mère partageaient, était lourd au cœur de la pauvre petite.

Une de ses parentes la recevait deux mois chaque année, au printemps et à l'automne, afin de lui procurer quelques distractions et, naturellement, Simone voyait beaucoup Alys de Montperreux durant ses séjours à Paris, car les deux jeunes filles étaient grandes amies.

La senora Rosario à qui elle fut présentée lui serra cordialement la main et lui adressa son sourire le plus ensorceleur.

Il n'en fut pas de même pour Inesita qui regardait avec un commencement de défiance cette gentille enfant qu'Alys et Claude tutoyaient et qui déjà, prenait ombrage d'une innocente familiarité.

C'est qu'Inesita était féroce-ment jalouse; le sang chaud de sa race devait s'être mêlé dans les autrefois lointains à quelque sang indien; il lui en restait une pointe de sauvagerie despotique.

Mais très fine parce que femme, elle dissimulait sa jalousie, sachant par expérience qu'elle n'explorerait que trop tôt.

Du moment où sa méfiance fut éveillée, elle ne perdit ni un mot

ni un geste de la douce Simone qui ne se doutait guère de cela.

Inès remarqua la tristesse continue de la jeune fille, ses coups d'oeil furtifs vers Claude, et une certaine pâleur anormale chaque fois qu'il parlait bas à sa fiancée.

Du moins il lui sembla que Simone pâlisait.

Quand le soupçon a pénétré dans une âme tout l'alimente, il semble que la claire perception des choses soit faussée.

— Venez-vous assister aux évolutions sensationnelles dit aimablement la senora Rosario.

Et Simone, de sa voix harmonieuse.

— Oui, madame, il m'a invitée.

— Oh! chérie, fit Claude tendrement, puisque nous avons la chance que tu sois à Paris, tu vas bien, je l'espère, ne pas nous quitter souvent!

Aujourd'hui, ton regard clair m'encouragera; le jour de mes noces, tu complèteras par ta présence la fête de mon cœur.

Et je vous offre ma chère Simone comme demoiselle d'honneur, Inesita, ajouta le fiancé.

— Bien volontiers, je serai charmée... si mademoiselle consent.

La pauvre petite esquissa un geste comme pour repousser l'offre; ses grands yeux se levèrent éperdus sur Claude, rieur, mais au passage, son regard d'effroi fut capté par Alys qui, d'un imperceptible battement des paupières, lui intima l'ordre d'accepter.

Elle s'inclina donc et ne souffla plus mot pendant le reste du repas.

Pour se rendre au champ d'aviation, outre l'auto d'Inesita, on réquisitionna un taxi dans lequel prirent place la comtesse de Montperreux, sa fille Alys et Simone.

— Eh bien, interrogea la mère, comment trouves-tu la fiancée de Claude, petite Simone?

— Très belle, ma cousine, oui, d'une beauté impressionnante, avoua franchement la jeune fille.

— En effet! Sa richesse m'effraie un peu, quoique mon Claude puisse prétendre aux plus beaux partis. Toutefois, ces proportions de fortune peuvent engendrer par la suite des ennuis, des soucis de toutes sortes, Mais Claude et Inesita sont fous l'un de l'autre...

Les parents n'ont qu'à s'incliner, ma pauvre petite!

Et Simone, fermant les yeux, d'approuver doucement.

— Vous avez raison, ma cousine!

— Te souviens-tu, fit Alys, quand on était gamines et que je voulais absolument te marier avec mon frère?

— Ce temps est loin, Alys!

— Bien sûr! c'étaient des idées de gosses! Moi, je les prenais au sérieux et pendant longtemps j'y ai cru.

Vois-tu Simon, je t'aime tendrement et je voulais ainsi te rapprocher de moi!

— Notre affection sera toujours fidèle, ma chérie; tu sais combien je suis reconnaissante à ta mère de ses bontés, de ses attentions.

Chez nous, je ne manque à personne, j'ai l'air d'un beau parterre de roses... je fais tache.

On ne me comprend pas plus que je ne comprends les membres de ma famille; aussi, voyez-vous, ma famille je la compose de ceux qui m'aiment...

Il y a ma cousine Duquesnoy, son fils Charles, il y a vous...

Mme de Montperreux attira contre son cœur cette chère isolée et l'embrassa affectueusement.

— Oui, Simone, il y a nous... auprès desquels tu as ta place. Lorsque Claude sera marié il faudra venir passer quelque temps rue de Boulainvilliers.

On arrivait à Buc. Une foule immense et impatiente garnissait les tribunes, Claude installa sa fiancée et ses parents à des places réservées, puis il leur dit au revoir jusqu'à la fin des épreuves. Profitant d'un moment où l'attention se portait sur les aviateurs prêts au départ, Simone dit à son amie:

— Est-elle gentille la fiancée de ton frère? Penses-tu que vous vous entendrez toutes deux?

— Pour ça oui, elle est très gentille et je l'aime beaucoup.

Moins que toi cependant. Parce qu'une amitié nouvelle ne remplace pas une amitié d'enfance.

Toi, tu es comme ma soeur. Il s'en est fallu de peu que tu ne la deviennes vraiment.

— Explique-moi?...

— Ce sont des choses que maman disait à papa l'année dernière, avant qu'on aille à Cannes et qu'on rencontre Inesita.

— Quelles choses?

— Oh! que tu es nerveuse, Simone! Tu devines bien, voyons? Un jour qu'on plaisantait Claude au sujet d'une jeune fille, maman s'est écriée qu'elle ne voudrait, à aucun prix, de cette bru-là.

De fil en aiguille la conversation est tombée sur toi et maman, alors, m'a déclaré que toi, elle t'accueillerait à bras ouverts...

Je n'ajoute pas les commentaires trop flatteurs. Naturellement, j'ai taquiné mon frère et sais-tu ce qu'il a répondu?

— J'attends que tu me l'apprennes.

Soi-disant pour se préserver de la brise, Simone retenait sur son visage l'écharpe de gaze blanche nouée autour de son chapeau et, à cause de cela sans doute, elle avait la voix étouffée.

— Ma chère, il a pris la chose on ne peut mieux, déclarant qu'il ne comptait pas se marier encore... mais que, plus tard on pourrait voir.

Sans le voyage à Cannes, sans le coup de passion qui a saisi Claude, tu serais un jour devenue ma belle-soeur...

A quoi tient la destinée tout de même!

Mlle Amaury hochait lentement sa tête charmante.

— Les choses sont mieux ainsi, déclara-t-elle avec une pointe de sarcasme qu'Alys ne sut point démêler. Ton frère eût fait en m'épousant un simple mariage de convenance qui peut-être eût mal tourné.

Nous sommes très bien comme nous sommes! L'amitié vaut mieux que l'amour.

— Ma foi, je suis disposée à le croire... Si tu voyais ces deux fous avec leurs yeux noyés, ils sont ridicules! On reculerait leur union de vingt-quatre heures qu'ils en feraient une maladie!

— Les départs commencent, regardons-les. Précisément voilà Claude qui se prépare à monter dans son appareil. Il emmène donc des passagers?

— Oui, le constructeur et l'ingénieur.

— Vois, il nous regarde; non, ce n'est pas nous qu'il regarde, c'est sa fiancée... il lui sourit.

Ah! voici que l'appareil s'enlève de terre. Pourvu qu'il n'arrive rien, mon Dieu!

En disant cela, Simone claquait des dents.

— Moi aussi j'ai un peu peur, convient Alys, quoi qu'il n'y ait aucun danger.

Cette invention de Claude est admirable... tiens, j'irais avec lui s'il voulait.

— Moi aussi... — et tout bas Simone balbutia — moi aussi bien haut, bien haut, afin que les ailes se brisent et que nous mourions ensemble lui et moi! Ce serait une belle fin!

Une immense acclamation jaillit des milliers de poitrines, les spectateurs criaient leur enthousiasme, levaient vers le ciel des bras extasiés.

LE BAUME PERSAN plaît particulièrement à la femme élégante. Stimulant la peau, assouplissant sa texture, il crée et conserve le teint d'un charme exquis. D'une odeur agréable. D'usage agréable et rafraîchissant. Spécialement recommandé pour calmer et dissiper la rugosité et l'irritation. Protège et relève le teint le plus délicat, lui donne un charme d'éternelle jeunesse. Le Baume Persan est l'article de toilette indispensable.

Car le bel oiseau aux ailes blanches, emportant ses passagers, planait comme une colombe géante au-dessus des tribunes.

Ah! la magnifique envolée! il montait, montait, le bel oiseau, il montait presque à pic et bientôt il ne fut pas dans l'espace qu'un minuscule jouet d'enfant.

Des femmes, voulant paraître bien informées, allaient de groupe en groupe expliquer les mérites du nouvel engin aux destinées glorieuses; une joie unanime dilatait les regards et les coeurs...

Et là-bas, aux places réservées, un père, une mère pleuraient d'attendrissement, une belle fiancée s'épanouissait d'orgueil, tandis que, farouche en sa douleur inconsolable, une pauvre enfant douce et dédaignée répétait: «Mourir! mourir!...»

Si la foule était unanime dans son enthousiasme admiratif, si les concurrents de Claude s'inclinaient devant sa science et son intrépidité, l'un d'entre eux sentait s'accroître en face d'un pareil succès, sa haine jalouse.

C'était Canteleu. Près de lui, Charny, son âme damnée, vomissait entre ses dents des injures et des insultes contre le triomphateur.

Un peu plus loin, Eugène Chauffard, son fils Jules, l'Ecumoire et Pousse-Café, c'est-à-dire la bande au complet, ne perdaient pas de vue Canteleu.

— Charny a marché, vous en êtes sûrs, les aminches? souffla Eugène en se penchant vers ses acolytes.

— Ya, patron, répliqua l'Ecumoire qui devait ce sobriquet à la grélure de son visage déformé par la petite vérole. S'pas Pousse-Café? ça c'est fait et bien fait la nuit dernière.

— Pour sûr Arthur, fit Pousse-Café.

Ce surnom s'explique de soi-même. Quant à celui qui le portait c'était un individu de taille moyenne, l'air d'un domestique de bonne maison—du reste, telle avait été sa profession première—n'ayant d'autre particularité que deux yeux vairs, l'un gris, l'autre noir, petits et brillants comme des yeux de singe, un front simiesque tout plissé et une bouche mince fendue au coin, s'ouvrant dans le rire jusqu'aux oreilles.

— Si Canteleu visite, objecta Chauffard, ne s'apercevra-t-il de rien?

— Rien de rien patron, tu peux nous croire. Va, c'est de l'ouvra-

ge bien faite... Charny n'a pas volé ses fafiots.

Jules intervint.

— L'autre descend, fit-il, attention à ce qui va se passer!

Claude en effet regagnait la terre, au milieu d'ovations folles.

— Zut! grogna Canteleu que la rage étouffait, zut et zut! il me fera crever de fureur cet animal-là! Entendez-vous les idiots qui beuglent et qui l'acclament?

S'il ramasse tout, quoi donc qu'il restera pour les autres?

Un Canteleu n'est pourtant pas de la roupie de sansonnet. Zut! je r'monte pas!

Son mécano sursauta.

— Hein? Quoi que vous dites-là, patron? Pour une gaffe carabinée, ça serait une gaffe. Vous avez donc pas de coeur, vous canez?

Ah! la la si c'était moi! j'leur montrerais ce que c'est qu'un Canteleu.

Le record de la hauteur avec son nouveau truc, tiens parbleu, il n'y a pas de mérite, mais vous, un mono tout simple, tout ordinaire, grimper plus haut, c'est ça qui serait chic!

Canteleu s'enflammait aux accents persuasifs de son mécanicien.

— Ah! s'écria-t-il, le gratter une bonne fois ce s...; oui, faut essayer et qu'il en attrape la jaunisse!

J'perds mon nom si je ne bats pas aujourd'hui le record.

Quelques instants plus tard, il était prêt, étant inscrit le premier après Claude de Montperreux.

Des bravos nourris saluèrent son arrivée sur la piste. Il salua, se laissa complaisamment cinématographier, puis donna à Charny l'ordre de faire mouvoir l'hélice.

Un observateur psychologue eût remarqué le tremblement imperceptible qui agita les mains de Charny au moment décisif, sa pâleur et ce regard presque égaré qu'il leva sur son maître lorsque l'appareil, glissant avec grâce, s'éleva graduellement en une magnifique envolée.

Canteleu était un pilote émérite; jusqu'à la venue de Montperreux il eût, dans un plébiscite national, été nommé le premier aviateur de France.

Enfant du peuple, on l'aimait pour ses boutades, ses façons sans gêne, on l'aimait pour son cabotinage ingénu allié à une intrépidité qui confinait à l'héroïsme.

Aussi l'applaudit-on vigoureusement et ces bravos furent doux

à son coeur. Charny regardait fuir l'appareil, il avait le front en sueur et ses grosses mains noires tremblaient plus fort.

Non loin de lui, d'autres prunelles* suivaient anxieusement les péripéties du vol.

Le monoplane grimpa... grimpa... Jusqu'où monterait pas l'enregistreur si cela continuait?

Mais qu'arrivait-il donc? pourquoi Canteleu arrêtait-il sa montée prodigieuse? Il se fit dans la foule un de ces silences énormes, annonciateur des angoisses et des catastrophes.

Tout à coup on vit le monoplane redescendre vers la terre de façon normale, les poitrines, reprirent leur respiration: allons, on en serait quitte pour la peur.

Sans doute quelque anicroche s'était produite qui avait interrompu l'ascension de Canteleu, et il préférait regagner prudemment le sol. Bah! avec un type de sa trempe l'épreuve se recommencerait et serait triomphale.

Le voici qui devient visible. Il possède tout son sang-froid, et manoeuvre méthodiquement... l'avion n'est plus guère qu'à la hauteur d'un sixième étage, lorsqu'un craquement sinistre retentit.

C'est une des ailes qui vient de se rompre et pourtant le temps est clair, le vent imperceptible.

Cette aile brisée se retourne et pend, lamentable; le moteur halète soudain, piquant du nez, voici que le monoplane tombe lourdement comme une pierre qu'on jette.

Bientôt, au milieu des cris d'effroi le bruit atroce, le bruit d'écrasement se fait entendre et, quelques instants plus tard, on extrait des décombres, le corps inerte de l'aviateur.

Il respire encore, il n'a pas été tué sur le coup; telle est la nouvelle qui court de bouche en bouche.

Aussitôt que l'accident se fut produit, profitant de la bousculade et de la panique générales, Eugène Chauffard et sa bande s'étaient éclipsés.

Quant à Charny, en voyant tomber son maître, pris d'une frénésie désespérée, il s'était jeté sur le sol en hurlant.

— L'copain perd la boule, disent ses camarades saisis de pitié.

— Il aime tant son patron, tu comprends! Le voir écrabouillé sous ses yeux, ça le chavire!

— Dame! le métier n'est guère sûr; faudrait voir à rédiger son testament chaque fois qu'on vole.

— N'empêche que les gaillards y vont quand même et qu'ils crânent, comme si qu'ils feraient leur persil sur le boulevard.

C'est beau... ça donne une fière idée de l'homme!...

Une voiture d'ambulance transporta Canteleu à l'hôpital Baujon, et son appareil fut mis sous scellés aux fins d'enquête judiciaire.

III

L'aviateur Canteleu avait les os du bassin brisés, outre de multiples contusions graves. Sa tête ayant été préservée miraculeusement, il avait, après deux ou trois jours, repris pleine possession de lui-même.

Aux questions qu'il posa on répondit avec une feinte assurance qu'il guérirait, le mensonge étant dans ces cas-là, obligatoire. Il demanda s'il resterait infirme ou bien s'il pourrait continuer à voler.

— Nous espérons bien que vous recouvrirez l'usage de vos membres, dit le médecin.

Sur le moment, Canteleu se satisfait de ces réponses, et la préoccupation lui vint de savoir comment l'accident avait pu se produire.

Un juge d'instruction se chargea de résoudre le problème en venant l'interroger précisément sur la catastrophe.

L'examen des décombres avait révélé des manoeuvres criminelles opérées sur l'appareil, des manoeuvres assez habiles pour échapper aux yeux du pilote avant la mise en marche.

La direction du moteur avait été faussée et l'armature d'une aile sciée partiellement, de sorte qu'après un effort la brisure devait se compléter et provoquer l'horrible chute.

En écoutant cela, Canteleu hochait la tête. Des choses lui revenaient à la mémoire, il se souvenait qu'au moment où il atteignait mille cinq cents mètres, le moteur avait eu des résistances telles qu'il avait jugé prudent de descendre.

Et soudain la cassure, oh! il entendait encore le bruit sinistère...

Suffoqué par manque d'air.— Quand des poussières irritantes se logent dans les bronches, elles suppurent et le terrible étouffement de l'asthme en résulte. Rien n'offre un complet, rapide et positif soulagement comme le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg. La vapeur ou fumée sanitaire et adoucissante nettoie les bronches et procure un soulagement indicible. Ce remède a pour lui des années de succès. C'est le remède sûr pour tous ceux qui souffrent

— Vous connaissez-vous des ennemis Canteleu? interrogea le juge d'instruction, Je suis ici pour recevoir votre plainte si vous en avez une à formuler.

Le blessé fronça ses sourcils épais dans une tension de toute sa pensée; il réfléchissait, il ne se décidait point à répondre.

Et comme le magistrat insistait, il finit par dire:

— Des ennemis, nous en avons tous; si peu de chose soyons-nous, il y a toujours quelqu'un qui nous jalouse. Impossible d'empêcher ça.

Cependant, de là à vouloir la mort d'un homme, il y a une marge. Parce que, n'est-ce pas? vous êtes certain qu'on voulait me tuer?

— Les manœuvres criminelles sont indésirables.

— Qu'il s'agisse d'un coup de couteau, d'une balle de revolver ou du truc en question, c'est kif-kif un assassinat?

— Oui, avec cette circonstance aggravante qu'ici le crime est plus lâche et partant plus abject.

— C'est bien ce que je pense, monsieur le juge, mais vous le dites mieux que moi.

— N'avez-vous pas quelque rivalité d'amour, par exemple?

Vos concurrents sont tous de braves gens et des gens braves; seules les rivalités d'amour engendrent des vengeances aussi basses.

Canteleu réfléchit encore, péniblement.

— Non, reconnut-il enfin, je ne vois rien de ce côté.

J'ai une petite amie, mais nous nous entendons parfaitement, nous sommes plutôt copains qu'amoureux... je ne vois pas qui a pu manigacer ce beau coup, excepté...

— Quoi? fit vivement le magistrat.

Et l'autre, serrant ses poings meurtris de dire entre haut et bas.

— Un soupçon me vient... mais, vous comprenez, c'est trop grave, je ne veux pas accuser sur un simple soupçon.

— Parlez-moi franchement, j'agirai avec toute la prudence désirable... j'ai des moyens d'investigation particuliers...

Sans douleur et parfaites dans leur action, Miller's Worm Powders sont toujours un certain et convenable remède pour les enfants qui présentent des symptômes de vers. Ces symptômes sont facilement reconnaissables à de la fatigue fiévreuse se terminant fréquemment en convulsions. Un point de notable importance c'est qu'après que Miller's Worm Powders ont expulsé les vers, l'estomac et les intestins sont remis en très bonne condition de santé.

— Possible! malgré ça j'aime mieux me fermer. Si j'en réchappe je chercherai seul et je liquiderai seul mes comptes, dit Canteleu.

— Et si, par malheur... fit le juge.

— Si je suis cuit? ah! alors soyez tranquille, je mangerai le morceau.

Mais auparavant je veux me renseigner, parce que... on a beau détester quelqu'un, ce serait assez de moi comme macchabée; je ne voudrais pas envoyer à tort un client à la Veuve.

Attendez un peu, monsieur le juge, nous recauserons de ça!

Cette conversation avait épuisé le blessé. Le magistrat n'osant plus insister, se retira, perplexe.

Les réticences de Canteleu le préoccupaient fort, et il eût voulu en débrouiller le mystère irritant.

Quant à celui-ci, une fois seul il ferma les yeux, non pour dormir, mais pour chercher encore, pour s'assurer que le soupçon avait une base solide.

Et puis la fièvre monte, il eut le délire et l'interne de service en le visitant, fit une moue de mauvais augure.

— Il est fichu, hein? demanda un infirmier.

— Il y a des chances... Pauvre diable! Enfin on le prolongera le plus longtemps possible.

Deux jours s'écoulèrent en alternatives de mieux et de pire. Quand il se sentait suffisamment bien, Canteleu exigeait qu'on lui laissât voir les visiteurs qui prenaient de ses nouvelles.

Il s'étonnait de n'avoir pas encore vu Charny son mécanicien. Celui-là cependant lui devait bien un peu de sollicitude. Il s'informa auprès de son amie.

— Charny est malade expliqua celle-ci. En te voyant tomber il a éprouvé une si forte commotion qu'il a fallu le transporter chez lui où il ne bouge ni pied ni patte.

— C'est donc ça! j'avais tort de l'accuser. Dommage... j'aurais bien voulu lui serrer la main avant...

— Avant quoi?

— Avant de partir, ma gosse, vu que c'est une simple question de jours. J'ai mon billet, je ne raterai pas le dernier train.

Les voyageurs pour l'autre monde en voiture!

Une quinte de toux l'interrompit; de ses lèvres s'échappa une mousse sanguinolente, sa tête retomba, livide, sur l'oreiller.

— Ecoute, balbutia-t-il péniblement, rends-moi un service, ma gosse.

— Tous ceux que tu voudras, tu le sais bien.

— Va chez Charny, dis-lui qu'il faut absolument que je lui parle et qu'il tâche de venir me voir au plus tôt.

Vas-y en me quittant, parce que si demain ça se pouvait je serais très content.

— Je saute en taxi et je file; compte sur moi.

La jeune femme penchée sur le blessé, lui caressait tendrement la tête.

— Et tu sais, ajouta-t-elle avec un rire trempé de larmes, tu sais que tu as tort de te monter le bourrichon... t'as beau avoir pris ton billet, tu rateras le train, j'en suis sûre.

Pas encore pour cette fois le départ.

— Bah! qué que ça fiche! Quand on regarde les choses de sang-froid, on se dit qu'en somme la mort est une bonne amie qui simplifie et arrange tout.

Va, ma poulette, dépêche-toi et... à demain!

— Demain, après-demain, chaque jour tant que tu seras malade.

Canteleu sourit; il y avait dans ce sourire tout le tragique d'un fatalisme résigné.

— C'est ça... c'est ça...

La jeune femme quitta l'hôpital où son ami occupait une chambre réservée. Dès qu'elle eut refermé la porte son masque tomba et ses traits n'exprimèrent plus qu'une profonde tristesse.

Elle ne se faisait pas d'illusion, on l'avait avertie; bientôt Canteleu cesserait de souffrir.

Un taxi-auto l'emporta vers la rue de la Chapelle où habitait Charny. Il est vrai que le mécanicien avait reçu un choc si douloureux qu'on avait pu craindre pour lui les pires complications cérébrales.

Aujourd'hui il allait beaucoup mieux et aurait pu se lever, sortir, mais une invincible répugnance l'en empêchait. Pourquoi?

On aura le clef du mystère en écoutant la conversation du mécanicien et d'Eugène Chauffard qui, depuis l'accident, est venu passer de longues heures avec Charny.

— Tu n'es qu'une poule mouillée et tu as peur de ton ombre, lui dit l'inquiétant personnage.

Comment! je te trouve encore au lit!

— J'ose pas sortir, j'ose pas bouger, il me semble que tout

un chacun lira sur ma figure ce que j'ai fait...

— Idiot! ton taf sera suffisant pour te perdre et nous compromettre si tu continues!

Quoi! tu as un peu saboté l'outil de ton patron; voilà-t-il pas une affaire.

— Il en meurt! clama Charny.

Les mains sur ses yeux, il grelottait d'épouvante rétrospective. Ah! sans cesse il verrait la chute affreuse, sans cesse il entendrait le hurlement d'agonie.

Qu'avait-il fait! qu'avait-il fait! Comme Judas qui trahit son maître pour trente deniers, lui avait tué le sien pour trois mille francs. C'était abominable...

Les autres pourtant, les tentateurs, lui avaient affirmé qu'un sabotage habile n'entraînerait pas forcément la mort; quelque membre démis seulement, car Canteleu aurait l'habileté de redescendre dès qu'il constaterait que son moteur flanchait.

Une descente un peu rapide, un choc un peu rude et voilà tout... Au contraire...

— Tu nous emberluches avec tes jérémiades! grommela Eugène.

La fatalité s'en est mêlée ou bien, peut-être que tu as donné un coup de scie de trop. C'est la casse obligatoire, mon cher, et il ne sert à rien de se plaindre.

Faut arranger les choses pour que personne ne puisse t'embêter et fourrer le nez dans tes affaires... Il y a un moyen, si tu fais ce que je vais te dire.

Tout le monde sait que ton patron est au plus mal avec Claude de Montperreux.

— Quel rapport ça a-t-il? Entre concurrents c'est naturel.

— Serais-tu plus bête que nature, vieux frère? ou bien si tu jouerais au plus fin avec moi?

Quand tu t'es pris de bec avec Zidore, le mécano de Montperreux, un soir que tu rôdais autour du hangar, c'était-il de la concurrence loyale ça?

Tu aurais pigé le secret de son invention et tu l'aurais vendu à Canteleu. Qui qu'aurait été chocolat?

Charny courbait la tête, vaincu par ces arguments. Et l'autre, sentant qu'il gagnait du terrain, de poursuivre avec véhémence.

Canteleu s'est asticoté avec Montperreux en public, plus de mille personnes ont assisté à la dispute sans entendre, mais toi tu as entendu et tu peux affirmer que Montperreux a fait des menaces à ton patron, qu'il lui a même crié:

«—Toi, tu ne voleras pas longtemps!»

—M. de Montperreux ne tutoie personne...

—Bon, bon, inutile d'ergoter sur des détails insignifiants, il suffit que tu voies clair et j'espère t'avoir convenablement indiqué la voie.

—Oui, murmura Charny, je comprends.

Mais personne ne pourra témoigner contre Montperreux.

—Te bile pas, garçon, fais seulement ce que je te dis. Va trouver ton patron, vas-y en brave, vas-y crânement.

Insinue, sois adroit, insinues soupçons dans sa caboche, ça suffira.

Je connais Canteleu, surtout s'il se sent fichu, il voudra se venger avant de casser sa pipe.

L'amie de l'aviateur arriva sur ses entrefaites et remplit sa mission.

—Tu vois, les choses s'arrangent d'elles-mêmes, remarqua Eugène Chauffard lorsque la jeune femme fut partie.

Demain matin je t'attendrai à la porte de l'hôpital et nous irons ensemble serrer la main au pauvre bougre. Je t'ouvrirai les voies pour que tu ne fasses pas d'idioties.

Sur ces mots il partit, laissant le mécano partagé entre son repentir et le souci de sa sécurité.

Dès dix heures, le lendemain matin, les deux hommes se retrouvaient devant l'entrée de Beaujon.

Ils montèrent ensemble chez l'aviateur, auquel on permettait les visites à tout moment, car il était irrémédiablement perdu et la science ne pouvait qu'adoucir sa fin.

A la vue d'Eugène Chauffard, les traits de Canteleu s'épanouirent.

—Mon cher ami, fit l'autre avec componction, je viens vous assurer de ma vive sympathie et prompt guérison.

Chaque jour j'ai pris de vos nouvelles, mais je n'osais vous importuner de ma présence. Tout à l'heure, rencontrant Charny à la porte, je me suis décidé à le suivre...

Une grimace désabusée échappa au blessé en entendant le mot guérison, et, de sa voix entrecoupée il répliqua :

—Bah! mon cher, laissez tous ces chichis et parlons franc. J'suis f... je le sais. Guérir? pour sûr que je guérirai et ça définitivement, oh! oui, alors!

Le mécanicien exhala un sourd gémissement. Canteleu se tourna vers lui.

—Pauv' vieux, t'as de la peine!

—Je vous crois, patron... à fiche par la fenêtre.

—C'est vrai, il est absolument démoralisé, il y a de quoi!

Vous savez que l'accident dont vous êtes victime n'est pas un accident... ordinaire?

—Oui, approuva Canteleu, ça s'appelle en français un attentat criminel. Un juge est venu m'interroger...

—Ah! — et Charny blémis-sait — vous avez porté plainte?

—Pas encore. Je voulais auparavant causer avec toi, mon garçon. Si tu m'aimes un peu, tu m'aideras à me venger.

Le mécanicien frémit, ses yeux croisèrent les yeux d'acier d'Eugène Chauffard, regard fixe, hypnotique, regard dominateur qui lui donna le stimulant nécessaire pour réciter sa leçon.

—Comptez sur moi, bégaya-t-il, d'autant plus que... j'ai des soupçons, mieux que ça même, presque des certitudes.

—J'ai trouvé le jour où... enfin quand vous êtes tombé... j'ai trouvé à côté du monoplane, dans le hangar, quelque chose dont je n'ai pas osé vous parler alors, crainte de vous émouvoir... quelque chose qui... depuis, m'a fait salement ouvrir l'oeil.

—Qu'est-ce que c'est? demanda Canteleu.

—Un... mouchoir, un simple mouchoir. Tout d'abord ça ne dit rien, mais... les initiales de ce mouchoir en disent davantage, ajouta Charny.

—Quelles initiales? dépêchez, parle vite...

Un C et un M, patron, comprenez-vous?

S'il comprenait! s'il comprenait!

Le visage émacié du malade prit pour un instant l'apparence de la santé grâce à l'illumination intérieure qui le transfigura.

Allons, la chance était pour lui au moins cette fois, et s'il devait mourir il assurerait auparavant sa vengeance.

D'ailleurs, sait-on jamais? la nature fait souvent des miracles, peut-être guérirait-il et verrait-il son ennemi écrasé, déshonoré...

Adieu alors l'orgueil des victoires éclatantes et des inventions géniales, adieu la gloire de se croire un héros et d'être acclamé par les foules délirantes. Vers Canteleu reviendrait la faveur populaire...

On est prompt à l'espoir, on a vite bâti des châteaux en Espagne. Sur cette pente agréable, le malade se laissait glisser, ivre de rancune inassouvie.

En voyant cette résurrection soudaine, Eugène Chauffard éprouva une diabolique joie. Ses combinaisons marchaient à merveille; l'âge, au lieu d'affaiblir ses facultés, les exaltait, au contraire!

Un mouchoir, un simple mouchoir par lui remis au mécanicien de Canteleu allait assurer le succès de ses menées.

—Ecoutez, dit-il, je m'aperçois que je suis de trop et je me retire. Je ne voudrais pas, moi, étranger, me mettre en tiers dans vos confidences.

Au revoir et bon courage, mon cher Canteleu.

La poignée de mains qu'il donna à Charny équivalait à un long discours. L'autre le comprit ainsi et répondit par une pression énergique.

L'affaire s'emmanchait bien, le coup du mouchoir «prenait», cela lui redonnait de l'énergie.

Avisant un infirmier dans le couloir, Chauffard, d'un air pénétré, lui demanda comment ça tournerait pour ce pauvre Canteleu.

—Oh! très mal, on ne peut plus mal... Les médecins n'ont plus d'espoir.

Le plus terrible c'est qu'il gardera sa connaissance jusqu'au bout, croit-on, et se verra partir.

Dans la petite chambre blanche, l'entretien entre le mécano et son patron continuait à voix basse, mystérieux comme un complot.

—Alors, haletait Canteleu, c'est auprès de mon appareil que tu as trouvé ce mouchoir? L'as-tu gardé?

—Pour sûr! même qu'il est tout taché de cambouis. Immédiatement, j'ai deviné le truc. Moi, je n'ai pas pu réussir à me faufiler dans le hangar à Champredon, mais lui il a été plus malin.

—Pourtant, écoute... quel intérêt avait-il à me tuer puisque toujours il est vainqueur et que sa nouvelle invention devait lui assurer une supériorité indéniable?...

—Qu'il prétend... mais voilà une affaire qui n'est pas prouvée, il s'en manque.

Si son invention n'était qu'un vaste bluff, qu'il s'en soit aperçu et ait voulu quand même battre le record?

Employer des moyens pareils?

—Vous le défendez à c't'heure, quand d'ordinaire il vous prenait envie de lui entrer dans le chou!

La main moite du blessé s'agrippa aux doigts de Charny.

—Attention, camarade, je ne le défends pas, je cherche simplement les points faibles de la chose.

C'est un monsieur qui la fait à l'honneur, à la vertu, au patriotisme et...

Si tu veux le savoir, ajouta-t-il, brûlant le mécanicien de son haleine fiévreuse, je ne pense qu'à ça depuis hier, depuis qu'on m'a dit la vérité sur mon accident et je voudrais... oh! de tout ce qui me reste de force, perdre le Montperreux une bonne fois... et que, quoi qu'il fasse, que l'accusation soit maintenue ou non, un doute subsiste toujours, qu'il soit sali définitivement...

Ça serait bon, vois-tu, bon à m'en faire oublier les horreurs de la mort. Seulement... faut des motifs à un acte criminel.

Tiens, ça lui serait arrivé à lui... personne ne douterait de ma culpabilité s'il m'accusait... tandis que lui... son père est un gros légume, est-ce que les juges oseront seulement l'inquiéter? Comment leur ferai-je croire que cet homme a voulu m'assassiner?

—Et le mouchoir, le fameux mouchoir? Pourra-t-il nier après ça, être venu auprès de votre appareil qui était sous clef, et dont personne ne devait approcher avant le match?

D'ailleurs, à vous parler net, je ne pense pas qu'il avait l'intention de vous tuer... Simplement, il voulait vous empêcher de battre le record, en rendant l'appareil inutilisable.

Le malheur a voulu que vous voliez quand même, ne vous apercevant de rien au moment du départ.

—Que ce soit ceci, ou ça, je m'en f... je n'ai qu'une idée en tête, me venger de lui à qui je dois tous mes embêtements.

Sans lui je serais le vainqueur de Paris-Petersbourg... Hein? ce que je les ai semés les autres? Tant pis, faut qu'il paie et sa chance et ses grands airs...

Je le dénonce, ensuite arrive qu'arrive, ça sera toujours suffisant pour le gêner dans les en-

Le temps en a fait la preuve.—L'huile électrique du Dr Thomas a été sur le marché depuis plus de cinquante ans et depuis ce temps elle a prouvé ses effets bienfaisants à des milliers de gens. Elle est en haute faveur dans tout le Canada et son excellence a transporté sa renommée au delà des mers. Même si le prix en était doublé, ce serait encore un médicament à bon marché.

ournures au moment de son mariage.

Mais tu m'appuieras, c'est juré ?

— Oui, patron ! Seulement, y avez-vous pensé ? Il parlera que Zidore m'a surpris l'autre fois à Champredon.

— Ta, ta, ta, tu jureras qu'il ment. D'abord lui il t'a pas vu, y a que Zidore, et un témoin ou rien, c'est kif kif !

Charny, qui ne demandait qu'à se laisser convaincre, Charny qui ne cherchait que sa sécurité, fut trop heureux de promettre son concours.

Il remit en dépôt à Canteleu le fameux mouchoir. Ah ! quelle joie infernale luisait dans les prunelles fiévreuses de blessé en touchant cette pièce à conviction, ce témoin irrécusable.

Il rédigea un mot pour le juge d'instruction qui déjà l'avait visité, priant ce magistrat de bien vouloir sans retard recevoir sa déposition, car il avait des révélations importantes à faire.

Ensuite, il pria Charny d'aller porter lui-même la lettre au Palais de Justice et de revenir à l'hôpital l'après-midi, car très certainement, le juge se hâterait d'accourir.

Les prévisions de Canteleu se justifiaient. Dès qu'il eut reçu sa lettre, M. Broderil qu'on avait chargé d'instruire contre inconnu l'affaire Canteleu se rendit, assisté de son greffier, auprès de l'aviateur.

Depuis le matin l'état du malade s'aggravait. A des signes indubitables les médecins reconnaissaient que l'instant fatal était proche et maintenant Canteleu lui-même n'avait plus d'espoir.

Il sentait la vie s'éloigner de lui, vite, si vite que bientôt il ne la pourrait plus retenir et qu'il sombrerait dans le gouffre obscur du néant.

Il mourrait du moins avec la satisfaction d'emporter dans la tombe d'honneur de son rival exécré !

D'avance il avait mentalement rédigé sa plainte. Sans attendre d'être interrogé, il dit ceci au juge :

— L'autre jour, j'ai refusé de vous répondre, car je ne voulais pas accuser un innocent et mes doutes ne reposaient sur aucun fait précis.

Aujourd'hui c'est différent, j'accuse M. de Montperreux d'avoir détérioré mon appareil.

Protégez les enfants contre les ravages des vers en employant le Mother Graves' Worm Exterminator. C'est un remède modèle et des années d'usage ont élevé sa réputation.

— M. de Montperreux ! se récria le juge. Pesez bien la gravité de vos paroles. Il n'y a pas de crime sans motif, même futile...

Et M. de Montperreux n'a aucun motif de haine contre vous...

— Cependant, le fait est notoire, nous nous haïssions. Peut-être est-ce moi qui ai commencé, il n'en est pas moins vrai qu'à plusieurs reprises, des pugilats ont failli avoir lieu entre nous, et qu'il m'a menacé...

— J'admets ceci à la rigueur. On dit beaucoup de choses en une minute d'exaspération, quant à agir c'est différent.

— Je vous ai dit que j'avais des preuves. Mon mécanicien, ici présent, a trouvé dans le hangar particulier où est abrité le monoplane spécial dont je me sers, un mouchoir appartenant à M. de Montperreux.

Ce mouchoir, le voici ; je le dépose entre vos mains comme pièce à conviction.

Faites votre devoir, un homme a été tué, l'assassin doit être puni ; j'accuse formellement M. de Montperreux. Le reste vous regarde.

Et maintenant, Charny parla à son tour.

Le mécanicien répéta sa leçon de manière à troubler beaucoup le magistrat. Cette histoire de mouchoir paraissait sérieuse, il ne pouvait pas se dispenser de la prendre en considération.

Sa conscience était soumise à une rude épreuve. Il connaissait de réputation le célèbre fils du général de Montperreux, et d'après sa renommée, le jugeait incapable d'un aussi lâche attentat.

Mais, d'autre part, ce mourant... quel intérêt pouvait le pousser à formuler une accusation mensongère ?

— Pesez bien toutes vos paroles, insista-t-il ; je vous en supplie, au nom de la vérité, soyez sincère.

Vous m'adjurez de faire mon devoir, je ne pense pas y faillir ; vous, faites le vôtre. Si la rancune, justifiée ou non, vous a poussé, il est temps encore de vous rétracter.

Songez au scandale, songez à la honte de toute une famille honorable et honorée.

— Pardi, gouailla sinistrement le blessé, vous défendez les Montperreux à cause que c'est des gens chics ! Un pauvre bougre, on n'y mettrait pas tant de façons.

Et ma mort, dites donc ? Ça ne se paie pas, ça ? On achète la carcasse d'un vieux cheval et on

me laisserait crever sans inquiéter mon assassin !

Canteleu poursuivit avec véhémence :

— Et vous êtes représentant de la justice, vous tenez la balance et le glaive !

Pourquoi Montperreux a saboté mon appareil ? voulait-il ma mort ou un simple accident ? je n'ai pas à la chercher. Débrouillez l'écheveau, monsieur le juge, c'est votre affaire.

Mais vous recevrez ma plainte, ou bien alors, c'est à désespérer de la justice !

Le magistrat dut s'incliner.

— Si une suite est donnée, crut-il devoir ajouter toutefois, vous serez confronté avec celui que vous accusez.

— Ah ! qu'il vienne et que je puisse lui cracher à la figure en l'appelant assassin !

Soutenu par sa haine, Canteleu signa d'une main ferme, Charny fit de même.

Du moment que les soupçons se détournèrent définitivement de lui, ses remords allaient s'allégeant. Lui aussi nourrissait une vieille rancune contre Montperreux et surtout contre Zidore ; bah ! ce serait pain bénit de les tourmenter.

Au fond de lui-même il ne s'illusionnait pas trop sur le peu de consistance de l'accusation dont Claude ferait sans doute promptement bon marché.

N'importe, il subirait des affronts, il resterait suspect, les gens par la suite hocheraient la tête en murmurant : Qui sait ? et cette pensée était agréable au complice d'Eugène Chauffard.

Quand M. Broderil se fut retiré, Canteleu eut une syncope. Peu après commença l'agonie ; elle dura vingt-quatre heures et pas une seconde le mourant ne perdit connaissance.

A défaut de la langue, ses yeux parlaient, toujours vifs, toujours mauvais. Il allait expirer lorsque le juge d'instruction revint à l'hôpital, désireux de l'abjurer encore.

— Vous ne pouvez questionner ce malheureux, lui dit-on, nous attendons sa fin d'un instant à l'autre.

M. Broderil passa outre, il s'approcha du mourant dont les prunelles vitreuses semblaient aveugles pour les choses de la terre.

— Canteleu ! appela-t-il d'une voix solennelle, Canteleu m'entendez-vous ?

Un sursaut, une convulsion, un effort inouï pour tourner vers le magistrat sa tête pesante ; les lèvres

vires remuent et bredouillent de vagues syllabes, puis enfin ceci : — Montperreux ! assassin ! et c'en est fait, Canteleu expire dans un grand souffle, un râle définitif.

Claude, pendant ce temps, nageait en pleine ivresse, car quatre jours plus tard il épousait Inesita. Le mariage civil d'abord, à la mairie de Passy, dans la plus stricte intimité ; cette cérémonie familiale devait avoir lieu le samedi suivant et deux jours plus tard le mariage religieux serait célébré.

Avant de poursuivre son enquête, M. Broderil décida d'en référer au procureur de la République.

Il avait passé deux jours à étudier le dossier et sa perplexité n'en était que plus grande. Jamais instruction aussi délicate ne lui avait été confiée ; nouveau venu à Paris, magistrat instructeur depuis peu, il redoutait la gaffe, la sinistre gaffe qui pèse ensuite sur toute une carrière.

Etant donnée la personnalité en cause, le procureur de la République conseilla à son subordonné une excessive prudence et une discrétion absolue.

Les journaux ne devaient à aucun prix rien savoir de l'affaire ; ils n'en parleraient que trop tôt si elle comportait des suites.

Malgré la trouvaille du mouchoir, cet éminent magistrat demeurait sceptique et se refusait à croire aux accusations de Canteleu, quelque formelles qu'elles fussent.

Un peu plus embarrassé qu'à son arrivée, M. Broderil se retira. A peine avait-il quitté son chef que l'huissier vint remettre à celui-ci une carte de visite.

Le bristol fortement parfumé, gravé en capitales grises portait ce nom : Miss Cora Sunrise.

— Cora Sunrise ! pensa tout haut le magistrat, la fameuse Anglaise qui depuis dix ans fait la fortune des music-halls parisiens !

Que me veut-elle ?

Il donna l'ordre de l'introduire. La jeune femme parut.

Elle portait un tailleur bleu sombre et un chapeau des plus simples, mais son teint éclatant dû aux artifices, sa chevelure blond enfantin, sa bouche violemment fardée rendaient inutile son souci de paraître « comme il faut ».

Cora Sunrise n'avait pas le sourire irrésistible qui l'a rendue célèbre ; une moue chagrine plissait ses lèvres et son regard paraissait grave. Toute menue, elle

évoquait les ravissants keepsakes de son pays, par sa grâce frêle de fillette.

Ses yeux immenses, couleur d'eau et comme l'eau transparents, étaient réputés pour leur expression rieuse. On disait de Cora que c'était une bonne fille, un adorable bout-en-train, n'ayant pas plus de fiel qu'un bébé de deux ans. Au théâtre, où elle gagnait ce qu'elle voulait, Cora, par contre, avait moins d'amis.

Tout en rendant son salut à la jolie fille et en lui désignant un siège, le magistrat l'examinait.

Fin psychologue, il remarquait sur ce visage, où les stigmates d'un rire perpétuel laissaient leur empreinte, quelques signes troublants, un air de dureté froide et d'obstination dissimulé sous le masque gavroche de la blonde miss.

Sans plus attendre, à peine assise, elle commença, atténuant de son mieux l'accent britannique.

— Je viens, monsieur, vous révéler une chose très grave, une tentative d'empoisonnement dont j'ai failli être victime, hier.

J'ai reçu une boîte de fruits confits venant de chez Leduc. Chaque jour m'arrivent de pareils envois et je n'ai pas été trop surprise de ne trouver aucune carte dans la boîte. L'ayant ouverte, j'allais prendre un fruit, lorsqu'il m'arriva une visite. C'est ce qui m'a sauvée.

— Comment cela ?

— Vous allez voir, monsieur. Lorsque j'eus un peu bavardé je dis à mon amie: Voulez-vous goûter aux fruits que je viens de recevoir? Oui, elle me dit.

Je passe alors dans mon cabinet de toilette et je trouve mon petit chien Bobby qui se roulait par terre et qui criait. Vite on téléphone au vétérinaire...

Bobby est mort hier soir, monsieur, empoisonné par le cyanure de potassium dont les fruits ont été saupoudrés.

Profitant de mon absence cette petite bête fort gourmande avait léché les fruits... Sous ce hasard, je serais maintenant à la place de Bobby et véritablement, je pense que ce serait fort triste.

Devant cette remarque ingénument égoïste, le magistrat ne put retenir un sourire. Quant à la blonde enfant, elle mit un petit mouchoir parfumé sous ses yeux et pleura.

— *Poor little Bobby!* il aura dans mon jardin une belle tombe pour prix de son dévouement.

Oh! je le regrette, je le regrette beaucoup fort et je suis très en

colère contre le misérable individu qui a fait cette... coquinerie!

— Vous le connaissez ?

— Je pense le connaître, tout au moins d'après l'écriture de l'adresse sur la boîte.

J'ai comparé cette écriture à celle d'une... personne avec qui il y a deux ans j'eus des relations... affectueuses. C'est exactement la même, impossible de s'y tromper... malgré le soin qu'on a pris de déguiser.

Je suis monsieur le procureur, très triste, je ne vous cache pas, de recourir à vous contre... un homme que j'ai aimé de tout mon cœur; je ne voulais pas me décider à ébruiter cette vilaine chose, ce sont mes amis qui m'ont conseillé de le faire.

Ils disent que si un miracle m'a sauvée aujourd'hui, l'attentat peut se renouveler demain, et alors je n'aurai plus de Bobby pour mourir à ma place.

Ce disant, la danseuse s'es-suyait fortement les yeux; elle paraissait si peignée que le magistrat, séduit par ses grâces enfantines, prit pour lui parler, sa voix la plus douce.

— La justice vous défendra, mademoiselle, vous avez fort bien fait de vous adresser à elle. Voyons, expliquez-vous clairement, qui accusez-vous?

Miss Cora Sunrise parut en proie au plus cruel embarras.

— Hélas! le cœur me manque, en vérité, pourtant il le faut. Je veux vous demander une promesse, monsieur le procureur, parce qu'il s'agit d'un homme appartenant à une famille honorable.

N'est-ce pas, vous agirez avec beaucoup de discrétion, vous tâcherez d'éviter un scandale qui serait terrible...

Peut-être je me trompe... je voudrais tant me tromper et je sais bien, malheureusement, que je ne me trompe pas.

— Dites la vérité, mademoiselle, et soyez sans crainte. Les secrets que l'on nous confie sont en bonnes mains.

— C'est si extraordinaire !

— Oh! fit le magistrat avec un sourire fin, pas tant que vous croyez... Je devine déjà ce dont il s'agit. Une vengeance d'amoureux sans doute?

— C'est ça et ce n'est pas ça. Mais il est préférable que je vous raconte tout simplement les choses. Il y a deux ans, après une cour assidue, je cédai aux sollicitations de M. Claude de Montperreux, l'aviateur connu et de vins sa... son amie.



UN SOULAGEMENT SUR POUR LES MALADIES DES FEMMES

Envoyez dix cents pour traitement de dix jours

Le Lis Orange (*Orange Lily*) constitue un soulagement sûr pour les maladies des femmes. On l'applique sur l'endroit malade et le tissu affecté l'absorbe aussitôt. La matière sécrétée par la région congestionnée est rejetée—ce qui soulage instantanément le corps et l'esprit; les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés; la circulation reprend son cours normal. Ce traitement étant basé sur des principes scientifiques établis, et agissant à l'endroit même du mal, il ne peut que soulager les femmes de toutes leurs maladies et principalement des menstruations retardées et douloureuses, de la leucorrhée, des descentes de matrice, affections des ovaires. Traitement d'un mois, \$2.00. Un essai de dix jours gratuits, valant 75 cents, est envoyé moyennant 10c à toute femme souffrante.

En vente partout chez les bons pharmaciens

MME LYDIA W. LADD (Dépt. 91)

Boîte 191, Windsor, Ont.



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval),

P. Q.

Rats ! Rats ! Rats Musqués !

Avez-vous déjà songé que le Canada est le pays idéal pour l'élevage du rat musqué en cage, c'est-à-dire à sec? Notre climat favorise tout spécialement cet élevage. Savez-vous aussi que le Canada exporte un grand nombre de rats musqués en Europe pour fin de reproduction? Je fus l'un des premiers à entreprendre des expériences sur la possibilité d'élever à sec ce fameux petit rongeur. Après avoir vaincu de nombreuses difficultés, je puis maintenant dire que j'ai réussi. Je puis maintenant disposer d'un nombre limité de rats musqués pour la reproduction, en 1931, et mettre les intéressés en mesure de réussir. Je me ferai un plaisir de fournir tous les renseignements désirables à ceux que la chose intéresse. Ecrivez-moi à l'adresse suivante :

LA FERME DE RATS MUSQUES ROUYN, Prop. Wilbrod Poirier, Boîte Postale 304, Rouyn, P. Q.

Pour le voyage de l'Université de Montréal

Un appel de M. Augustin Frigon

M. Augustin Frigon, directeur de l'Enseignement Technique de la province de Québec et de l'Ecole Polytechnique de Montréal, a été chargé de diriger cette année la grande randonnée éducative de l'Université de Montréal à travers le Canada et en Alaska. Il nous adresse à ce sujet l'intéressante communication suivante dans laquelle il fait ressortir les principaux points de ce voyage et l'opportunité pour les Canadiens de l'accomplir.

"Pour la septième année consécutive, l'Université de Montréal organise un voyage vers l'ouest du Canada. Cette année, les autorités de l'Université ont bien voulu associer à ce voyage le nom de l'Ecole Polytechnique qui, affiliée à l'Université de Montréal, en est en réalité la faculté des Sciences appliquées, en me faisant l'honneur de me désigner comme directeur.

Né d'une telle idée patriotique ce voyage universitaire permet aux amis de notre Université montréalaise de parcourir cinq des provinces du Canada, et de prendre ainsi contact avec des milieux très différents du nôtre, quoique faisant partie de notre pays. Un voyage dans l'Ouest canadien offre de plus un intérêt bien particulier pour les habitants de langue française du

Québec, car ils ont le bonheur de retrouver en des endroits très éloignés de la province-mère des groupements importants de compatriotes qui, bien qu'entourés d'une population de langue, de coutumes et le plus souvent de religion étrangères aux leurs, parviennent quand même par les belles qualités de leur race, à jouer un rôle primordial dans leur milieu.

Cette année, le voyage offre un attrait encore plus grand que par le passé. En effet, la compagnie du Pacifique Canadien nous conduira jusqu'au Yukon, ce pays du soleil de minuit, si vanté par les grandes organisations de tourisme des Etats-Unis et du Canada. Nous aurons donc le plaisir, après avoir longé sur l'Océan Pacifique les côtes de l'Alaska, et parcouru une distance de plus de 3,000 milles, de retrouver la division politique la plus éloignée vers l'ouest, de notre immense pays.

J'invite donc tous mes compatriotes et tout particulièrement ceux qui s'intéressent à l'Université de Montréal et à l'Ecole Polytechnique, à venir faire en groupe, et dans des conditions idéales de confort, un voyage à la fois instructif et remarquablement intéressant."

PLANTE "SHOO-FLY"

(SHOO-MOUCHE)



On dit que les mouches ne résistent pas dans une pièce où se tient cette plante. Il est difficile de savoir pourquoi, ces fleurs étant inodores. C'est une très belle plante qui pousse très vite en pots, hiver comme été. (60 jours après semence.) Ses fleurs, larges, en forme de coupes et d'un bleu clair adorable au centre blanc, s'épanouissent à profusion. Le paquet, 25c. Plantez-en maintenant.

OFFRE DE QUATRE PLANTES —

Un paquet de Shoo-Mouche, un paquet de Lis Calla, un pag. de Poinsettia, un pag. de Lantana, quatre superbes plantes d'appartement, le tout pour 55c, port payé.

DOMINION SEED HOUSE

265 Elgin Street, Georgetown, Ontario

En entendant ce nom, le procureur tressaillit. La bizarre coïncidence! Deux plaintes contre la même personne, presque en même temps!

Et quelles plaintes! aussi graves l'une que l'autre, visant un homme jusqu'alors généralement estimé.

La petite danseuse n'avait pas remarqué ce tressaillement: elle poursuivait son récit.

— L'intérêt n'a jamais guidé mes actes. Je suis indépendante, car je gagne beaucoup d'argent; de plus, un héritage considérable me permet de vivre dans le luxe sans rien exiger de mes amis. Ce n'est donc pas une question d'intérêt qui me fit accueillir les hommages de M. de Montperreux, mais une réelle inclination.

Il est charmant, je me mis à l'aimer beaucoup. Notre amitié dura quelques semaines puis se rompit.

— C'est le sort commun à ce genre d'aventures.

— En effet. J'eus cependant du chagrin, puis, n'est-ce pas, j'oubliai.

— Il y a quelques jours, environ une quinzaine, M. de Montperreux à ma grande surprise se présenta chez moi. Etant sur le point de se marier, il voulait liquider le passé, me rapportait mes lettres et me réclamait les siennes. Nous eûmes une conversation toute amicale jusqu'au moment où je lui remis le paquet, ajouta Cora.

Parce que, je dois vous dire, j'ai gardé deux lettres; à aucun prix je ne voulais m'en séparer.

— Ah! ah! qu'avaient-elles donc de si précieux?

— Elles avaient... elles ont qu'elles prouvent que j'ai rendu à M. de Montperreux des services d'argent, ce qui n'est pas très propre de la part d'un gentleman.

Miss Sunrise sembla faire un pénible effort pour ajouter.

— Sous ce rapport, il faut bien le reconnaître, M. de Montperreux n'est pas extrêmement délicat. Son père a peu de fortune; obligé de soutenir son rang, il fait à son fils une maigre pension de sorte que... maintes fois j'ai dû...

Oh! les premiers temps j'étais trop heureuse, je croyais à une gêne momentanée... N'est-ce pas, monsieur le procureur, quand on aime, les questions d'argent sont insignifiantes.

Cependant, comme cela se renouvelait trop, je... enfin telle est la cause de notre rupture.

En apprenant que M. de Montperreux épousait cette demoiselle argentine si riche, je me suis dit qu'il avait enfin trouvé la bonne affaire par lui rêvée. Du reste il ne s'est jamais caché de chercher un mariage de ce genre!

Une stupeur clouait sur son siège le magistrat. Certes, il était accoutumé à d'étranges révélations, certes, au cours de sa longue carrière il avait dû souvent contempler une humanité répugnante, et il connaissait les multiples masques dont se pare le vice.

Il savait ce que dissimulent certaines façades et le mensonge de leur apparence vertueuse. Mais ce qu'il entendait s'appliquant au fils du général de Montperreux dépassait les bornes.

Un garçon sympathique auquel on prêtait toutes les qualités, une des jeunes gloires de la France, dissimuler tant de noirceur! n'être qu'un vulgaire arriviste, auquel tous les moyens sont bons pour parvenir.

Et son père, son brave homme de père qui ne parlait de Claude qu'avec un tremblement ému dans la voix!

Maintes fois à des réunions officielles, il avait été donné à M. Lelong, procureur de la République, de rencontrer le général comte et la comtesse de Montperreux.

Il pensait, le cœur serré, à ces deux êtres si dignes et si estimables, il imaginait leur souffrance lorsque la fatalité dessillerait leurs yeux et leur montrerait en sa vérité repoussante ce fils si cher, leur espoir et leur orgueil.

Pauvres parents! pauvres parents! à quoi servent les bons conseils, les exemples? Lorsqu'un sol est ingrat, il demeure stérile ou ne laisse germer que l'ivraie. Pauvres parents! quelle ombre lamentable sur votre vieillesse!

Toutefois, il ne fallait pas se hâter trop d'admettre le mal; jusqu'à preuve formelle du contraire Claude devait bénéficier d'un doute favorable.

C'est pourquoi le magistrat crut devoir formuler qu'un homme peut sans déshonneur contracter mariage avec une femme très riche, sinon, combien de gens seraient déshonorés. Chaque jour voit s'accomplir des unions de ce genre!

— Oh! certainement, monsieur le procureur, je n'ai pas à m'occuper du mariage de M. de Montperreux. Si sa femme éprouve plus tard des déceptions, si elle est malheureuse tant pis. Je ne veux m'occuper que de ce qui me regarde personnellement.

Eh bien, M. de Montperreux se fâcha en voyant que je gardais ces lettres. Il prétendit que c'était une manoeuvre déloyale, parla de chantage, etc., etc.

Une femme dans ma situation est au-dessus d'un soupçon pareil, n'est-ce pas? Si j'ai conservé les papiers c'est afin de me mettre en garde, car je connais beaucoup pour mon malheur le personnage, et je sais qu'on n'a jamais trop d'armes contre lui.

Informez-vous et vous en apprendrez de belles! M. de Montperreux, le célèbre aviateur, dépouille parfois sa personnalité pour devenir Cloclo, un joyeux fêtard, habitué de certains tripots, de certaines maisons équivoques.

Il est joueur, et bien qu'il ne redoute pas de filer la carte, souvent il perd; alors il emprunte sans vergogne à ses amis de passage...

— Quoi? Un vulgaire aigrefin?

Miss Sunrise s'inclina:

— Vous d'avez dit, monsieur le procureur. Seule, je connais à fond M. de Montperreux, seule, je sais ce qu'il vaut. Cela l'enrage, il ne me pensait pas aussi renseignée.

Devant ses menaces, devant sa fureur j'ai feint de céder, de brûler les lettres, mais c'était seulement une copie.

Au moment de nous séparer — voilà mon tort — j'ai voulu faire de la bravade, à mon tour je l'ai menacé de révéler, même sans preuves, quel joli monsieur il était, de prévenir sa fiancée, de faire rompre le mariage.

Une visite à cette jeune fille accompagnée de quelques renseignements suffirait, lui ai-je dit.

Oui, je l'avoue, j'ai eu grand tort, mais mettez-vous à ma place, monsieur le procureur! Enfin, nous n'étions pas précisé-

ment bons amis en nous quittant et le bruit de la dispute affola même tout mon personnel.

Le lendemain, je ne pensais plus à cela, n'ayant jamais eu sérieusement l'intention de nuire à mon ancien ami; c'était un simple bluff.

Mais lui il n'oubliait pas, il voulait se débarrasser de moi et pour le faire impunément, il m'envoya ou me fit envoyer ces fruit empoisonnés.

— Ainsi vous accusez M. de Montperreux?

— De tentative d'assassinat, parfaitement. Mes amis m'ont conseillé de n'avoir aucun ménagement, ils ont raison. J'accuse, j'accuse.

La boîte suspecte est sous clef chez moi, faites-la analyser. Quant aux lettres je suis prête à les déposer entre vos mains. Elles vous prouveront que je n'avance rien qui ne soit exact.

D'autre part, renseignez-vous chez Auguste, le tenancier du restaurant de nuit de l'avenue Trudaine. La police, qui a l'oeil un peu partout, sait, je pense, qu'à ce restaurant un tripot est annexé, vu qu'Auguste doit être bien avec elle, mais elle ignore sans doute ce qui se passe exactement dans cette maison, une fois arrivée l'heure légale de la fermeture.

Vous aurez des surprises, monsieur le procureur, je vous le promets, et ferez sur le nommé Cloclo, de jolies découvertes!

Si cette femme disait vrai, malgré le bien fondé apparent de sa dénonciation, le magistrat ne pouvait se défendre de la mépriser. Une satisfaction perverse faisait briller ses yeux verts, on la devinait savourant avec volupté sa vengeance heureuse de faire du mal à celui qu'elle haïssait.

Et, si méprisable qu'il lui parût, M. Lelong plaignait Claude de se trouver aux prises avec une si dangereuse adversaire.

Bien vite, trop vite, elle avait dépouillé ses airs peignés, son apparence douceuse, pour laisser entrevoir les griffes de la tigresse.

Lorsque miss Sunrise fut partie, le magistrat songea longuement; une tristesse poignante lui serrait le cœur. Mais le devoir ordonnait, il obéirait au devoir.

Sur l'heure, il fit appeler M. Broderil et le mit au courant de la situation. Puisque déjà celui-ci enquêtait sur Claude de Montperreux, la plainte de l'Anglaise s'ajouterait à celle de Canteleu.

(A suivre)

FEUILLETON DU SAMEDI

"AMOUR OU HAINE"

par EMILE RICHEBOURG

No 20 (Suite et fin)

XXIV

QUATRIEME PARTIE

MAXIMILIENNE

Le marquis de Coulange a été victime d'une tentative d'assassinat durant une partie de chasse.

Malgré les recherches les plus actives la gendarmerie n'a pu découvrir l'assassin. Cependant la marquise soupçonne son frère Sosthène de Perny d'être l'instigateur de cette tentative d'assassinat.

La lutte dut être terrible. Enfin, le Portugais tomba frappé au cœur. La mort a été instantanée, car on a remarqué qu'il n'avait pas fait un mouvement.

Après avoir tué son adversaire, le comte de Montgarin jeta son épée, prit son pistolet qu'il avait probablement chargé d'avance, mit le canon dans sa bouche et se fit sauter la cervelle.

Morlot se tut. Ses auditeurs étaient sous le coup d'une émotion poignante.

— Quelle triste fin ! dit le marquis. Le comte de Montgarin avait un grand cœur ; sa mort fait oublier ses fautes.

— Dieu lui pardonnera, dit la marquise.

Dans l'après-midi, Lucien de Reille vint faire une visite à l'hôtel de Coulange.

— Mon cher Lucien, lui dit le comte de Coulange, tu dois avoir appris la mort de M. de Montgarin ?

— Oui, je sais qu'il s'est suicidé après avoir tué le comte de Rogas. Ce drame épouvantable est le pendant de celui qui s'est passé sous nos yeux à peu près à la même heure dans la maison de la Belle-Bonnette.

— J'ai constamment cet horrible spectacle devant les yeux, dit tristement Mlle de Coulange, et il me semble que j'ai toujours en moi un frisson de terreur.

— Tu oublieras, ma chérie, tu oublieras, répondit la marquise, en enveloppant sa fille d'un regard qui contenait toute sa tendresse maternelle.

Monsieur Lucien, continuait-elle, nous savons, M. de Coulange et moi, que Maximilienne vous doit la vie ; Eugène nous a tout raconté.

— Madame la marquise, mon ami a exagéré...

— Non, monsieur de Reille, répliqua vivement la jeune fille, mon frère n'a dit que la vérité ; vous m'avez sauvée !...

— Monsieur de Reille, vous pouvez compter sur la reconnaissance de la famille de Coulange, ajouta la marquise.

— Avant de se donner la mort, reprit Lucien, M. de Montgarin m'a écrit une lettre, que j'ai reçue ce matin à onze heures.

— Ah ! fit la marquise.

— Dans l'enveloppe de cette lettre, j'ai trouvé la photographie, celle de Mlle de Coulange.

Les yeux de Maximilienne se fixèrent sur le jeune homme.

Il tira la photographie de sa poche, et la présentant à la jeune fille :

— Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante, je n'ai pas le droit de garder votre portrait, je vous le rends.

Maximilienne ne put s'empêcher de tressaillir.

— Monsieur de Reille, répondit-elle d'une voix émue, je crois deviner votre pensée et j'apprécie la délicatesse du sentiment auquel vous obéissez en ce moment. Un jour, sur sa demande, j'ai fait don de cette photographie à M. de Montgarin : conservez-la, monsieur de Reille.

— Ah ! merci, mademoiselle, merci ! s'écria le jeune homme avec transport.

Le regard de Maximilienne eut un doux rayonnement.

Alors, Eugène se pencha vers Lucien et lui dit bas à l'oreille :

— Espère !

Quelques jours plus tard, Mme de Valcourt et sa fille rentrèrent à Paris ; Emmeline était complètement rétablie.

Dès le lendemain, on fixa le jour du mariage... Les bans furent publiés, et six semaines après les drames sanglants du clos de la Belle-Bonnette et de la rue d'Astorg, Emmeline de Valcourt était comtesse de Coulange.

*
* *

Dans la deuxième quinzaine d'avril, Des Grolles parut devant la cour d'assises de Seine-et-Oise.

L'acte d'accusation était muet sur les faits antérieurs à l'enlèvement de Mlle de Coulange.

Il couvrait d'un voile le nom de Sosthène de Perny et ne parlait que de Jacques Bailleul.

Le comte de Montgarin et l'aventurier portugais n'étaient même pas nommés.

L'accusé et son complice avaient enlevé Mlle de Coulange à sa famille afin d'imposer au marquis de Coulange les conditions d'une forte rançon.

Des Grolles n'avait fait aucune révélation ; il espérait qu'il en serait quitte pour huit ou dix ans de réclusion. Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Quelques jours auparavant, la directrice du tripot de la rue du Roi-de-Rome, l'entremetteuse qui se faisait appeler la baronne de Waldreck, avait été condamnée, en police correctionnelle, à trois ans de prison, et Charlotte à un an de la même peine.

XXV

Seize mois se sont écoulés depuis le mariage du comte de Coulange et d'Emmeline.

Il y a cinq mois que Maximilienne de Coulange a épousé Lucien de Reille.

Quelques jours après le mariage de son amie, la comtesse de Coulange a mis au monde un petit garçon joli comme un chérubin.

Lucien et Maximilienne ont été ses parrain et marraine, ils ont donné à leur filleul les prénoms de Eugène-Lucien-Edouard, et il a été décidé qu'on l'appellerait Edouard.

Avons-nous besoin de dire que le petit Edouard est adoré. Il est la joie de la famille. La jeune mère n'a pas voulu le confier à une nourrice. Gabrielle et Mme de Valcourt l'ont approuvée.

La belle santé du bébé est une première récompense donnée à Emmeline.

Maintenant que l'enfant est déjà grand, quand il n'est pas sur les genoux de sa mère, il est dans les bras de Gabrielle.

Gabrielle se souvient

Elle retrouve dans le petit Edouard toutes les joies maternelles qui lui ont été ravies.

Quand elle le presse contre son cœur et le couvre de baisers, il lui semble que c'est l'enfant qu'on lui a volé qu'elle embrasse.

Elle se dédommage, la pauvre Gabrielle, en laissant pénétrer dans son cœur toutes les ivresses, tous les ravissements de la maternité.

Après tant de souffrances endurées, la marquise de Coulange a retrouvé la tranquillité ; elle jouit enfin d'un bonheur complet.

Maximilienne n'enviera pas longtemps les douces joies d'Emmeline, car, bientôt elle sera mère à son tour.

La Hernie Ne Gâte Plus Mes Plaisirs

"Maintenant que je suis affranchi de ma hernie et que je ne porte plus de bandage, j'ai de nouveau plaisir à danser — et combien d'autres choses puis-je faire à présent que je n'osais pas même tenter auparavant! Mon travail même est devenu un plaisir au lieu d'une tâche. En me voyant à présent, personne ne croirait que j'aie jamais été un estropié — une victime de la hernie."



Voilà ce que beaucoup de gens nous écrivent après s'être débarrassés de leur hernie au moyen des PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART. Des piles de certificats légalisés en attestent le succès obtenu sans interruption de travail.

Les PLAPAO-PADS sont destinés à aider la nature à fermer l'ouverture herniaire afin que la hernie ne puisse plus descendre. Ceci étant accompli, un support mécanique n'est alors plus nécessaire. Les PLAPAO-PADS adhèrent au corps sans courroies ni boucles ni ressorts. Faciles à appliquer, peu coûteux et commodes.

CONVAINQUEZ-VOUS en essayant le "PLAPAO". N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT, seulement le coupon ci-dessous pour essai gratuit du facteur curatif "PLAPAO", le réjuvenateur des muscles.

Essai du Facteur "PLAPAO"

GRATIS! *HAILEZ-VOUS?*

EXPEDIEZ CE COUPON AUJOURD'HUI

Plapao Laboratories, Inc.,
2040 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Veuillez m'envoyer un essai GRATIS de Plapao et livre illustré sur la Hernie. Pas de débourse pour ceci, ni maintenant ni plus tard.

Nom.....

Adresse.....

Une Revue dont on parle
et dont on parlera encore plus—

**La Revue
Populaire**

DE MAI

**Mademoiselle
Jacquin, Dactylo**

ROMAN D'AMOUR
par

Marcel Idiers

La Vie des Forçats

par

Eugène Dieudonné

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents
pour 6 mois (États-Unis: \$1.75 pour
1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

POIRIER, BESSSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal

Tous nos personnages sont heureux. Seul, le comte de Sisterne est soucieux et triste; il semble que quelque chose lui manque; il y a en lui une douleur contenue, une souffrance qu'il s'efforce de cacher.

L'amiral se souvient, lui aussi; son amour pour Gabrielle reste vivant dans son cœur, et n'osant lui dire; Gabrielle, je vous aime toujours! il souffre de la contrainte qu'il est forcé de s'imposer.

Obligé de se contraindre également vis-à-vis du comte de Coulange, il lui faut toute la force de sa volonté pour contenir les élans de sa tendresse.

Eugène lui témoigne une grande affection; mais ce n'est pas assez pour son cœur. L'amiral voudrait pouvoir ouvrir ses bras au mari d'Emmeline, et lui crier: «Je suis ton père, tu es mon fils!»

Un jour, tenant la promesse qu'elle a faite à Eugène, Gabrielle lui a raconté sa douloureuse histoire; mais elle lui a caché le nom de son père.

Pour désigner celui-ci, elle avait constamment employé, dans son récit, les prénoms *il* et *lui*.

Le jeune homme avait parfaitement compris que sa mère ne voulait point lui dire le nom de son séducteur.

— Chère mère, lui demanda-t-il, pourquoi as-tu évité de prononcer le nom de mon père?

— Pourquoi? répondit-elle un peu troublée, parce que tu ne dois pas le connaître.

— Je comprends; il existe encore.

Le trouble de Gabrielle augmenta.

— Il vit, n'est-ce pas? insista le comte.

— Oui, il vit.

— Chère mère, je t'ai écouté avec la plus grande attention et tu as pu voir à mon émotion et à mes larmes que le récit de tes longues souffrances m'a vivement impressionné. Dans ce que tu m'as appris concernant l'homme qui t'a séduit, mon père, une chose m'a frappé.

— Quelle chose?

— C'est qu'il t'aimait sincèrement.

— Oui, il m'aimait.

— Et tu reconnais toi-même qu'il n'est pas coupable envers toi.

— C'est vrai.

— A-t-il appris enfin, ce que tu es devenue?

— Eugène, pourquoi me questionnes-tu?

— Pour pouvoir juger cet homme, ma mère.

— Eh bien, oui, il sait ce que je suis devenue.

— Est-ce que tu l'as revu?

— Je l'ai revu.

— Alors, il sait que j'existe?

— Il le sait.

— Ma mère, loin de l'accuser, tu dis qu'il n'est point coupable; soit, je le veux bien. Pourtant, cet homme a brisé ta vie et, pendant plus de vingt ans, il a fait de toi une malheureuse. Ma mère, à moi, son fils, il devait une réparation; pourquoi ne l'a-t-il pas offerte?

— Mais il ne pouvait rien faire pour toi, s'écria Gabrielle d'une voix tremblante; tu oublies donc que tu es le fils du marquis de Coulange!

Le jeune homme baissa la tête.

— C'est vrai, murmura-t-il, il ne pouvait rien faire pour moi.

Puis se redressant brusquement:

— Mais pour toi, ma mère, pour toi?... Tu es encore jeune et toujours belle, pourquoi ne t'a-t-il pas donné son nom?

Gabrielle se leva, pâle et frémissante.

— Eugène, dit-elle d'une voix oppressée, sans le savoir, tu me fais souffrir... Je t'en supplie, ne m'interroge plus.

Le jeune homme sauta au cou de sa mère et lui dit en l'embrassant:

— Pardonnez-moi!

Le comte de Coulange n'était plus revenu sur ce sujet; mais il s'était demandé bien souvent pour quelle raison Gabrielle lui avait caché le nom de son père. Il aurait voulu le connaître.

GRATIS

**Fortifiez votre Santé et
Embellissez votre
Poitrine**

Toutes les Femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Réformateur
Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR

MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**Engraissera rapidement les
personnes maigres**

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons **Grat**is notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont. Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2
5920 Durocher, près de la rue Bernard,
Montréal, Canada.

NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La question est assurée avec le

**Traitement Médical
GUY**

C'est le meilleur remède connu entre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou usi le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du traitement F. Guy.

CONSULTATION:

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 25
5920 Durocher, près de la rue Bernard,
Montréal, Canada.



La naissance du petit Edouard vint faire diversion à ses pensées.

Quelque temps après, Emmeline lui dit :

— Ce matin, mon oncle est entré furtivement dans ma chambre pendant que notre enfant dormait: je l'ai surpris près du berceau dont il avait écarté les rideaux; il était comme en extase et il avait les yeux mouillés de larmes.

— Ah! fit Eugène, ayant l'air de n'attacher aucune importance aux paroles d'Emmeline.

Déjà il avait fait certaines remarques qui l'avaient beaucoup surpris.

Le comte de Sisterne était triste. Pourquoi, devant Gabrielle, paraissait-il gêné?...

Pourquoi, quand il adressait la parole à la jeune femme, pourquoi sa voix tremblait-elle?

N'y avait-il pas dans tout cela, en effet, quelque chose d'étrange?

— Si c'était lui! pensa le comte de Coulange.

Il n'y avait encore qu'un doute dans son esprit.

Transportons-nous au château de Chesnel, qui est devenu la résidence d'été du comte de Coulange.

On est à la fin de juillet. La soirée est magnifique. Dans le ciel bleu, pas un nuage. Le soleil descend vers l'horizon et grandit les ombrages.

Gabrielle et Mélanie sont assises sur un banc rustique; elles causent.

Un peu plus loin, Mme de Valcourt et Emmeline sont assises sous une charmille.

Mme de Valcourt est plongée dans une lecture qui paraît vivement l'intéresser.

Emmeline travaille à une broderie, tout en ayant les yeux sur son enfant, qu'une jeune bonne promène dans une petite voiture d'osier.

Le comte de Sisterne, la tête inclinée et les mains derrière le dos, marche lentement dans une allée. Il semble livré à de graves réflexions.

La petite voiture, conduite par la bonne, entra dans l'allée que suivait l'amiral. Tout à coup, le petit Edouard aperçut l'amiral, il se mit à pousser des cris joyeux, puis, arrivé tout près de lui, il lui tendit ses bras en agitant ses petites mains.

— Il ne veut plus rester dans sa voiture, il me demande de le prendre, dit l'amiral à la jeune servante.

L'enfant continuait à lui tendre ses bras, pendant que son petit corps se soulevait.

L'amiral l'enleva de la voiture et se mit à marcher rapidement en le serrant doucement contre son cœur. Après avoir fait une vingtaine de pas, il s'arrêta à l'entrée d'un berceau de chèvre-feuille.

Au même instant, le comte de Coulange se glissait sans bruit derrière le berceau.

L'amiral couvrait de baisers le front et les joues de l'enfant qui lui souriait.

— Au moins toi, disait-il d'une voix émue, je peux te serrer dans mes bras, je peux t'embrasser et te donner des preuves de ma tendresse; je peux t'appeler mon fils... Mon fils!... Comme ce nom de fils est doux à prononcer! Il fait tressaillir tout mon être...

Va, continua-t-il, parlant à l'enfant comme s'il eût pu le comprendre, je suis un homme bien malheureux: j'ai un fils et il porte un autre nom que le mien...

Je le vois tous les jours, pour lui mon cœur est plein de tendresse, et je n'ose lui ouvrir mes bras et il m'est défendu de lui dire: «Je suis ton père!» N'est-ce pas un affreux supplice?

A ce moment, la servante s'avança vers lui.

— Monsieur l'amiral, dit-elle, Mme la comtesse demande l'enfant.

L'amiral embrassa une fois encore le bébé, puis il le mit dans les bras de la bonne, qui s'empressa de le porter à Emmeline.

Alors, Eugène s'élança de l'endroit où il était caché et parut devant M. de Sisterne, qui resta tout interdit.

— J'étais là, dit le comte de Coulange, je vous ai vu embrasser l'enfant et j'ai entendu vos paroles.

— Je me suis trahi! murmura M. de Sisterne.

Il laissa échapper un soupir et baissa la tête.

— Mais embrassez-moi donc, mon père! s'écria Eugène.

— Ah mon fils, mon fils! exclama l'amiral.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon père, pourquoi n'avez-vous pas épousé ma mère? demanda Eugène.

— Si elle l'eût voulu, elle serait comtesse de Sisterne.

— Ainsi, elle a refusé?...

— Oui.

— Et vous l'aimez toujours?

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer.

— Attendez-moi ici un instant, dit Eugène.

Et il s'éloigna précipitamment. Il revint au bout d'un instant, tenant Gabrielle par la main.

— Chère mère, lui dit-il, je te demande ta main pour M. de Sisterne.

La jeune femme resta muette de surprise.

— Gabrielle, Gabrielle, consentez! dit l'amiral d'une voix suppliante.

— Eugène, tu sais donc?... balbutia-t-elle.

— Oui, je sais qu'il est mon père!

— Et tu veux?

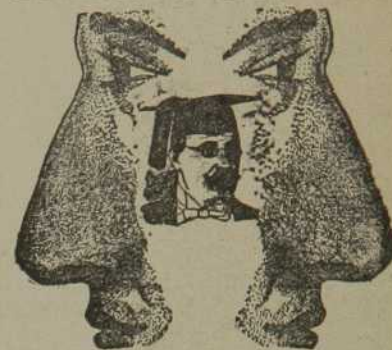
— Son bonheur et le tien.

Eugène prit la main de Gabrielle et la mit dans celle du comte de Sisterne.

— Vous êtes deux contre moi, dit-elle avec un doux sourire, il faut bien que je me déclare vaincue. Mais que dira le monde?

— Chère mère, répondit Eugène, ne pense point à ce que dira le monde, écoute plutôt ce que dit ton cœur.

Cerveaux Catarrheux Rendus à la Santé!



D'un bout à l'autre du Canada et des Etats-Unis, des centaines de cerveaux catarrheux sont rendus à la santé!

LES NEZ redevenaient capables de respirer. On ne se sert plus de mouchoirs que comme ornement et non pas pour le plus désagréable des usages! Les gorges sont soulagées et débarrassées de ce mucus épais et collant. Les mauvaises haleines sont purifiées.

LES OREILLES DURES d'entendement entendent maintenant avec facilité. Les oreilles sujettes à des tintements — torturées par ces sons de cloche, ce bourdonnement, ces sifflements, ou par l'une quelconque des 57 variétés de sons, jouissent d'une quiétude parfaite, leur permettant d'entendre rapidement et distinctement les sons naturels.

Tout ceci a eu lieu dans d'innombrables cas et a lieu tous les jours grâce à une méthode de traitement à domicile inventée par un ancien chirurgien au service naval de la marine royale anglaise, un diplômé de l'Université de Dublin et un homme qui s'est spécialisé dans les affections catarrhales dans la tête depuis 46 ans.

Ainsi donc, ne souffrez pas plus longtemps du catarrhe du cerveau et de la gorge — peut-être de la surdité à brève échéance — et de ces terribles bruits dans la tête auxquels vous ne prêtez pas attention.

Ne vous mettez pas dans l'idée qu'il n'y a rien à faire pour vous. Ne dites pas que vous avez tout essayé — que le climat est contre vous — que votre mal dure depuis trop longtemps.

Consultation Gratuite sur VOTRE Nez, VOTRE Gorge et VOS Oreilles

N'aimeriez-vous pas savoir que votre nez, votre gorge et vos oreilles peuvent être libérés du catarrhe? Alors, apposez simplement votre nom et votre adresse sur le coupon ci-dessous et mettez ce dernier à la poste.

Ce Coupon donne droit aux lecteurs de ce magazine à une consultation gratuite sur la surdité et les bruits dans la tête.

le CATARRHE Nom au long Adresse

la SURDITE

les bruits dans LA TETE

Cette méthode est basée sur le principe de l'étude individuelle de chaque cas et du soulagement et de la libération de l'affection de chaque cerveau. De plus, c'est un traitement que l'on suit à domicile et personne n'en a connaissance avant que les résultats parlent par eux-mêmes.

En général, on est susceptible à l'endroit de cette sorte d'affection. Avec cette méthode de traitement à domicile, vos amis et voisins ne savent rien de vos ennuis concernant ces bruits dans la tête et votre surdité alarmante. Ils ignorent tout de vos craintes à propos de l'effet possible du mal sur vous-même et les gens que vous rencontrez, de la nature désagréable de votre catarrhe du nez et de la gorge.

Ayez pitié de votre cerveau en proie au catarrhe et hâtez-vous d'envoyer le coupon. Joignez-vous à la multitude d'heureux fervents de cette méthode dont les succès vont sans cesse grandissant. Voyez s'il y a une raison valable pour vous empêcher d'être de ce nombre.

Ecrivez au plus tôt et signalez-nous les sujets qui vous intéressent. Ecrivez en français ou en anglais. Adressez comme suit: SPECIALISTE SPROULE pour le Catarrhe 409, Cornhill Building, Boston, Mass.

On vieillit faute de soins!..

Pour rester jeune et belle, soyez fidèle à la Crème Simon dont le succès mondial vous garantit l'incontestable efficacité.

Ni sèche, ni grasse, mais onctueuse à souhait, elle adoucit, assouplit la peau et donne au teint la fraîcheur veloutée de la jeunesse.

CRÈME SIMON

bien observer le mode d'emploi

FEUILLETON LITTÉRAIRE DU SAMEDI

Le MYSTÈRE de KER-EVEN

par DELLY

No 11 (Suite)

DEUXIEME PARTIE

LA FILLE DU COLPORTEUR

V

Elsa et son père viennent visiter le château de Ker Even.

Le père fait l'historique du château à sa petite fille et raconte l'origine de la famille Even.

Even était un ancien chef de pirate qui ne vivait que de rapines et de vols mais un de ses fils fut converti par les anciens apôtres venus pour prêcher l'Evangile dans l'Armorique.

À la mort d'Even le château devint un asile pour tous les nécessiteux, puis plus tard il fut complètement abandonné.

Qui sait! peut-être que ces pâles cheveux lui feraient oublier, tout au moins un instant, les cheveux dorés de Florita!

Mlle de Valserres ne se doutait guère des idées qui hantaient l'esprit de Lottchen. Sa nature loyale et délicate ignorait la jalousie, et ne l'imaginait pas chez les autres.

Elle s'occupait de son trousseau, tout doucement, puisqu'elle avait beaucoup de temps devant elle. Alain venait chaque dimanche, et la tante Pepita les laissait causer tranquillement dans le salon, se faire leurs tendres confidences et parler de l'avenir — un avenir sérieux, où le devoir aurait la première place, car tous deux ne le comprenaient qu'ainsi.

M. Mülbach se montrait toujours extrêmement aimable, pour sa nièce et son futur neveu, sans réussir toutefois à conquérir la sympathie de celui-ci... La parenté de Florita avec cet Allemand était un nuage dans le ciel d'Alain. Mais il l'oubliait vite près de la délicieuse fiancée, candide, amoureuse, et de plus en plus aimée.

La vieille Mme d'Orbeilles, vers la fin de janvier, avait rejoint un monde meilleur, et Armelle était retournée à Vannes, près de son mari. Mme Mülbach,

mieux portante maintenant, accompagnait les deux jeunes gens quand le temps permettait une promenade. Elle témoignait à sa nièce une vive affection qui, celle-là, était sincère. Et même la vanité, assez forte chez elle, était flattée par ce mariage, par l'attention admirative que suscitaient sur leur passage les deux fiancés.

En dehors de ces circonstances, Florita continuait sa même existence qu'auparavant, se rendant à des cours, travaillant la musique et la peinture, allant fréquemment à l'église, accompagnée dans toutes ces sorties par la femme de chambre, Anna, une Suisse — du moins elle le prétendait — femme sérieuse, de mine correcte, depuis plusieurs années au service de Mme Mülbach, qui s'en montrait fort satisfaite... Florita n'aimait pas beaucoup son regard, qu'elle trouvait assez peu franc. Mais elle n'avait aucunement à s'en plaindre, bien au contraire, car Anna était l'obligance même. En outre, sa tenue, sa physionomie faisaient d'elle un excellent chaperon, ce qui plaisait fort à la jeune fille, souvent gênée par d'indiscrètes admirations masculines.

Pendant le mois de mars, elle se rendait une fois par semaine, le soir, à St-Germain-des-Près, pour l'office de carême, en compagnie de la femme de chambre. Elles rentraient un peu après neuf heures, vite revenues au logis distant d'environ 10 minutes. Mme Mülbach tenait prête pour sa nièce une tasse de thé bien chaud, car le temps était parfois très mauvais, en cette saison... Et même, un soir, Florita hésita un moment à sortir, en entendant la pluie tomber à verse...

Mme Mülbach l'engageait fortement à rester...

— Tu seras trempée en arrivant à l'église, mon enfant!... Tu peux prendre mal... Vraiment, il est plus raisonnable de ne pas sortir!

Florita allait peut-être prendre ce parti, quand Anna entra, ap-

portant le manteau et le chapeau de la jeune fille.

— Voilà, mademoiselle... Les caoutchoucs de Mademoiselle sont dans l'antichambre, parce que ce soir, c'est prudent de les mettre.

— Je crois que je ne vais pas sortir, Anna. Il pleut vraiment trop!

Une imperceptible lueur de contrariété passa dans le regard de la femme de chambre.

Anna dit de sa voix douce et mesurée:

— Pas tant que cela, mademoiselle. On croirait, à l'entendre, c'est vrai... Mais la pluie fait toujours beaucoup de bruit, en tombant sur les gouttières. Avec ça, le temps s'est plutôt adouci... Et puis, mademoiselle regrettera peut-être de manquer le sermon, les autres lui ayant tellement plu.

— Certainement, je le regretterai. Que pensez-vous, tante Pepita? Peut-être, comme le dit Anna, ne fait-il pas aussi mauvais qu'il en a l'air?

— Agis à ton idée, ma chère petite... Mais si tu sors, équipe-toi en conséquence... Et si tu vois que la pluie tombe trop fort, une fois dehors, rentre tout de suite.

Ceci convenu, Florita, dix minutes plus tard, quittait le logis, suivi d'Anna.

Il y avait, de fait, une petite accalmie dans l'averse, et les deux femmes purent atteindre Saint-Germain sans être par trop mouillées.

L'office terminé, comme Florita se levait, Anna demanda respectueusement:

— Mademoiselle voudrait-elle attendre quelques minutes? Je suis prise d'une douleur à la jambe, et il faut que je laisse celle-ci un moment étendue, pour pouvoir me mettre en marche.

— Certainement. Prenez votre temps, Anna.

Et Florita se remit à prier.

Les quelques minutes s'étendirent jusqu'à dix... Quand les deux femmes sortirent de l'église, celle-ci était vide; mais sous le porche, une femme attendait...

Florita reconnut aussitôt Mélanie Clouet.

— Bonjour, ma bonne madame Clouet... C'est moi que vous attendiez?

— Oui, mademoiselle... Parce que je voulais vous remercier des bon vêtements chauds que vous avez apportés ce matin pour ma petite.

— Oh! c'est bien peu de chose! Et je compte faire bientôt davantage, avec l'aide de mon fiancé.

La femme dit avec émotion:

— Que Dieu vous bénisse mademoiselle!... Oui, tous les deux! Grâce à vous, déjà ma petite Henriette se porte mieux.

— J'irai la voir bientôt... Bonsoir, et rentrez vite, car il fait un temps abominable!

De fait, l'averse recommençait de plus belle... D'un pas hâtif, Florita et la femme de chambre s'engagèrent sur le boulevard, en ce moment désert, à cet endroit. A gauche s'élevait la grille de l'enclos attenant à l'église... A droite, contre le trottoir, stationnait une automobile que Florita avait déjà remarquée en venant. Mais maintenant le moteur fonctionnait, prêt à partir.

Deux hommes se tenaient debout, près de la portière, paraissant attendre quelqu'un... Et, machinalement, Florita vit que les phares étaient voilés, comme si l'on avait voulu éviter que leur lueur se répandit sur le trottoir.

Elle n'eut, d'ailleurs, pas le temps de faire d'autres réflexions. Car, à l'instant où elle passait à hauteur de la voiture, les deux hommes bondirent sur elle et sa compagne. Anna reçut un coup de poing sur le crâne et tomba sans pousser un cri... Quant à Florita, une étoffe sombre était jetée autour de sa tête, l'étouffant à demi. Puis, enlevée par des bras robustes, elle était jetée dans l'automobile où prenait place l'un des deux occupants, tandis que l'autre sautait sur le siège et faisait rapidement démarrer la voiture, qui s'éloignait à grande vitesse.

Un cri, pourtant, avait été poussé... puis des appels retentissaient maintenant...

— Au secours!... au secours!...

Une femme accourait... C'était Mélanie, qui, venant derrière la jeune fille et Anna, d'un pas plus lent, avait assisté à l'enlèvement.

Quelques personnes, qui passaient sur l'autre trottoir, arrivaient... Au bout de quelques minutes, il y avait autour de la femme de chambre inanimée un petit cercle, qui écoutait le récit fait par Mélanie d'une voix entrecoupée.

Quelqu'un dit :

— Je vais prévenir la police.

Un autre opina :

— Il vaudrait peut-être mieux porter au poste cette pauvre femme qui est là sous l'eau ?

Cet avis prévalut et deux hommes soulevèrent Anna, toujours inerte, puis l'emportèrent sous l'averse torrentielle.

En arrivant au poste, elle bougea un peu, puis, au bout d'un instant, ouvrit des yeux regards.

Le commissaire de police, ayant entendu le récit de Mélanie, déclara :

— Le plus pressé est de soigner cette femme. Quant à retrouver l'automobile et les ravisseurs !...

Et il eut un geste qui signifiait :

— Il n'y faut guère compter !

Au bout de quelques instants, Anna retrouva la parole et put donner l'adresse de ses maîtres. Le commissaire essaya d'avoir quelques renseignements susceptibles de le mettre sur une piste; mais la femme de chambre semblait sous l'empire d'une profonde terreur, claquait des dents et paraissait à peu près abrutée.

On la mit donc dans une voiture demandée par téléphone, et où monta aussi un agent. Ainsi, elle fut reconduite jusque chez les Mülbach, où régnait déjà l'inquiétude, car jamais Florita n'était rentrée aussi tard.

A la vue d'Anna, soutenue par l'agent, Pepita jeta un cri d'effroi... Et cet effroi se changea en une véritable épouvante, quand elle apprit ce qui s'était passé.

— Enlevée... Ma petite Florita! quelle horreur!...

Otto, qui revenait de son cercle et semblait lui-même fort impressionné, essaya de la rassurer :

— On va faire des recherches immédiates... Nous la retrouvons, sois sans crainte, mon amie!

— Des recherches?... Où ? ... Comment? Quels indices avons-nous?... Une automobile... deux

hommes... voilà tout ce qu'on sait.

— Mais un passant peut avoir remarqué une particularité quelconque... On fera une enquête.

— Une enquête?... Et d'ici là, que deviendra-t-elle, la malheureuse enfant?

L'agent hocha la tête... Il pensait, sans le dire, que cette dame avait raison, et que la disparition de cette jeune personne rentrerait vraisemblablement dans la catégorie de ces troubles mystérieux des grandes capitales qui jamais ne sont éclaircis.

VI

Un moment, Florita avait presque perdu connaissance... Cela ne dura que quelques secondes. Elle sentit qu'on desserrait légèrement l'étoffe qui entourait sa tête. Puis une voix masculine prononça :

— Ne craignez rien, on ne vous fera pas de mal. Mais restez tranquille, ne cherchez pas à vous échapper, car c'est inutile.

En même temps, l'inconnu passait une corde autour des bras de la jeune fille, qu'il immobilisait ainsi.

Florita, le cœur serré de terreur, pensait :

« Qui est-ce?... Où m'emmène-t-on ainsi? Mon Dieu, ayez pitié de moi!... Défendez-moi! »

Mais Mlle de Valserres n'était pas une nature faible, vite abattue. Son énergie, déjà, combattait l'angoisse... Elle ne se laisserait pas intimider, elle tiendrait tête aux ravisseurs...

Pourvu seulement qu'on lui déliât les bras!... Car il fallait qu'elle pût menacer les misérables de l'arme qu'elle possédait.

A Runesto, Alain, pendant les vacances, lui avait autrefois appris à tirer. Elle se montrait extrêmement adroite à cet exercice, rivalisant avec son cousin qui ne manquait jamais le point visé, que ce fut à la carabine ou au revolver... Un jour, il lui avait dit en riant :

— Ma petite, quand tu auras quelqu'un devant le canon de ton arme, je ne donnerai pas grand-chose de sa vie !

Or, précisément à sa dernière visite, il lui avait apporté un de ses revolvers, un joli bijou, en apparence, mais en réalité une arme de précision, très meurtrière, qu'un de ses amis lui avait envoyé d'Amérique.

— Puisque tu sors quelquefois le soir, Flory, prends cela. Ce n'est pas que tu craignes grand-chose, étant accompagnée à ces

heures peu tardives pour Paris, et en ce point assez parcouru tous les jours. Mais enfin, j'aime mieux te savoir armée.

C'était donc la première fois, aujourd'hui, qu'elle emportait le revolver... Et elle bénissait l'heureuse inspiration de son fiancé... une sorte de pressentiment, eût-on dit...

Alain... son Alain! S'il avait idée de la situation où se trouvait en ce moment sa petite Florita, quelle atroce angoisse le saisirait !

Puis une crainte lui vint... Les agresseurs n'allaient-ils pas la fouiller, pour s'assurer qu'elle n'avait pas d'armes?

Non, peut-être, car les jeunes filles, à Paris, n'ont guère coutume de se munir d'un revolver pour se rendre de chez elles à l'église, — quoique après tout ce ne fût pas une inutile précaution, comme Florita en faisait l'expérience.

Où la menait-on ainsi?... Le trajet semblait assez long... Elle respirait avec peine sous l'étoffe sombre...

Cette voix qui avait parlé tout à l'heure, il lui semblait l'avoir entendue déjà... Et elle avait un accent germanique...

Voici que la voiture s'arrêtait... On ouvrit la portière... Florita se sentit de nouveau saisie par deux hommes, emportée, sans qu'un mot fût échangé entre ses ravisseurs...

Elle eut l'impression de passer du froid humide, qui régnait dehors, à la chaleur d'un logis... Puis elle se sentit déposée sur un siège. Les liens furent enlevés de ses bras, l'étoffe fut desserrée tout à fait... Elle entendit des pas qui s'éloignaient, assourdis par un tapis, une porte qui se refermait...

D'un geste hâtif elle enleva l'étoffe...

Et elle se vit dans un élégant petit salon aux tentures de soie jaune brochée, aux meubles de style Empire, qu'éclairaient les ampoules électriques des appliques de la même époque.

Dans une jardinière de cuivre, dont les motifs formaient des couronnes de lauriers; dans les amphores de marbre noir, dont l'aigle impériale formait les anses, des fleurs se fanaient en répandant un lourd parfum, à travers l'atmosphère chauffée par les radiateurs.

Après ce rapide coup d'oeil jeté autour d'elle, dans la pièce où elle se trouvait seule, Florita s'assura que le petit revolver

WRIGLEY'S

Indique Un Bon Achat



La saveur durable flatte le goût, garde la bouche fraîche et parfume l'haleine — le sucre aide à bruler l'excès de graisse et maintient le corps en santé.

WRIGLEY'S est la bonne et bonne pour vous.

5¢

Paquets P.K. pour 5¢

Sans Doute, la Qualité est Suprême!

Il n'y a pas de mélasse aussi bonne que la marque "BEMA". Il n'y a pas de mélasse aussi pure. Il n'y en a pas d'aussi bienfaisante. Il n'y en a pas d'aussi exquise!

Elle goûte infiniment meilleur et est beaucoup plus riche que toutes les autres mélasses.

Votre table mérite la meilleure. Insistez pour avoir cette marque!

Votre Epicier Pa en Vente

MARQUE BEMA

La Véritable MELASSE Extra Fancy des BARBADES



N'oubliez pas d'acheter

LE FILM

DE MAI

Magazine de Vues Animées rédigé en français.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au Film, 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, de Bullion, Montréal.

Le Liniment Egyptien Douglas est incomparable. Arrête saignement instantanément. Ouvre blessure et empêche empoisonnement du sang.

était bien toujours dans la poche de son manteau.

Et elle le prit en main, prête à la défense, réprimant son horrible angoisse pour garder toute sa présence d'esprit, toute la force physique contenue sous sa fine apparence.

Une ardente prière intérieure s'échappait de son âme. Et sa pensée de nouveau s'en allait vers Alain... Peut-être la mort était-elle proche pour elle, car elle défendrait jusqu'au bout son honneur. Et lui, comme il souffrait, son bien-aimé fiancé, qui, peut-être, ignorerait toujours le sort de sa Florita!... qui vivrait dans cette atroce incertitude, pire que tout !

Elle songea, le cœur déchiré : « Oh ! nous étions trop heureux »

Une porte s'ouvrit tout à coup. Un homme de haute taille apparut, fit quelques pas vers la jeune fille qui se levait brusquement...

Elle jeta une exclamation :

— Le baron de Rechensfeld !

Il s'inclina, un sourire aux lèvres.

— Lui-même, mademoiselle, qui vous offre ses hommages les plus empressés.

La tête redressée, les yeux pleins de fierté indignée, Florita demanda :

— Est-ce donc vous qui êtes l'auteur de cet odieux attentat ?

— Oh ! quel mot sévère !... Toutefois, je conçois que vous ne soyez pas très satisfaite, pour le moment. Et croyez que je regrette infiniment d'avoir dû employer ce moyen. Mais après avoir entendu mes explications, vous comprendrez...

Tout en parlant, il faisait encore quelque pas... Mais Florita étendit le bras, dirigeait vers lui le canon du revolver, qui brilla sous la lumière.

— Je n'ai pas besoin d'explications, monsieur ! Ce que je veux, ce que j'exige, c'est ma liberté !

A la vue de l'arme braquée sur lui, le baron, machinalement, avait reculé d'un pas, tandis qu'une lueur de colère traversait son regard.

Il dit d'un impératif :

— Allons, pas de sottises ! Donnez-moi ce joujou, et puis asseyez-vous, pour écouter ce que j'ai à vous dire... Faites-le de bonne grâce, car vous êtes en mon pouvoir, et toute résistance serait inutile.

Mais Florita, dont les yeux brillaient d'une ardente résolution, dit froidement :

— Si vous essayez de m'approcher, je tire... Vous êtes prévenu. Il eut un sourd ricanement.

— Eh ! tirez donc ! Vous me manquez, naturellement... Et après, vous vous tiendrez tranquille, ma belle petite !

En même temps, d'un mouvement souple, il se jetait en avant, la main tendue pour saisir le poignet de la jeune fille, et empêcher qu'elle visât...

Mais Florita se défilait. Plus vive encore que l'agresseur, elle fit un bond en arrière, le bras toujours tendu, l'arme dirigée vers le baron...

Le coup partit... Atteint à la poitrine, Friedrich de Rechensfeld recula, chancela, les yeux pleins de furieux désespoir, un juron sur les lèvres. Puis il s'abattit sur le tapis blanc semé d'abeilles jaunes...

Florita, déjà, s'élançait vers la porte, qu'elle ouvrit...

Mais devant elle, dans le vestibule, se dressait un autre homme : un grand garçon maigre, en tenu de chauffeur, qui accourait visiblement après avoir entendu la détonation.

Florita braqua sur lui le revolver, en disant avec le calme surhumain qu'elle conservait depuis le début :

— Laissez-moi passer, ou je tire !

L'homme se recula, sans doute frappé de l'air décidé de cette belle jeune fille, dont la main ne tremblait pas, peu soucieux, aussi, de subir le sort du baron, dont il voyait le corps étendu dans le salon.

Florita ordonna :

— Ouvrez-moi la porte !

Le chauffeur obéit... Alors Florita sortit à reculons, en tenant l'homme sous la menace du revolver. Quand elle fut dehors, elle dit de ce même ton calme, impératif :

— Maintenant, fermez !!

Quand le battant fut tombé, elle se mit à courir, droit devant elle, sans autre souci que de s'éloigner au plus vite de cette demeure... Au bout de dix minutes seulement, elle s'arrêta, à bout de souffle, le cœur battant à l'étouffer...

Où était-elle, ici?... La pluie tombait toujours à torrents. Elle essaya de s'orienter...

Cette avenue où elle se trouvait était bordée d'hôtels élégants... Fallait-il se diriger à droite, à gauche ?

Elle pensa :

« Je vais aller au hasard, jusqu'à ce que je trouve une plaque indicatrice. »

Elle prit à gauche, marcha pendant un moment, puis s'arrêta à l'intersection d'une rue... Elle lut :

Rue du Faubourg-Saint-Honoré !

Quel trajet à faire encore, seule, dans la nuit, pour rejoindre le logis !

Mais elle venait d'échapper à un si effroyable péril que tout le reste, maintenant, lui paraissait peu de chose.

D'ailleurs, elle avait son revolver où il restait des coups à tirer. Contre un malandrin, elle saurait se défendre aussi bien qu'elle l'avait fait à l'égard du baron de Rechensfeld.

Elle se remit en marche, s'orientant du mieux qu'elle pouvait... Par ce temps abominable, les avenues, les rues étaient à peu près désertes... A peine, de loin en loin, apercevait-elle une silhouette humaine se hâtant sous l'averse torrentielle.

Elle prit l'avenue d'Antin, passa la Seine, gagna le boulevard Saint-Germain. Là, il n'y avait plus qu'à marcher tout droit, jusqu'au logis...

Dans la chambre, Mme Mülbach frissonnante et atterrée, s'était jetée sur un fauteuil et demeurait là sans parler, en face de son mari dont la mine soucieuse et triste attestait que lui aussi était fort inquiet.

En entendant un coup de sonnette bien connu, Pepita, sursauta...

— Mais on dirait... on dirait que c'est elle !

Otto tressaillit violemment.

Il se leva, si brusquement que son siège tomba derrière lui, courut au vestibule, ouvrit la porte...

Florita était devant lui, ruisselante, pâle, les yeux brûlants de fièvre...

Mülbach bégaya :

— Toi !... Toi !

— Oui, moi... J'ai pu échapper.

Pepita se précipita vers sa nièce, la saisissait dans ses bras...

— Ma petite Flory !... Te voilà, te voilà !... Nous venons de passer des moments atroces !

— Et moi donc, ma tante !

Mais ses nerfs tendus faiblissaient tout à coup, maintenant qu'elle se trouvait hors de danger... Elle fléchit sur ses jambes tremblantes, et Pepita la soutint, l'entraîna, aidée par son mari, vers le salon, la fit asseoir dans un fauteuil.

D'entre les doigts défaillants de la jeune fille, un objet glissa, tomba sur le tapis.

Otto se baissa pour le ramasser.

C'était le revolver tout chaud encore du long contact de la petite main fiévreuse.

Le visage de M. Mülbach, d'abord livide, se congestionna subitement, et une sorte d'effroi apparut pendant quelques secondes dans les yeux clairs.

Pepita, tout occupée de sa nièce, ne s'en aperçut pas. Elle s'empressait autour de la jeune fille, qui n'était pas complètement évanouie, et, déjà, rouvrait les yeux.

— Ma pauvre petite chérie !... Otto, va lui préparer un cordial !... Et ces vêtements mouillés ! Vite, que je t'enlève cela, ma chérie !

Avec l'aide de la cuisinière, qu'elle avait appelée, Mme Mülbach déshabilla sa nièce, toute frissonnante, la coucha dans un lit chauffé, lui fit boire le cordial qu'Otto avait préparé, non sans casser un verre, tellement sa main tremblait.

Il voulait interroger la jeune fille ; mais sa femme s'y opposa.

— Non, non, laisse-la ! Elle est trop abattue, ce soir, et elle a la fièvre. Nous verrons demain matin.

Il n'insista pas, quelle que fût son anxieuse impatience de savoir ce qui s'était passé... Mais cette nuit-là, il ne put trouver un instant de sommeil, tellement l'inquiétude le tenaillait.

Au matin, il s'empressa de se rendre près de Florita, que Mme Mülbach lui prit la main, baisa paternellement le front moite, s'informa comment elle se trouvait...

Puis il demanda :

— Voyons, chère mignonne, que s'est-il passé?... Cela ne te fatiguera-t-il pas trop de nous le dire maintenant ?

— Non, mon oncle... D'autant plus que je peux vous le dire en peu de mots. J'ai été enlevée par deux hommes, emportée en automobile vers une demeure inconnue... Là, pour me défendre contre l'un de ces individus, pour l'empêcher de m'approcher, j'ai dû faire usage du revolver que j'avais heureusement sur moi...

Otto demanda, d'une voix un peu rauque :

— Et... tu l'as tué ?

Florita frissonna.

— Je ne sais... Blessé grièvement, du moins, car il est tombé ! Puis je me suis enfuie, après avoir menacé l'autre homme pour qu'il me laisse passer...

Pepita s'écria :

— Mais qui est-ce?... Qui est-ce, ces misérables ?

— L'un est peut-être un domestique... un chauffeur. En tout



VILAIN mais Vrai..

**"ATTRAYANTE,
BIEN ELEVEE, MAIS
SI PEU SOIGNEUSE
DE SES MAINS"**

"C'était peu charitable, mais je savais qu'elles avaient raison"

"Mes mains me faisaient honte, mais j'avais espéré que personne ne les remarquerait. Mais j'entendis la femme que j'admirais le plus dans notre club, qui passait à mi-voix ce commentaire peu aimable. 'Peu soigneuse,' avait-elle dit de moi.

"C'est alors que j'ai compris comme mes mains rouges et rudes gâtaient l'effet que je désirais produire. Mais comment les avoir belles quand il faut laver la VAISSELLE trois fois par jour?

"Heureusement qu'une de mes amies, employée dans un salon de beauté, vint me tirer d'embarras. 'Nous utilisons un savonnage onctueux de Lux dans bols à manucure,' me dit-elle. 'C'est parce qu'il rend les mains souples et belles. Si je lavais la vaisselle, je mettrais aussi du Lux dans mon PLAT—je me soignerais les mains en faisant la vaisselle!'

"C'est ce que je fis, et MAINTENANT mes mains sont DOUCES et BLANCHES comme avant mon mariage. J'en suis fière, grâce au Lux!"

Les femmes partout

emploient maintenant le Lux pour leur vaisselle! Elles trouvent que cette simple précaution garde leurs mains aussi belles que si elles avaient des servantes. En effet, 305 grands salons de beauté disent:

"Malgré toute notre expérience, nous ne pouvons différencier les mains de la femme qui se sert du Lux pour sa vaisselle, de celles de la femme dont toute la besogne est faite par des servantes."

Et ces soins si précieux pour les mains coûtent si peu—vous lavez toute votre vaisselle au Lux POUR MOINS DE 1c PAR JOUR!



**Coûte moins
de 1c par jour**

Tant de savons assèchent les huiles naturelles de la peau. Le Lux si doux protège ces huiles et vous garde les mains douces et blanches. Achetez le gros paquet—il fait la vaisselle pendant 6 semaines!



SOINS DE BEAUTÉ POUR LES MAINS... Lux pour la vaisselle

Lever Brothers Limited, Toronto, 9679F

cas, il paraît un comparse, là-dedans. Mais celui sur lequel j'ai tiré... celui-là, c'est le baron de Rechensfeld!

Deux exclamations retentissent, bien différentes d'accent: — Le baron de Rechensfeld!

Mülbach avait jeté la sienne avec effort, et si raidissait pour rester impassible.

Pepita, très agitée, serrait les mains de sa nièce.

— Tu es sûre?... Tu es sûre, Flory?

— Oh! oui, ma tante!... Je l'ai bien reconnu!...

Otto Mülbach hocha la tête.

— Tu as dû te tromper, mon enfant!... Ce serait tellement incroyable! M. de Rechensfeld est un homme honorable — en outre fort intelligent, et il me paraît incapable de se risquer dans une mauvaise affaire comme celle-là!

— Oh! il n'y a pas de doute! C'est lui, bien lui! D'ailleurs il n'a pas nié, quand je lui ai jeté son nom au visage. Et je sais bien comme il me regardait, quand il me rencontrait... Ces rencontres-là, il les multipliait depuis quelque temps...

Elle frissonna au souvenir de ce regard à la fois arrogant et passionné, qui était devenu pour

elle une hantise, en ces derniers temps, et auquel le sien, quand il ne pouvait se détourner assez vite, répondait avec une méprisante fierté.

Mülbach déclara:

— Cela seul n'aurait pu constituer une preuve. Ce n'est pas une raison parce qu'un jeune homme se trouve un peu plus souvent qu'il ne convient sur le chemin d'une jolie personne pour qu'on le juge capable d'un acte tel que celui-là.

Pepita s'écria:

— Mais, mon ami, je te rappelle que ton opinion sur lui, à certains points de vue, n'était pas

très favorable, autrefois. Depuis quelque temps tu en avais une meilleure... Mais il a pu te leurrer en t'amenant à changer d'idées sur son compte. Ce qui vient de se passer s'accorderait assez avec.

— Je ne nie pas du tout qu'il en soit absolument incapable... Les jeunes gens sont fous parfois... De beaux yeux leur font oser les actes les plus répréhensibles, dont ensuite ils se repentent. Mais enfin Florita était fort émue, naturellement... Elle a pu être dupe d'une ressemblance... Et cet individu a pu profiter de l'erreur pour essayer de cacher

sa pure et véritable identité...

Mais Florita dit vivement :

— Non, non, c'est bien lui ! Je n'ai pas un instant de doute à ce sujet.

Mme Mülbach demanda :

— Mais cette maison où il t'a conduite, en quel endroit est-elle située?... As-tu pu t'en rendre compte ?

— Malheureusement non ! En sortant de là, je n'avais qu'une idée : m'éloigner le plus vite possible ! Je craignais d'être poursuivie... Et quand je me suis enfin arrêtée de courir, je devais être à une certaine distance déjà.

— Où te trouveras-tu à ce moment-là ?

— Rue du Faubourg-Saint-Honoré.

— As-tu idée, du moins — ou à peu près — du quartier où peut être située cette demeure ?

— Il me semble que ce doit être un de ceux qui avoisinent l'Etoile.

Mülbach secoua la tête.

— Voilà qui est bien vague ! En tout cas, si c'est Rechensfeld, il ne t'a pas conduite chez lui, car il habite près du Palais-Royal.

Pepita dit avec agitation :

— Il va falloir mettre cela entre les mains de la justice ! Ce misérable baron !... Et que va dire M. de Penvalas ?

Florita eut un long frémissement.

— Oh ! quelle indignation sera la sienne ! mon cher Alain !

Mülbach objecta :

— Peut-être, ma chère enfant, ferais-tu mieux de lui laisser ignorer cette aventure?... Elle l'inquiétera, l'irritera...

— J'y avais songé d'abord... Mais j'ai changé d'idée. Nous sommes si absolument confiants l'un dans l'autre que je ne pourrais, même pour un bon motif comme celui-là, lui cacher quelque chose. D'ailleurs, si la justice prend la chose en main, il le saura toujours.

— Mais c'est que, précisément, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux étouffer cela... Le misérable est puni... peut-être moralement atteint. Il y a bien son complice. Mais comme tu le dis, Florita, ce doit être un simple comparse... Et il est toujours désagréable pour une femme, pour une jeune fille surtout, d'être mêlé à ces sortes d'affaires, de penser que l'on discute là-dessus dans le public...

— J'y ai pensé aussi, mon oncle, et je suis de votre avis sur ce point-là. Si mon fiancé nous

approuve également, il faudra laisser tomber cela...

— Je m'en occuperai... Je connais quelqu'un d'influent dans l'administration de la police. On comprendra très bien nos raisons, j'en suis certain.

Pepita s'écria :

— Mais il faudra pourtant, si cet homme survit, que Florita n'ait plus rien à craindre de lui ?

— Ne t'en inquiète pas, ma chère amie ! Je saurai faire savoir au personnage qu'il serait dangereux pour lui de respirer l'air de Paris. Ainsi donc, ma petite Florita, nous décidons de taire le nom du ravisseur... En allant prévenir la police de ton retour, je dirai simplement qu'il t'était inconnu, que tu ne sais rien du lieu où il t'a conduite, que tu crois avoir tué ou du moins blessé grièvement l'individu, et que le complice t'a paru être un domestique. Est-ce bien cela, mon enfant ?

— Oui, mon oncle.

« J'aurais voulu, auparavant, l'avis d'Alain... Mais il est certain qu'on ne peut attendre, du moment où la police a été avertie de ma disparition. Donc faites comme vous dites.

« Et vous, chère tante, donnez-moi une carte, je vous prie, pour que j'écrive à mon fiancé de venir me parler, dès qu'il aura un moment.

— Oui, mignonne, dans un instant...

Et Mme Mülbach suivit son mari jusqu'à sa chambre. Là, ayant soigneusement fermé les portes, elle demanda, ses yeux dans ceux d'Otto :

— Ecoute, il faudrait pourtant bien voir clair là-dedans. Je sais qu'Hilda voit très souvent le baron. N'y a-t-il pas complicité entre eux, au sujet de cette enfant ? Hilda hait Florita, et elle a pu encourager, aider Rechensfeld... N'est-ce pas même chez elle que la pauvre petite a été conduite ? Précisément, le parc Monceau se trouve dans la direction d'où Florita croit être venue.

Mülbach leva les épaules.

— Que vas-tu imaginer là, ma pauvre amie !... Hilda, quelle que soit sa jalousie, est trop avisée pour se mettre dans de pareilles affaires. D'ailleurs, la meilleure preuve en est qu'elle se trouve depuis trois semaines, avec son mari, à leur château de Vanelles, dans le Nord. L'hôtel du parc Monceau est fermé, ainsi que me l'a dit Gertrude, l'autre jour. Non, il faut voir là, simplement, l'acte fou et criminel d'un homme accoutumé à satisfaire toutes

ses passions. Evidemment, j'ai été trompé par lui, car il affectait, au contraire, depuis quelque temps, des sentiments assez élevés... Je me disais : « Il est changé ». C'est pourquoi j'ai accédé à son désir de t'être présenté... Maintenant, je ne doute pas qu'il s'agissait d'un plan combiné pour se rapprocher de Florita, sans doute déjà remarquée par lui auparavant.

Quoiqu'elle vécût depuis tant d'années près de lui, Pepita ne connaissait pas encore la capacité de mensonge, de dissimulation de son mari. Elle se laissait prendre à ses ruses, à son hypocrisie, tellement l'aveuglaient son affection pour cet homme et l'influence qu'il avait su prendre sur elle.

Aussi crut-elle, sans un instant de doute, à cet habile travestissement de la vérité.

Mülbach ajouta :

— C'est stupide à lui, d'ailleurs, d'avoir couru de pareils risques, pour une amourette, dans la situation qui est la sienne ? Vois-tu que la police aille mettre le nez dans ses affaires et découvre... qu'il est un agent d'espionnage ? Ceci pourrait avoir les plus graves conséquences, non seulement pour lui, mais pour d'autres. Voilà donc une autre raison, en plus de celles que j'ai données à Florita, pour que le nom du coupable ne soit pas prononcé !

Mais Florita le dira certainement à M. de Penvalas... Et celui-ci jugera peut-être que cet homme doit être recherché, pour suivi...

— Certainement, ce sera son premier mouvement... Mais il réfléchira ensuite aux ennuis qui pourraient en résulter, pour sa fiancée ; il se dira que le baron, s'il en réchappe, se tiendra probablement tranquille maintenant... Et il conclura, comme nous, qu'il vaut mieux laisser tomber cette aventure dans l'oubli.

VII

A une vingtaine de kilomètres de Valenciennes, le comte de Ronchay possédait un vaste et vieux château entouré d'un parc assez important. C'était la demeure patrimoniale des Ronchay, dont Maurice se trouvait maintenant le seul descendant.

Jusqu'à son mariage, il n'y avait fait que de courts séjours, préférant à cette paisible demeure les stations balnéaires à la mode ou les villégiatures chez des amis. Seul y demeurait un vieux

ménage d'anciens serviteurs, Adolphe et Caroline Dussaud, chargés de veiller à son entretien en se faisant aider par des gens du village voisin, quand ils le jugeaient nécessaires.

Elsa ayant choisi la Belgique pour y faire son voyage de nocces, les jeunes époux, l'année dernières, s'étaient arrêtés au passage à Vanelles... Et bien que ce fût encore l'hiver, le vieux château avait paru plaire beaucoup à la nouvelle comtesse.

En automne, elle avait voulu y revenir. On avait invité quelques amis de Maurice, quelques relations faites au cours de l'été à Trouville. Elsa, très aimable maîtresse de maison, avait su rendre l'existence fort agréable à ses hôtes... Et Maurice avait convenu que Vanelles, ainsi, n'était pas du tout un logis ennuyeux.

Mais Mme de Ronchay projetait d'y faire d'importantes améliorations. A ce sujet, pendant l'hiver, elle avait conféré plusieurs fois avec un architecte de son choix, au nom bien français de Wolmayer... Maurice la laissait agir à sa guise, approuvait tout à l'avance, car, en outre du désir qu'il avait de satisfaire à toutes les fantaisies d'Elsa, il s'arrangeait assez, dans son habitude indolence, d'être ainsi déchargé de toute décision, de toute préoccupation.

Elsa profitait largement de cet état d'esprit — si largement qu'après un an de mariage, le comte se trouvait complètement annihilé, n'ayant même pas le droit de risquer une observation. C'était ainsi qu'au début de mars, Mme de Ronchay avait décrété qu'ils iraient passer un mois à Vanelles, où elle voulait donner un coup d'oeil aux réparations en cours.

Il avait bien essayé d'objecter timidement que le logis serait froid, le chauffage central n'y étant pas encore installé, qu'ils s'y trouveraient de toutes façons fort inconfortablement, étant donné la présence des ouvriers, les plâtras, etc...

Mais Elsa avait déclaré péremptoirement qu'il convenait avant tout d'aller jeter là-bas le coup d'oeil du maître...

Ils y étaient depuis trois semaines, quand, un matin, Elsa fut appelée au téléphone, qu'elle avait fait établir au château, récemment.

Ce qu'elle y entendit devait être fort impressionnant, car, lorsqu'elle raccrocha les récep-

teurs, ses mains tremblaient un peu et son visage avait pâli.

Elsa s'assit au hasard, dans le petit salon dont elle avait fait son domaine particulier. Le front entre ses mains, elle réfléchit longuement.

Puis elle se leva, et, très calme en apparence, se dirigea vers la chambre où Maurice commençait à s'habiller.

— Milsen vient de me téléphoner qu'il souffre de plus belle, et que le docteur Wachs lui conseille d'entrer à l'hôpital.

Milsen, le chauffeur des Ronchay, s'était trouvé pris subitement de violentes douleurs de reins, la veille du départ de ses maîtres pour Vanelles. La comtesse avait fait venir son médecin — un fils d'Allemand naturalisé — qui avait décrété le repos complet, pendant un temps qu'il ne pouvait déterminer.

En conséquence, et comme Mme de Ronchay déclarait ne pas vouloir confier sa voiture ni sa personne à un chauffeur d'occasion, les deux époux étaient partis par le chemin de fer, avec les autres domestiques, laissant Milsen à l'hôtel du parc Monceau, où le docteur Wachs avait promis de le venir voir souvent et de prendre des mesures nécessaires s'il le voyait plus souffrant.

Les jours précédents, le chauffeur avait annoncé une amélioration dans son état, et déclaré qu'il espérait pouvoir venir rejoindre ses maîtres dans le courant de la semaine — annonce qui avait fort satisfait M. de Ronchay, car être à peu près bloqué dans Vanelles, avec pour tout équipages une vieille voiture et un vieux cheval, constituait une sérieuse aggravation à une situation qu'il jugeait déjà fort peu intéressante.

Aussi eut-il une grimace de contrariété, en entendant la nouvelle que lui apprenait sa femme.

— C'est vraiment agréable!... Aussi pourquoi n'a-t-il pas été tout de suite à l'hôpital? On l'y aurait soigné sérieusement, au moins! Tandis que là, seul dans cette maison...

Elsa l'interrompit sèchement:

— Vos récriminations sont ridicules, mon cher!... Milsen, je vous l'ai dit, espérait être guéri très vite, et c'était également l'idée du docteur. Pourquoi voulez-vous qu'il se donnât l'ennui d'entrer à l'hôpital, surtout quand le médecin lui-même n'était pas de cet avis? Maintenant, c'est différent; du moment où son état semble s'aggraver, une autre solution s'impose. Mais il est in-

dispensable que j'aille là-bas, pour me rendre compte de ce qui en est, puis fermer la maison, si Milsen est obligé de la quitter.

Maurice essaya de saisir la balle au bond.

— Fermer la maison?... Pour quoi plutôt ne pas nous y installer dès maintenant?... Voilà trois semaines que nous sommes ici...

— Et nous y resterons encore une quinzaine de jours, probablement. Cette propriété me plaît beaucoup; en outre, j'ai des instructions à donner aux entrepreneurs, et je veux être là pour en surveiller l'exécution.

Maurice étouffa un soupir... Quinze jours encore! Ah! ce maudit Vanelles!... Que n'avait-il eu la bonne idée de le vendre, trois ans auparavant, quand un gros industriel d'outre-Rhin, relation de Casino, lui avait discrètement insinué qu'il cherchait à acquérir une propriété dans «ce beau pays du Nord»!

Il dit avec résignation:

— Eh bien, soit!... Nous reviendrons, puisque tu le juges indispensable...

— Comment, «nous» reviendrons?... T'imagines-tu que tu vas m'accompagner?

— Mais, chérie, naturellement. Elle leva les épaules.

— Ce serait stupide!... Pour vingt-quatre heures que je resterais là-bas.

— Mais, mon amie...

Elle déclara d'un ton tranchant et avec cet air de dure autorité qui médusait Maurice:

— Allons, ne fais pas le sot! Tu demeureras ici tranquillement, tandis que je m'en irai voir ce pauvre Milsen — un excellent serviteur, très dévoué, qu'il serait bien ennuyeux de perdre!

Maurice courba le front. Il n'avait qu'à se soumettre, ayant parfaitement conscience de n'être pas le plus fort...

La comtesse, aussitôt, donna l'ordre d'atteler, fit préparer une valise par sa femme de chambre... Une heure plus tard, elle quittait Vanelles, pour aller prendre à la plus proche station le train de Paris.

*
* *

Ce même jour, à la nuit tombante, une femme couverte d'une cape noire, le visage entouré d'un voile sombre, s'arrêtait devant la porte d'un coquet hôtel du parc Monceau.

Quelqu'un la guettait sans doute, car cette porte s'entr'ouvrit avant qu'elle eût sonné, puis se

referma prestement aussitôt que la femme fut entrée.

Dans le vestibule sombre, où se dressait une silhouette d'homme, elle chuchota en allemand:

— Eh bien?

— M. le baron paraît aller mieux ce soir, madame la comtesse. Le docteur espère le sauver.

— Ah! tant mieux! Mais quelle malchance!... Quelle odieuse malchance! Venez me raconter cela, Milsen... Puis nous aviserons...

Elle entra dans une pièce, à l'extrémité du vestibule, en tournant au passage un commutateur.

La lumière éclaira un petit salon aux tentures de soie jaune brochée, aux meubles Empire.

La jeune femme demanda, tout en jetant sa cape sur un siège et en commençant de défaire son voile:

— Les volets sont bien clos, ici?

— Très bien, madame la comtesse. Et puis, du côté du jardin, on ne doit pas voir la lumière.

— Il est toujours préférable de se méfier. Mais avec les volets fermés, rien à craindre.

Elle enleva rapidement son voile et l'envoya rejoindre la cape.

Le beau visage d'Elsa apparut, soucieux, un peu crispé.

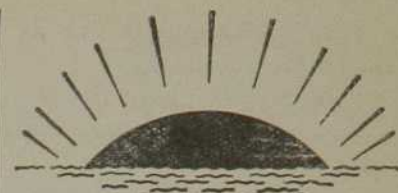
En se jetant sur un siège, la jeune femme demanda:

— Voyons, qu'est-il arrivé?... Vous m'avez dit, au téléphone: «Elle a tiré sur lui... Il est blessé gravement.» Elle avait donc une arme?

— Eh! oui, malheureusement! Aurait-on pu penser pourtant qu'une toute jeune fille comme cela portait sur elle un revolver! Tout avait marché si bien jusque-là! Nous avions enlevé la petite sans qu'elle jette un cri, Anna s'était effondrée sous mon poing comme si elle n'avait fait que cela de sa vie, la jeune personne avait été amenée ici, enfermée dans ce salon... Et crac! tout manque, M. le baron est aux trois quarts tué, la jeune fille s'échappe...

— Mais enfin que s'est-il passé entre lui et elle?

— Je ne puis le dire exactement, madame la comtesse, car je n'étais pas là. Mais c'est facile à deviner... M. le baron aura voulu s'approcher d'elle, et elle aura tiré à ce moment-là... Aussitôt que j'ai attendu le coup, je suis accouru. Mais elle m'a menacé de son revolver, et j'ai jugé plus prudent de ne pas insister... Aussi bien, le coup était manqué. Il



BONNE MINE..



Les cosmétiques les plus dispendieux ne peuvent faire oublier une robe tachée ou usée. Et pourtant, comme il est facile de rendre aux toilettes et à la lingerie leur fraîcheur et leur charme avec les

TEINTURES SAVON SUNSET

pour Teinture Indélébile

Tous les tissus! soie, laine, coton, toile ou étoffes mêlées, se teignent de la même nuance, dans un seul bain de teinture, avec n'importe quelle des 22 couleurs de cette merveilleuse teinture-savon concentrée.

Sunset est la teinture qui ramollit et entrouvre les fibres, ce qui permet à la couleur de pénétrer dans le tissu et de s'y distribuer également.

Avec le Sunset il vous est facile d'obtenir des résultats dignes d'un teinturier de métier et à un prix infiniment moindre.

Chaque une de ces 22 couleurs Sunset coûte 15c le morceau. Vous pouvez être sûre que chacune vous donnera les meilleurs résultats, comme teinture indélébile.

Pour vous permettre de teindre aussi bien le même chimiste qui inventa Sunset a aussi réalisé un colorant nouveau appelé Dytint. Dytint existe en plusieurs jolies nuances pastels et est d'emploi très facile. Dytint est l'article idéal pour teindre la lingerie et les tissus légers qui n'exigent pas une teinture indélébile. Nous garantissons que Dytint est insurpassable, bien que ne coûtant que 10c la grosse boîte. 50 % de plus pour votre argent que dans les produits ordinaires du genre.



Nous recommandons SUNSET pour teinture indélébile, DYTINT pour coloriage facile et DYTINT COLOUR REMOVER (10c) pour enlever la vieille couleur avant de reteindre d'une autre couleur.

Faites venir notre dépliant de produits NADCO contenant la liste de toutes les couleurs et une copie de COLOUR NEWS qui indique les couleurs à porter pour les Printemps et l'été 1931. Ce petit dépliant vous enseigne comment obtenir les nuances à la mode par le mélange des couleurs régulières Sunset. A toutes celles qui désirent des teintures et toutes de qualité, les meilleurs marchands recommandent SUNSET et DYTINT.

NORTH AMERICAN DYE CORPORATION Ltd.

Dept. 10, Toronto, Ontario

Concessionnaires:

Harold P. Ritchie & Co., Ltd., Toronto, Ont.



COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

ne s'agissait plus que de s'en tirer le mieux possible.

Elsa se leva, les yeux irrités.

— Mais vous n'aviez donc pas d'armes vous autres?...

— Oui, nous en avons, madame la comtesse! Mais M. le baron, qui ne supposait pas du tout courir un danger en allant faire sa cour à cette jolie personne, avait laissé dans la poche de son manteau, son revolver, ainsi que je l'ai constaté ce matin. Quant à moi, j'avais bien le mien... Mais pas le temps de le prendre!... La petite aurait tiré, car elle avait un air résolu!... Et j'assure bien à Madame que sa main ne tremblait pas, en me visant!

Elsa leva les épaules, furieusement.

— Ah! maladroits!... triples maladroits, tous deux! Si j'avais été là, j'aurais bien su bondir sur elle, lui enlever cette arme!

Milsen prit un air vexé.

— J'aurais bien voulu voir comment s'y serait prise Madame!... C'est très facile à dire!... Mais quand on a un revolver braqué entre les deux yeux, presque à bout portant... eh bien! on cherche d'abord à sauver sa peau! Si je m'étais fait tuer, ça n'aurait servi à personne, bien au contraire!... Tandis que j'ai pu au moins secourir M. le baron, qui sans cela serait mort là. Or, voilà qui aurait fait une belle histoire si on l'avait trouvé ici?

Elsa dit nerveusement :

— Croyez-vous donc que cela n'en fera pas aussi, la jeune fille ayant échappé? Si elle a remarqué la maison, l'endroit où elle se trouve, nous sommes dans de jolis draps!

— Il y a des chances que non. Elle ne devait penser qu'à fuir, pour le moment.

— Personne n'est venu ici, depuis hier?... Vous n'avez rien remarqué de suspect, aux alentours?

— Rien, madame la comtesse... Et il n'est venu que le docteur. J'ai été le chercher cette nuit, en toute hâte; il est revenu tout à l'heure, et repassera ce soir, pour causer avec Madame et voir encore le blessé.

— Bon... Où avez-vous mis le baron?...

— Dans la chambre d'amis qui donne sur le jardin, madame la comtesse.

— Je vais monter près de lui... Où est-il blessé?

— A la poitrine... Un poumon est atteint, paraît-il. Ah! j'ai eu peur, quand je l'ai vu là, étendu, et tout ce sang! Madame voit, j'ai dû enlever le tapis, que j'ai

mis dans un coin de la cave. Il faudra que je le brûle le plus tôt possible... Heureusement, il est épais, de sorte que le sang n'a pas traversé.

— Oui... Et de mon côté, je verrai à expliquer de façon plausible sa disparition... Un accident quelconque... de l'encre, ou autre chose... Peu importe!

«Vous n'avez pas entendu parler de M. Mülbach?

— Pas du tout, madame la comtesse.

— Il viendra peut-être ce soir... Naturellement, il doit être furieux que l'affaire ait manqué!... Mais il ne l'est pas plus que moi, certainement!

Comme la comtesse se dirigeait vers la porte. Milsen demanda :

— Madame la comtesse veut-elle dîner?

— Oui, si vous avez de quoi. Il me faut peu de chose, d'ailleurs. Toutes ces complications ne sont pas pour me donner de l'appétit!

Et, la mine soucieuse, Elsa monta l'escalier, entra dans une chambre du premier étage... Là, dans le lit, était étendu Friedrich de Rechensfeld, la face blême et tirée.

Entendant ouvrir la porte, il souleva les paupières, et, à la vue de la jeune femme, plissa les lèvres en une sorte de rictus.

Elsa s'approcha, se pencha en mettant sa main sur celle du blessé, très brûlante.

— Eh bien! mon pauvre baron, il paraît qu'elle vous avait arrangé une jolie réception, cette mauvaise petite Florita?

Dans les yeux bleu pâle, un éclair de haine passa.

Rechensfeld dit sourdement :

— Oui... Mais je me vengerai!

— Vous aurez bien raison!

«Enfin, vous vous en tirerez, d'après ce que me dit Milsen, et c'est déjà beaucoup.

— Si je m'en tirerais, je n'en sais rien... Mais ne va-t-on pas découvrir tout, avec cette maudite créature que Milsen a laissé stupidement échapper?

— J'espère que non... Il faut que je voie Mülbach, pour savoir ce qu'elle a dit, ce qu'on fait, là-bas. Allons, ne parlez plus, baron, car vous augmenteriez la fièvre!... Et ne vous tourmentez pas à l'avance. J'ai idée que nous arrangerons tout cela au mieux, avec l'aide de Mülbach.

Rechensfeld grommela :

— Mülbach!... S'il voit l'affaire mauvaise, il nous lâchera!

— Que non pas! Vous oubliez que nous sommes tous solitaires, dans l'oeuvre que nous avons en-

treprise? Mon cousin, je vous l'affirme, fera tout le possible et l'impossible pour que l'histoire ne s'ébruite pas. Vous n'avez besoin de rien?... Eh bien, alors, à tout à l'heure. Je remonterai en même temps que le docteur.

Dans la salle à manger, Milsen avait préparé un petit souper auquel Mme de Ronchay fit peu d'honneur... Elle était nerveuse, préoccupée, le front plissé par la réflexion. Bientôt, repoussant son assiette, elle se leva et alla s'étendre dans un fauteuil du salon.

Vers neuf heures, un coup de sonnette discret se fit entendre... C'était le médecin, petit homme maigre, aux cheveux gris, aux yeux vifs abrités derrière des lunettes à monture d'or. Il était accompagné d'une femme d'un certain âge, qu'il présenta en ces termes à la comtesse :

— Sophie Haschen, une des meilleures gardes-malades de Paris — et une de nos compatriotes, en qui nous pouvons avoir toute confiance. Je l'ai amenée pour soigner ce pauvre baron.

Tous trois montèrent près de Rechensfeld. Le docteur, après examen du blessé, parut satisfait, et déclara qu'il répondait maintenant de sa vie, pourvu que fussent prises toutes les précautions nécessaires.

Elsa demanda :

— Naturellement, il ne peut être question de transporter ailleurs le baron, pour le moment?

— Cela ne se pourrait faire sans danger, d'ici à huit ou dix jours probablement.

— C'est bien. Je m'arrangerai pour retenir mon mari là-bas, jusqu'à ce que vous me préveniez que nous pouvons revenir.

Cela convenu, le docteur se retira... Comme, suivi de la maîtresse du logis, il mettait le pied dans le vestibule, resté sombre, quelqu'un apparut au seuil du petit salon.

Elsa s'écria :

— Tiens, vous, cousin Otto!

— Oui, je viens d'arriver... Bonjour, cher docteur.

Les deux hommes se serrèrent la main. Puis Mülbach demanda :

— Eh bien, comment va-t-il?

— Mieux, cher monsieur. Nous le sauverons... Mais elle visait joliment bien, la jeune personne! Et si tous les soldats français étaient aussi fort tireurs qu'elle, les nôtres n'auraient qu'à se bien tenir!

Il eut un petit ricanement, puis ajouta :

— Maintenant, je me sauve, car j'ai encore deux malades à voir.

Il prit congé d'Elsa et de son cousin, puis s'éloigna d'un pas encore alerte.

Otto suivit la jeune femme dans le salon, et, croisant les bras, dit d'un ton sourdement irrité!

— Voilà vraiment une belle aventure! Aussi quel être stupide je suis d'avoir consenti à favoriser la passion du baron!... Stupide de toutes façons, car en y réfléchissant bien, que signifiait la promesse de mariage signée par lui? S'il lui avait plu — comme c'était à craindre — de ne pas la remplir, comment l'y aurai-je forcé? Je n'aurais pu la produire en justice...

Elsa l'interrompit avec une ironique impatience.

— Ne jouez pas la comédie des regrets avec moi, cousin Otto! C'est inutile, je vous assure!... Car je sais fort bien que si vous engagiez là dedans la nièce de votre femme, c'est que vous aviez des moyens de contraindre Rechensfeld à tenir cette promesse... Quelque secret, sans doute, qu'il paraîtrait fort désagréable au baron de voir dévoilé. J'ai compris aussi que vous seriez fort aise de voir Florita devenir baronne de Rechensfeld... Voilà pourquoi il ne vous convient pas de faire maintenant l'indigné, parce que le coup a raté! Vous êtes un de nos complices, cher cousin, c'est incontestable!

Otto leva les épaules.

— Eh! je n'ai pas l'intention de le nier!... Mais le baron a dû s'y prendre d'une manière maladroite... se montrer arrogant, tandis qu'il aurait fallu de la souplesse, de la patience...

— Ah bien, oui, allez donc demander cela à un Rechensfeld, qui se croit tellement supérieur au reste des hommes! Et d'ailleurs, je suis persuadé qu'il n'aurait pas mieux réussi de cette façon près de la petite, qui doit avoir beaucoup de fermeté. Non, cousin Otto, voyez-vous, tout aurait bien marché... sans ce maudit revolver! Comment avait-elle cette arme sur elle?

— Eh! c'était un cadeau de son fiancé!... Malheureusement, je l'ignorais! Ce matin seulement, j'ai appris la chose quand elle nous a raconté son aventure.

Elsa eut une exclamation de rage.

— C'est donc lui qui la sauve, indirectement? Ah! il faudra bien qu'ils me paient cela un jour, tous deux!

(A suivre)



Le Capitaine Jolicoeur

de la Police Montée

EPISODE NUMERO 20



1—Le capitaine en voyant l'ours qui s'avancait vers lui enleva ses raquettes et grimpa à un arbre.



2—Mais l'ours le suivit. Le capitaine se trouvait juste au-dessus d'un profond précipice.



3—Il ne perdit pas son sang-froid et s'avance avec prudence sur la branche. L'ours le suivait pas à pas.



4—Lorsque le capitaine vit que l'ours arrivait sur lui il sauta et tomba heureusement de l'autre côté du ravin.



5—Il était sauvé de l'ours mais il glissa sur la pente jusqu'au bas. Grâce à ses raquettes il ne se fit aucun mal.



6—Pendant ce temps le voleur avait rempli tous les sacs avec l'or du pauvre mineur.



7—Il attacha les sacs à la selle d'"Eclair" qui attendait son maître. Le brave cheval ne se doutait pas du métier qu'on lui faisait faire.



8—Le capitaine repartit à la suite de son homme. Son chien l'avait rejoint rapidement.



9—Tout à coup il l'aperçut qui traversait une rivière couverte de glace. Le capitaine décida de se lancer de nouveau à sa poursuite.



10—Il embarqua sur la glace mais arrivé à quelque distance du bord il entendit la glace se rompre sous ses pieds.



11—Il tombe à l'eau et son chien Tempête fut impuissant à le sauver. Il lança un cri de détresse.



12—Aussitôt l'homme que le capitaine poursuivait vint au secours de celui qui se noyait.

La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)



HENRI & LUCIEN



EPISODE NUMERO 22



1—Les deux voleurs étaient désespérés à l'idée d'avoir perdu le sac contenant les bijoux volés.



2—Ils coupèrent un arbre afin de connaître la profondeur de l'eau et savoir s'ils pouvaient se rendre à pieds.



3—Ils s'aperçurent que l'étang était très profond à cet endroit et ni l'un ni l'autre ne savait nager.



4—Ils venaient de décider d'aller chercher un aimant mais auparavant ils devaient cacher l'enfant qui était dans le sac.



5—Ils aperçurent un arbre dont le tronc était creux. Ils y placèrent Henri pendant le temps qu'ils allaient chercher l'aimant.



6—Les deux hommes partirent en laissant l'enfant dans sa cachette. Ils devaient revenir aussitôt.



7—Pendant ce temps le facteur abandonnait Lucien pour aller prévenir la police de la disparition de l'homme blessé et de Henri.



8—Lucien vit des pistes à terre, il les suivit et arriva bientôt près de l'arbre où se trouvait Henri.



9—Ici il poussa un cri en apercevant deux pieds qui sortaient d'un sac. Il courut à l'arbre.



10—Ici il se servit de toutes ses forces pour tirer le captif de sa mauvaise position.



11—Jugez de sa joie lorsqu'il découvrit que le prisonnier était son ami Henri. Celui-ci lui dit qu'il avait jeté quelque chose à l'eau avec ses pieds.



12—Ce devait être quelque chose de précieux car les hommes semblaient y tenir beaucoup. Il fallait se servir d'un filet de pêche.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

RAISON MAJEURE



— Pourquoi que vous n'vous mariez point, mam'zelle Louison? C'est pourtant pas les maris qui manquent dans l'pays.

— J'sais ben qu'y n'manquent point les maris, seulement y sont tous mariés.

EN CLASSE

- Qui a fait votre devoir ?
- C'est papa.
- En entier ?
- Non, je lui ai aidé.

SECRETS



— Ils tiennent leurs fiançailles secrètes.

— Oui, c'est du moins ce qu'ils disent à tout le monde.

A L'OPERA

- C'est extraordinaire comme ce ténor transpire en chantant.
- Il a la voix tellement chaude.

LOGIQUE



— Pauvre ami... je te présente toutes mes condoléances pour la mort de ta femme. Mais pourquoi es-tu en demi-deuil ?

— Ben! puisque je porte le deuil de ma moitié...

L'AVOCAT

(Monologue comique par Paul Coullée)

(Toute reproduction interdite sans l'autorisation de l'auteur.)

Je suis extrêmement ennuyé. Je devais être à la Cour à dix heures et il est déjà neuf heures...

Je devais être à la Cour à dix heures... hier matin... et il est neuf heures... aujourd'hui.

J'avais un client pressé, il ne pouvait pas attendre... Il a été pendu ce matin. Je suis en retard.

Je suis un avocat émérite, je suis la "bouche d'or" du Barreau, mais la vie de barreaux de chaises que je mène me cause un tort considérable. Je m'en rends compte parfaitement, mais je ne m'amende pas. Que voulez-vous, je suis célibataire, je fais mon paradis sur cette terre.

Je ne défends jamais les voleurs, cependant, messieurs, je puis faire une exception en votre faveur. Vous allez me dire que vous n'avez pas l'air de voleurs, non, mais un jury expérimenté ne s'y tromperait pas.

Aussi, j'ai des amis qui n'ont jamais été en prison. Pourquoi? Parce qu'ils ont eu la chance pour eux... ils ont eu la chance de n'être pas défendus par moi.

Dernièrement un client est venu me trouver pour me dire qu'il avait des difficultés avec ses créanciers. Je lui ai fait comprendre qu'il était dans l'erreur, que ce n'était pas lui qui avait des difficultés avec ses créanciers mais eux qui avaient des difficultés avec lui. Il est parti satisfait en laissant dix dollars sur mon bureau.

On voit des clients de tout acabit dans un bureau d'avocat.

Que pensez-vous de celui qui est venu récemment. Il voulait se séparer de sa femme.

— Mais pourquoi? lui demandai-je.

— Parce que je suis marié, me répondit-il.

— Ce n'est pas une raison légale, votre femme vit-elle en bonne intelligence avec vous.

— Je crois qu'elle m'a quitté.

— Qu'est-ce qui vous fait avancer pareille idée.

— Voilà dix ans qu'elle n'est pas entrée à la maison.

Mon client a obtenu une séparation.

L'autre jour un voleur se présente chez moi. On l'accusait d'avoir volé une montre, un bracelet, une bague de prix, un pendentif et une rivière de diamants. Comme cet homme n'était pas coupable, j'ai pris sa cause en main et il a été trouvé innocent par le tribunal.

Quand j'ai voulu me faire payer par mon client il n'avait pas un sou sur lui, j'ai dû accepter de me faire payer avec une montre, un bracelet, une bague de prix, un pendentif et une rivière de diamants.

Ah, on en voit de bonnes dans notre métier d'avocat.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU ? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans les librairies ou chez l'auteur, M. Paul Coullée, 410-est, Blvd St-Joseph, Montréal. \$1 le volume.

AU BUREAU

L'employé. — Allez-vous me payer ce que je vaux ?

Le patron. — Je ferai davantage, je vais même vous donner un petit salaire.

REFLEXION

— Depuis combien de temps connaissais-tu ton mari quand tu l'as épousé ?

— Je ne le connaissais pas, je croyais seulement le connaître.

EN AUSTRALIE

Le père kangourou. — Où est le bébé ?

La mère kangourou. — C'est drôle, j'ai du l'oublier dans la poche de mon autre robe.

PROJETS

— Quand je me marierai je serai le maître chez moi ou bien je saurai pourquoi.

— Oh, ne crains rien, tu sauras pourquoi.

DOULEUR APPROXIMATIVE



— Ça a dû vous ficher un coup d'aprendre l'asphyxie de votre femme ?

— Oui, surtout quand j'ai reçu la facture du gaz!

APPRECIATION

— Moi, je suis pour le désarmement, le rapprochement des peuples. Faut pacifier.

— Oui, mais faut pas s'y fier.

RAISON MAJEURE



— Où j'ai vu que vous êtes un homme du monde, c'est que vous seul n'avez pas ri quand la dame ridicule en rose est entrée.

— J'peux bien!! c'était ma femme.

UN DROLE DE "K"



— Vous refenez aussi du marché, Madame Meyer?... Qu'avez-vous acheté de bon ?

— Définiez, Madame Bloch, ça commence par un "K"!

— Oh! che ne sais pas!... Des kotelettes!... ou bien du kamembert!

— Non, Madame Bloch!... du kroyère!

INQUIETUDES



— Marie, j'ai laissé un billet de 1,000 dollars dans la poche de mon veston de smoking ? L'avez-vous vu ?
 — Non, Monsieur, Madame a rangé les vêtements de Monsieur.
 — Et où est Madame ?
 — Elle est sortie bien vite pour aller faire des courses.

POUR LE JARDINAGE

— Pourquoi as-tu engagé ce petit homme comme jardinier au lieu du grand ?
 — Quand je cherche un jardinier, je regarde si les pièces qu'il porte à son pantalon se trouvent sur les genoux ou ailleurs. Le petit homme avait des pièces sur les genoux.

ENQUETE



— Où prend-t-elle l'argent pour ses toilettes ?
 — Le diable le sait.
 — Oui, et il ne viendra pas nous le dire.

AU SALON DE PEINTURE

— Pourquoi les artistes signent-ils toujours leurs tableaux ?
 — Afin qu'on sache où se trouve le bas du tableau.

DANS LE MENAGE

Monsieur. — Nous devons économiser. Si je venais à mourir où serais-tu ?
 Madame. — Je serais ici, mais la question est de savoir où tu serais, toi.

PROJETS

Madame. — Maintenant que tu as fait faillite avec ton commerce de fruits, que vas-tu faire ?
 Monsieur. — Je vais écrire un livre sur la façon de vendre des fruits.

ENTRE AMIS

— Je ne sais pas comment ça se fait, mais le rouge que ma femme emploie pour ses lèvres ne goûte pas du tout le rouge que toutes les autres femmes emploient.
 — Oui, je l'ai remarqué.

ECONOME

— Tu es sorti avec Gertrude hier soir, ça a du coûter cher ?
 — Non, six dollars seulement.
 — Rien que ça ?
 — Oui, elle n'avait pas plus d'argent sur elle.

AMATEURS DE PEINTURE

Madame. — Mon mari, je vais te faire une surprise. Je t'ai acheté un Rubens chez le peintre que nous connaissons.
 Monsieur. — Sapristi, moi qui vient de t'acheter un Rembrandt du même artiste.

LE JURY

— Si le train avait filé comme il devait filer, si la cloche avait sonné comme elle devait sonner, si le sifflet avait sifflé comme il devait siffler, toutes choses qui ne furent pas faites, la pauvre vache n'aurait pas été blessée quand elle fut tuée par train.

PROJETS DE MARIAGE

L'amoureux. — C'est bien 2,000 dollars que vous donnez en dot à votre fille ?
 Le père. — Non, 2,000 et un sou qu'elle a avalée quand elle était petite.

ENTRE AMIS

— Ma femme n'est contente que lorsqu'elle m'a soutiré jusqu'au dernier sou.
 — Vous êtes chanceux, la mienne ne l'est pas même en ce cas.

INDEMNITES

Le malade. — Qu'est-ce qu'il veut encore le chirurgien.
 Sa femme. — Il réclame une indemnité de viscères.

AU BUREAU

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu au bureau hier ?
 — J'étais à un enterrement.
 — On vous a vu vous amuser.
 — Oui, c'était mon enterrement.
 — Que voulez-vous dire ?
 — Bien oui, mon enterrement de vie de garçon.

SOUVENIRS DU JEUNE AGE



—Tu te rappelles Zidore, ce petit coin... il y a 25 ans ! ?
 —Où... c'est là que j'ai perdu ma pipe.

CHEZ LE FLEURISTE

Le veuf. — Comment, dix dollars cette couronne pour ma défunte femme, mais l'an dernier vous m'avez vendu la même chose pour huit dollars.

Le fleuriste. — Oui, mais tout augmente.

Le veuf. — Peut-être, mais ma douleur diminue.

MENDIANT INGENIEUR

Le mendiant. — Monsieur, vous n'auriez pas perdu votre portemonnaie ?

Le passant. — Non, mon brave homme.

Le mendiant. — En ce cas vous me ferez bien une petite aumône

IMPRESSION

— Voyons, toi qui vois la mer pour la première fois. Qu'en penses-tu ?

— Je me figurais que c'était plus grand que ça.

LE CONDAMNE A MORT

— Ayez du courage, mon ami, le moment est venu de payer votre dette à la société.

— N'y aurait-il pas moyen de payer par acomptes ?

PERSPICACITE

— Je voudrais avoir deux sous de savon.

— Je suppose que vous voulez baigner votre canari.

RENDEZ-VOUS



—Allez-vous-en, Mademoiselle, nous avons besoin de l'espace pour les boyaux.
 —Je ne puis pas, monsieur le pompier, j'attends mon cavalier ici même.

A L'ECOLE



—Le soleil disparaît tous les soirs à l'Occident. Pourquoi ne le voit-on plus ?
 —Parce qu'il fait nuit, M'sieu !.....

AU JOURNAL

— C'est la troisième fois depuis un mois que vous faite insérer "chien perdu".

— Oui, depuis que ma fille apprend le piano on ne peut plus garder un chien à la maison.

N'ABUSONS PAS

L'enfant. — Papa, veux-tu me donner dix sous pour aller au cirque.

Le père. — Non, mon enfant, hier je t'ai donné cinquante sous pour t'acheter une bouteille d'huile de foie de morue. Crois-tu donc que la vie se passe en plaisirs.

PERE ET FILS

Le père. — C'est honteux, un garçon comme toi, avoir tant de dettes.

Le fils. — Oui, tu peux le dire que c'est honteux... surtout quand on a un père aussi riche que j'en ai un.

INQUIETUDE

— Il paraît que notre voisin est atteint de la rage.

— Oh ! mon Dieu, quand on pense que mon chien aurait pu le mordre et attraper la maladie.

EN PLEINE MER

Une femme vient de tomber à l'eau. Elle demande secours à un monsieur sur le navire.

— Vite, une ceinture de sauvetage.

— Parfait, madame, quelle pointure ?

LE PAUVRE HOMME, PAR MEGARDE, A AVALE DU PETROLE



Le docteur. — Encore cinq minutes, et il est sauvé !

POUR VOUS INSTRUIRE ET VOUS AMUSER

JEUX DE SOCIÉTÉ LE PAPILLON

Les dames de la société prennent chacune le nom d'une fleur et les jeunes gens celui d'un insecte. Un de ces derniers se fait papillon; c'est lui qui ouvre le jeu par un récit dans lequel il doit faire entrer les noms adoptés.

La personne qui entend prononcer le nom qu'elle a choisi doit prendre aussitôt la parole et continuer la narration à sa guise.

Dans le cours de leur récit, les jeunes gens ne doivent désigner que des fleurs, et les dames que des insectes dont les noms sont attribués aux personnes de la société.

Lorsque le narrateur prononce le mot jardinier, les dames tendent la main

droite comme pour réclamer ses soins, et les jeunes gens se lèvent comme s'ils redoutaient sa présence; lorsqu'il nomme l'arrosoir, ce sont les dames qui se lèvent et les jeunes gens mettent un genou en terre, comme abattus par l'eau qui a ranimé les fleurs. Au nom du soleil, tous les joueurs se lèvent et paraissent éprouver la salutaire influence de cet astre bienfaisant.

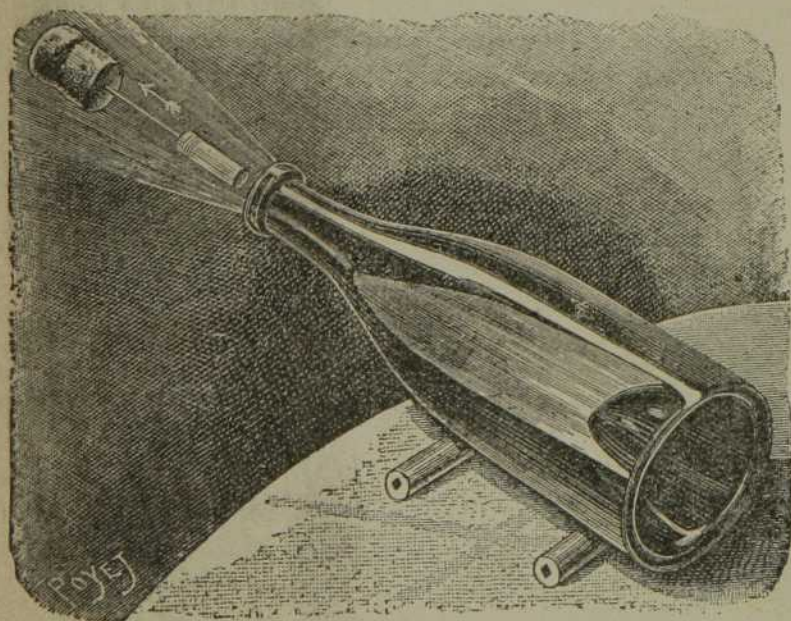
Les joueurs ne reprennent leur place que lorsque l'orateur, qui fait lui-même ces divers mouvements, nomme une fleur ou un insecte, et oblige ainsi une autre personne à prendre la parole.

La moindre infraction à l'une de ces règles coûte un gage.

LE COUP DE CANON

Voulez-vous, à table, avoir l'émotion d'un coup de canon, entendre la détonation qui effraye les personnes nerveuses, voir filer l'obus avec la rapidité de l'éclair, et enfin assister au phé-

maintenant votre gargousse ainsi fabriquée au bouchon de la bouteille, qui est placée debout sur la table, en y piquant une épingle à laquelle vous attachez un fil; l'ouverture du tube doit



nomère du recul des pièces d'artillerie? Vous pouvez hardiment répondre: "Oui!", car l'expérience que je vous propose est des plus innocentes, ainsi que vous allez en juger.

Prenez une bouteille vide en verre épais (la champenoise est ici tout indiquée) et mettez-y de l'eau jusqu'au tiers de sa hauteur. Faites dissoudre dans cette eau un peu de bicarbonate de soude, contenu, vous le savez, dans les petits paquets que l'on vend pour fabriquer l'eau de Seltz. Vous mettez la poudre de l'autre paquet (acide tartrique) dans une carte à jouer roulée en cylindre et vous boucherez l'un des bouts de ce tube avec un tampon de papier buvard. Suspendez

être en haut, et vous bouchez fortement la bouteille avec le bouchon, après avoir réglé la longueur du fil de façon que le bas du tube ne touche pas le liquide.

Voilà notre pièce chargée; il ne reste plus qu'à faire feu! Il nous suffit pour cela de poser la bouteille horizontalement sur deux crayons posés parallèlement sur la table, et figurant l'affût. L'eau pénètre dans le tube de carton, dissout l'acide tartrique, et le gaz acide carbonique, qui se produit subitement, chasse le bouchon avec une explosion violente, tandis que, par l'effet de la réaction, la bouteille roule en arrière sur les deux crayons, imitant exactement le recul d'une pièce d'artillerie.

On compte à Londres 213,202 célibataires.

* * *

En Allemagne l'an dernier, 6,500 personnes ont été victimes d'accidents d'automobiles.

* * *

La Suisse possède 3,600 hôtels avec un capital souscrit de 3,000,000,000 de dollars. On trouve 61,000 personnes employées dans ces 3,600 hôtels.

* * *

Le mot *tzar* était une corruption du mot César.

* * *

Les Cordillères des Andes comptent 26 volcans.

* * *

On trouve 150 grandes statues dans l'église St-Pierre de Rome.

* * *

Malgré le coût très élevé du radium on estime que cinquante pour cent des traitements subis au radium le furent gratuitement.

* * *

La vitesse moyenne d'un pigeon au vol est de 30 à 36 milles à l'heure, mais sur une courte distance un pigeon peut voler à raison de soixante milles.

* * *

Durant la saison de chasse de l'automne dernier il s'est tué dans la Nouvelle-Ecosse 1,400 orignaux et 1,850 chevreuils. 12,800 permis de chasse ont été accordés.

* * *

Il faut 1,333,333 vaches, 4,000 usines et 243,000,000 de livres de sucre pour fournir les Américains de crème à la glace durant une année.

* * *

Vingt pouces de neige ne représente que deux pouces d'eau.

* * *

La flotte de pêche du Canada est d'environ 40,000 barques et représente un capital de \$19,200,000.

* * *

Durant le mois de janvier dernier, 835 navires d'un tonnage de 1,806,918 tonnes sont entrés dans le port d'Anvers, en Belgique.

* * *

Aux Indes on trouve 26,000,000 d'acres plantés en caoutchouc.

* * *

L'an dernier la France a vendu à l'Angleterre 81,200,000 douzaines d'oeufs.

* * *

Lorsqu'une chinoise se marie ses dames d'honneur sont généralement choisies parmi les femmes les plus laides de son entourage.

L'an dernier le Canada a acheté en Russie 200,651 tonnes de charbon.

* * *

L'Angleterre est le seul pays au monde ayant un club de femmes-ingénieurs.

* * *

D'après la statistique chaque famille canadienne se compose de 4.1 personnes. Le .1 doit être le père.

* * *

A Hollywood il y a 19,750 unités qui vivent du cinéma, se décomposant en 10,540 hommes, 6,150 femmes, 2,000 enfants et... 2,050 animaux.

* * *

C'est en France que les héritages sont le plus lourdement taxés.

* * *

Le nombre de touristes ayant visité la France l'an dernier se répartit comme suit: Anglais, 850,000; Américains, 200,000; Visiteurs de langue espagnole, 400,000; Nations diverses, 600,000. Au total, 2,050,000 visiteurs ou touristes.

* * *

En 1929 il y a eu, à Paris, 3,070 incendies, dont 2,897 ont été éteints avant l'arrivée des pompiers.

* * *

Le nombre des élèves de la Commission scolaire de Montréal est de 97,714 et le nombre de classes de 2,858.

* * *

Le 30 novembre 1913 la dette de la Grande Bretagne était de 668,000,000 de livres sterling; le 30 novembre 1930 elle était de 7,538,000,000 de livres sterling.

* * *

L'Angleterre emploie 49,243 chevaux et mules pour travailler dans ses mines de charbon.

* * *

La moitié du revenu de l'Angleterre est produit par deux pour cent de la population.

* * *

Il y a près de 500 établissements de chimie industrielle en Québec et Ontario.

* * *

Le journal *Kin-Pan*, en Chine, est publié trois fois par jour et chaque fois en une couleur différente.

* * *

On compte 300 grandes stations de radio dans le monde.

* * *

La valeur totale des principales récoltes au Canada pour l'année 1930 a été de \$629,146,000 en regard de \$948,981,000 en 1929 et \$1,125,003,000 en 1928.

L A M A J O R I T E R E C L A M E G I L L E T T E



Tous préfèrent la GILLETTE

QUAND vous vous savonnez la figure et chargez votre rasoir d'une nouvelle lame Gillette, vous ne faites que répéter le geste de millions et de millions de messieurs—dans le monde entier. Interrogez tout homme bien mis, de Banff à Bornéo, n'importe où, et vous saurez que lui aussi, tout comme vous, est un habitué de la Gillette.

N'est-ce pas extraordinaire de penser que, depuis plus d'un quart de siècle, la plupart des hommes, dans tous les pays, aient adopté la même lame pour se raser avec confort et plaisir. Cette suprématie internationale—établie et reconnue—est le plus beau tribut rendu à la qualité et à la valeur exceptionnelles des Gillette.

Ces vingt-neuf années de suprématie Gillette ont été des années de

recherches constantes, d'expériences et d'essais de toutes sortes—des années consacrées à la fabrication la plus méticuleuse—des années où le même produit a été continuellement amélioré. On sait depuis longtemps, en effet, que Gillette ne fait pas que suivre le progrès, mais qu'il le devance.

De nos jours, dans tous les pays—comme dans toutes les langues parlées sous le soleil—Gillette est synonyme de qualité suprême. Achetez des Gillette dans n'importe quelle partie du globe et vous aurez toujours les mêmes lames que vous trouvez au magasin de votre localité. Et c'est pourquoi tous préfèrent le Gillette.



Gillette

RASOIRS  LAMES

1085, rue St-Alexandre, Montréal, P. Q.



Votre HUILE domestique doit remplir 3 fonctions... LES REMPLIT-ELLE ?

Toute huile domestique qui n'arrive pas à nettoyer, lubrifier, empêcher de rouiller et de ternir, est toujours trop chère.

L'huile Trois-dans-Un remplit ces trois fonctions en même temps, et mieux que n'importe quelle burette d'huile ordinaire parce que c'est un mélange de trois huiles différentes — animales, minérales et végétales. Un huilage régulier au 3-dans-Un améliore le fonctionnement et prolonge la durée de n'importe quel appareil.

En vente dans les bons magasins de partout; en bidons et bouteilles pratiques. Écrivez pour recevoir échantillon et brochure, "79 Usages à la Maison."



THREE-IN-ONE OIL CO., DEPT. 403
260 Deuxième Ave., Ville St-Pierre
Montréal, Québec

3-in-One Oil

(HUILE 3-DANS-UN)
NETTOIE—HUILE—PREVIENT LA ROUILLE

HOURLD

TABLES ET CHAISES PLIANTES

Les nouvelles Tables Plantes Hourd perfectionnées sont l'article idéal pour le thé sur la pelouse—les bazars, réunions, garden-parties et parties de bridge.

De jolis dessus lavables en "fabrikoid" ou en feutre vert. Les supports d'un type nouveau empêchent absolument les pattes de bouger. Dans tous ses détails, la meilleure table pliante qui existe. Chaises pour assortir, si désiré. Voyez-les chez votre marchand. Plusieurs modèles à divers prix. Les plus populaires sont les modèles "Elite", "Peerless" et "Best-ov-al."

HOURLD & CO., LIMITED
London - Ontario



FEMMES DEMANDEES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Écrivez à Ontario Neckwear Compagnie Dépt. 190, Toronto 8, Ont.



Recettes de Cuisine

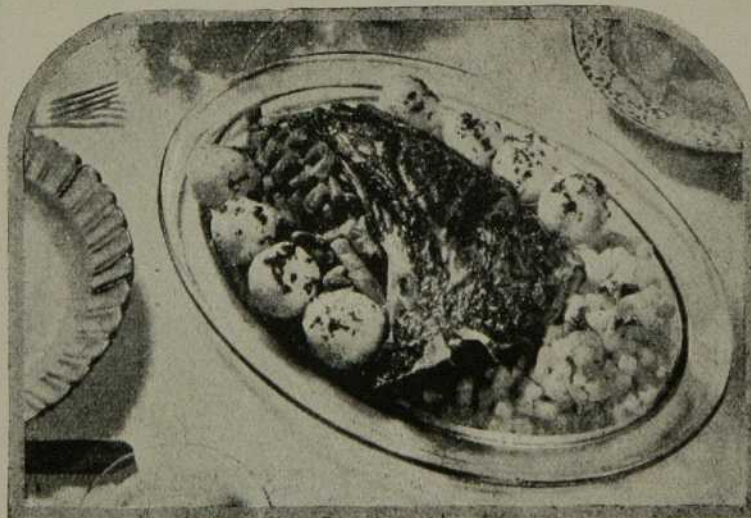
BOEUF A LA CANADIENNE

Deux à trois livres de boeuf, une demi-livre de lard salé, un oignon tranché, deux à trois cuillerées à table de farine, sel, poivre, fines herbes.

Couper le boeuf en morceaux d'égal grosseur et le lard en petits dés; mettre dans un chaudron, un rang de lard, un rang de boeuf, oignons, fines herbes hachées; fariner, saler, poivrer; alterner ainsi jusqu'à ce que tous les ingrédients soient entrés. Faire cuire pendant trois ou quatre heures.

BIFTECK HACHE AUX LEGUMES

Hacher 1 livre de viande, ajouter une demi-livre de beurre, une demi-livre de mie de pain trempée dans l'eau froide, puis pressée, trois oeufs, sel, poivre, oignons hachés; bien amalgamer le tout et préparer des biftecks



ronds d'un demi-pouce d'épaisseur; fariner et faire cuire dans une poêle avec beurre chaud. Servir avec légumes.

FILET DE BOEUF SAUTE

Préparer des tranches de filet, les faire cuire à feu vif dans du beurre. Faire sauter des champignons dans du beurre, avec sel, poivre, persil, mouiller avec un peu de vin blanc. Quand le filet est cuit, le dresser sur un plat chaud et l'entourer de champignons.

BOEUF BOUILLI A LA PAYSANNE

Trancher du boeuf froid, le placer dans une terrine; hacher 1 oignon, persil, quelques feuilles d'estragon et des cornichons, les mêler à deux cuillerées à thé de moutarde, sel, poivre, huile et vinaigre; verser le tout sur le boeuf et laisser reposer pendant trois heures. Servir.

BOEUF BOUILLI AUX LEGUMES

Prendre 3 à 4 livres de boeuf, ajouter un morceau de lard, mettre dans un chaudron avec de l'eau chaude et faire cuire lentement pendant 3 heures. Ajouter 4 ou 5 carottes, 2 navets, 2 oignons, 1 chou coupé en 4 morceaux, quelques branches de persil, une branche de céleri, sel et poivre; laisser mijoter pendant 2 heures.

BOEUF EN DAUBE

Deux livres de paleron coupé par morceaux, larder transversalement chaque morceau avec un lardon; mettre au fond d'une marmite en fer deux morceaux de lard, ajouter le boeuf fariné et laisser prendre couleur; mettre persil, oignons, céleri coupé en rondelles, couvrir le tout avec de l'eau bouillante et faire cuire doucement pendant quatre heures.

FILET DE BOEUF A LA JARDINIERE

Un filet de boeuf, une carotte, une feuille de laurier, une branche de persil, une branche de céleri, un peu de poivre.

Éponger et larder le filet; mettre dans une lèchefrite le beurre et les légumes coupés en tranches, poser le filet dessus, cuire à four chaud pendant 12 minutes pour chaque livre, si on le désire saignant; pendant 15 minutes, pour cuisson à point.

AUTRE PREPARATION

Deux carottes, un petit chou-fleur, une boîte de petits pois, douze petites pommes de terre nouvelles.

Faire cuire séparément chaque sorte de légumes dans de l'eau bouillante salée, puis faire sauter au beurre. Entourer le filet avec persil haché de manière à donner un joli aspect. Servir très chaud, avec les légumes.

Cheveux superbes

Vous aurez des cheveux magnifiquement vigoureux et lustrés si vous employez régulièrement le Shampoo "Ordinary" Evan Williams.

Un shampoo spécial pour chaque teinte de cheveux, chez votre pharmacien.

Un Produit de l'Empire
EN VENTE PARTOUT
Seuls concessionnaires canadiens
PALMERS LIMITED
MONTREAL

Evan Williams HENNA SHAMPOO

Près de
100
Recettes
Envoyées
GRATIS

Salades appétissantes, Poudings savoureux, Gelées succulentes, Bonbons affriolants, Crème à la glace veloutée et Mets nutritifs pour malades se préparent à l'aide de ces recettes éprouvées. Demandez-en un exemplaire aujourd'hui à The Cox Gelatine Co., Ltd., B.P. 73, Montréal, Dépt. E

Célèbre pour sa pureté et sa haute qualité, toujours uniforme.

Cox's

Instant Powdered
GELATINE

Fabriquée en Écosse 331F

YEUX Ensorceleurs

Le "Eyelash Darkener" Maybelline transformera aussitôt vos cils en une frange sombre qui les fera paraître plus longs. Inoffensif et d'emploi facile. Un rien de "Eye Shadow" Maybelline sur vos paupières vous donnera un regard plus profond. Retouchez vos sourcils avec le "Eyebrow Pencil" Maybelline. Exigez le véritable—adopté par des millions depuis plus de quinze ans.

Maybelline

Le Meilleur pour Bébé et pour Vous

SAVON BABY'S OWN

Albert Soaps Limited, Mfrs., Montreal.

L'Infortuné Journaliste

(Suite de la page 6)

bles, qu'il jugea à propos d'employer à faire un petit voyage d'agrément.

Or il advint que, durant son absence, qui ne dura pas moins de quinze jours, les crimes dont Roc-en-Plaine était le théâtre, cessèrent comme par enchantement, et les massacres ne recommencèrent que lorsque Cabusse revint de voyage.

Et cela dura ainsi de longs temps, la série rouge subissant des alternatives d'apaisement suivant les déplacements de l'imaginatif journaliste, et cela finit par attirer l'attention de l'honorable M. Germain Ballot, chef de la police roc-en-plaine.

Ce Germain Ballot sentait palpiter en lui l'âme d'un policier — que dis-je? d'un détective — et cette série de crimes ensanglantant Roc-en-Plaine, dont non seulement il ne pouvait découvrir les coupables, mais dont encore les victimes échappaient à ses savantes deductions, le poussaient dans un sombre désespoir qui faisait peine à voir.

Mais, n'ayant pas tardé à remarquer que les temps d'accalmie de la criminalité coïncidaient avec les absences de cet Honoré Cabusse, le perspicace Germain Ballot résolut d'avoir ce particulier à l'oeil, comme on dit dans les milieux policiers.

Or il arriva, car tout arrive, que le vieux Thuphème, qui demeurait sur la route de Montélimar, fut véritablement assassiné une belle nuit de juin. Dès potron-minette, des moissonneurs aperçurent sa maison ouverte, y pénétrèrent et découvrirent le malheureux, la gorge tranchée et baignant dans une mare de sang. M. Germain Ballot en fut immédiatement informé et son âme policière en tressaillit de joie: cette fois il tenait enfin une victime et le coupable ne lui échapperait pas.

Ah! ce ne fut pas long! Honoré Cabusse fut arrêté, emprisonné et dûment interrogé par le juge d'instruction. Comme il lui était aussi difficile de prouver son innocence qu'au magistrat de démontrer sa culpabilité, le doute profita à l'accusation, comme il arrive toujours, et il fut dévolu aux assises prochaines, dont un jury apeuré le condamna à la peine de mort, vu ses antécédents de nocturne parisien et sa qualité de journaliste provincial.

Heureusement le président de la République accueillit son recours en grâce, et cet excellent Honoré Cabusse est actuellement à la Nouvelle, où il a tout le loisir de réfléchir au danger qu'il y a pour un journaliste de suppléer à l'actualité par les ressources d'un esprit feuilletonesque et d'une imagination mélodramatique.

Le Galant Voyageur

(Suite de la page 7)

discuter! Il faut obéir immédiatement à ses impulsions: Je suis seul... j'ai de l'argent... vous me plaisez... je vous épouse.

Grisée du mirage, elle répéta:

— Je suis seule... je n'ai pas d'argent... vous êtes loin de me déplaire... et je suis libre!

— Alors, dit-il, tendant la main, on "tope" pour sceller l'accord?

— On tope, acquiesça-t-elle, posant ses petits doigts blancs sur sa paume.

Il les éleva, prêt à les porter à ses lèvres. Avant qu'il les touchassent, il la repoussa brutalement et se précipita sur les stores. Ils parvenaient à Mâcon, il ne fallait point que, du quai, on les aperçût.

Précaution inutile. A peine l'express venait-il de stopper que la porte du couloir, si soigneusement fermée et voilée, s'ouvrit et deux hommes de haute stature et de larges épaules s'y encastrèrent.

— Ce compartiment est réservé pour ma femme et moi, jeta d'un ton arrogant l'inconnu devenu très pâle, allez-vous-en!

— Bien sûr qu'on s'en va, gouailla l'un des arrivants qui tenait en main une photographie; seulement... en ta compagnie! Allez oust, le beau Juliet, amène-toi avec ta gonzesse!

Et avant que le personnage ait pu sortir un revolver, l'inspecteur l'avait ceinturé et son camarade lui passait les menottes.

Mlle d'Anjou dut défilier, honteuse, devant tous les voyageurs alertés, jusqu'au commissariat de la gare, où elle apprit que le séduisant jeune homme, prisonnier évadé, avait tenté, aux environs de Lyon, d'assassiner un notaire dont il venait de fracturer le coffre. L'artiste, sans peine, fit admettre son ignorance des agissements de ce vis-à-vis monté à contre-voie. Mais, le rapide parti, elle dut prendre place dans le train omnibus. Là, cahin-caha, elle eut le temps de réfléchir aux inconvénients d'une trop prompt sympathie. La vue de Paris, éblouissant de lumières dans l'ombre de la nuit, lui rendit son aplomb. Alors, secouant sa tête légère pour chasser bien loin les pensées importunes, avec tout de même un petit soupir de regret du rêve envolé, elle murmura:

— Bah! demain il fera jour!

Profitez de cette OCCASION à UN DOLLAR ET DEMI



• Cette Vadrouille à Parquets Johnson's, \$1.50.
Une demi-chopine de Cire Liquide Johnson's, 60c.
Valeur totale, \$2.10

LES DEUX POUR \$1.50

• Pour avoir des parquets éclatants, il vous faut la nouvelle Vadrouille sèche à Parquets Johnson's. Cette vadrouille est le fruit de plusieurs années d'expériences, poursuivies par des autorités en matière de finissage et d'entretien des planchers. Le résultat est une épousseteuse de planchers absolument parfaite — la vadrouille à rayure dorée.

• Vous aimerez la manière dont elle glisse sous les meubles bas — sans jamais égratigner. Elle est faite de 10 1/2 onces de fil de laine supérieure (c'est plus qu'il n'en faut!). Le fil métallique de la poignée ne risque pas de se relâcher. Vous pouvez renverser la tête de la vadrouille — la replier — l'enlever pour la laver. Elle est absolument malléable.

• Les chroniqueuses autorisées disent: N'employez pas d'huile pour vos parquets si vous voulez les garder propres. L'huile ramasse la poussière. Cirez vos parquets de temps en temps, et contentez-vous ensuite de les épouseter.

• Voici donc l'épousseteuse idéale pour tous les planchers et voici la Cire Johnson's qui l'accompagne.

AUX ETALAGES DES

PHARMACIES — EPICERIES
FERRONNERIES — MAGASINS A RAYONS
ET DE PEINTURES DE PARTOUT

Si votre marchand en manque envoyez le coupon • S. C. Johnson & Son, Ltd., Département L. S. 5, Brantford, Canada. Veuillez m'envoyer la nouvelle Vadrouille à Parquets (\$1.50) et 1/2 chopine de Poli à Cirer Johnson's (60c). Valeur totale, \$2.10, prix spécial pour les deux, \$1.50 ☐ chèque ☐ mandat-poste ☐ timbres.

Nom _____

Adresse _____

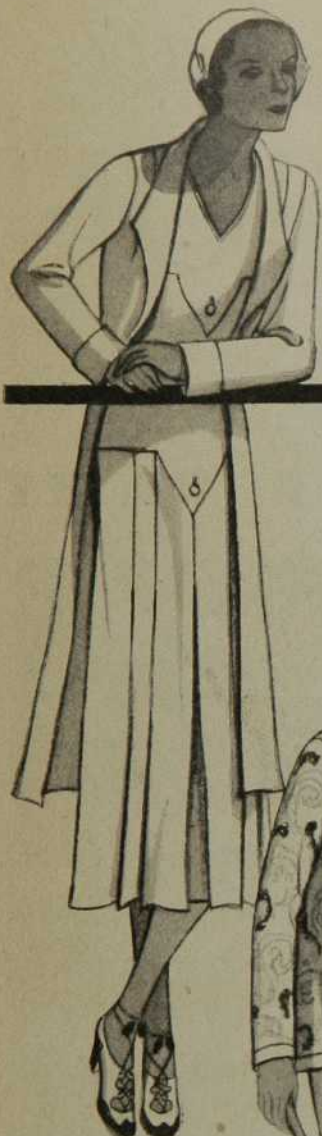
Localité _____ Province _____

LES TOILETTES DU PRINTEMPS

2985 — Manteau en deux longueurs. Largeur, 1 verge $\frac{1}{4}$. Grandeurs, 14 à 18 et 32 à 48 de buste. 3787. Robe à empiècement. Largeur, 2 verges $\frac{1}{4}$. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Grandeur 36, pour ensemble, 5 verges $\frac{1}{4}$ de toile de 35, avec 1 verge $\frac{1}{4}$ de contrastant de 35. 45 cents chacun.

3600 — Un gentil costume tout nouveau avec blouse sans manches, col, jabot et jupe à empiècement plissée sur le devant seulement. Largeur, 1 verge $\frac{5}{8}$. Grandeur 34, 3 verges $\frac{3}{8}$ de crêpe de soie de 39; 1 verge $\frac{1}{4}$ de broderie de 35. Grandeurs, 34 à 20 et 32 à 40 de buste. Prix, 50 cents.

3636—Jaquette légèrement corsée. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 41 de buste. 3642—Jupe d'une pièce. Largeur, 52 pouces $\frac{1}{2}$. Grandeurs 35 à 47 $\frac{1}{2}$ de hanches. Pour 36 de buste, 39 de hanches, 2 verges $\frac{3}{4}$ de tweed de 54 pouces. Jaquette, 40 cents; jupe, 35 cents.



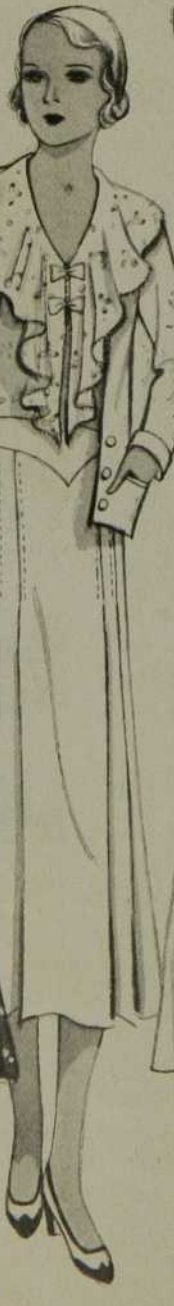
2985
3787



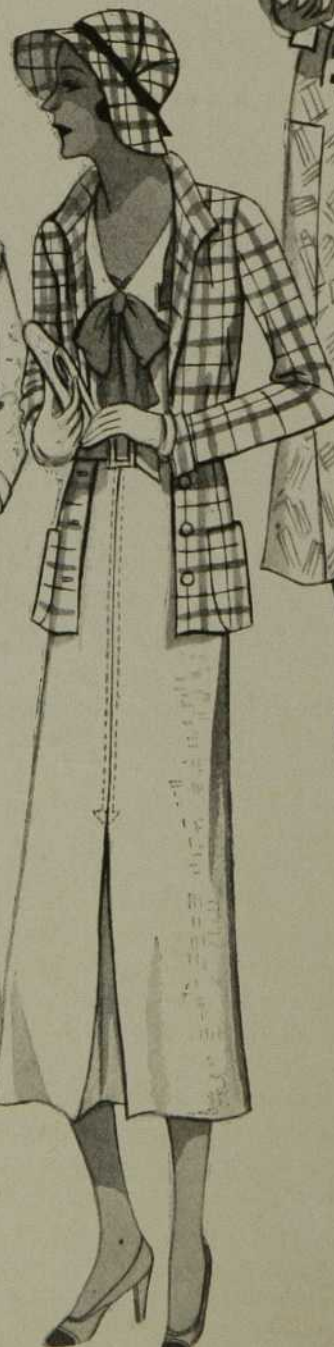
3653
3560



3672
3670

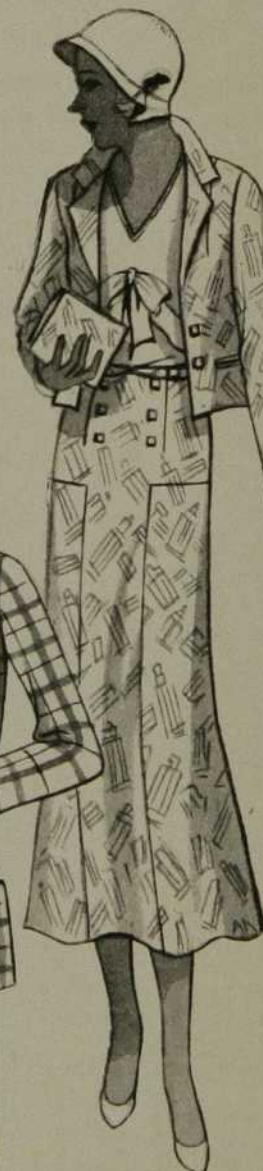


3600

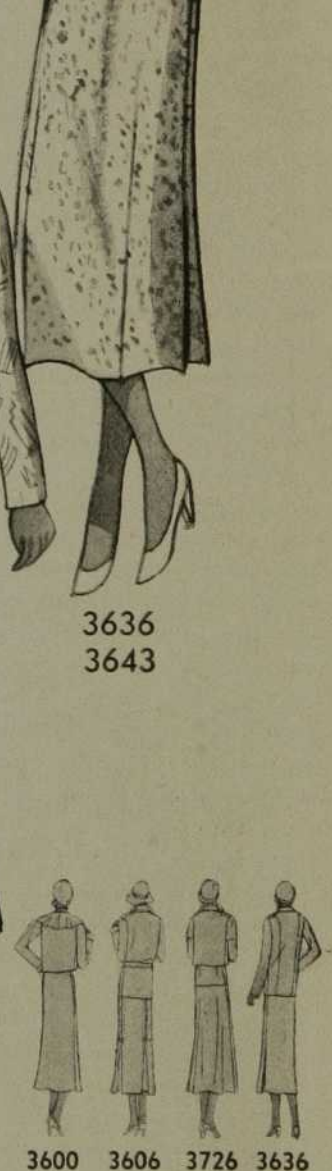


3606
3800

3816



3726
3624



3600 3606 3726 3636
3800 3643



2985 3653 3672
3787

3653—Largeur, 2 verges $\frac{1}{4}$. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. 3650. Blouse avec tour de cou drapé. Grandeurs 32 à 44 de buste. Grandeur 36, 2 verges de soie paisley de 35, avec 3 verges $\frac{7}{8}$ de crêpe de soie uni de 39. Prix, costume, 50 cents; blouse, 35 cents.

3672—Costume de soie imprimée avec jupe de quatre pièces plissée sur le devant et les côtés. Largeur, 2 verges. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44. 3670. Blouse avec garniture nouée. Grandeurs 32 à 40 de buste. La grandeur 36 exige 3 verges $\frac{3}{4}$ de soie imprimée de 39 pouces, avec 1 verge $\frac{7}{8}$ de soie unie de 39 pouces pour la blouse. Costume, 50 cts et blouse, 35 cents

3726—Costume de deux pièces avec jaquette courte et jupe à empiècement. Largeur, 2 verges $\frac{3}{4}$. Grandeurs 14 à 18 et 32 à 44 de buste. 3624. Blouse avec simili-boléro. Grandeurs 32 à 44 de

buste. Grandeur 36, 4 verges de soie imprimée de 39 pouces, avec 2 verges $\frac{1}{4}$ de soie unie de 39 pouces. Prix, costume, 50 cents; blouse, 35 cents.

3606—Jaquette en coton uni avec chapeau (3816). 3800. Robe en coton. Largeur, 2 verges. Grandeurs, 14 à 18 et 32 de buste. Chapeau, 21 $\frac{1}{2}$ à 23 de tous de tête. Pour 36 de buste, 22 de tête, jaquette et chapeau, 3 verges $\frac{1}{2}$ de 35; robe, 3 verges $\frac{1}{4}$ de 35. Une cravate contrastante pour plus de chic. Jaquette et robe, 35 cents chacune; chapeau, 30 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez é:

THE BUTTERICK COMPANY
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

La lampe qui s'éteint

(Suite de la page 8)

dernière. Malgré ces longues journées et ces courtes nuits, elle manquait de goût au sommeil. On eût dit que toute espèce de repos lui était corvée et elle avait en abomination cette sorte d'anéantissement que réalise l'obscurité complète. Elle ne voulait pas dormir dans le noir. Nous n'avions pas l'électricité, bien entendu. Nous nous servions, suivant les pièces, d'éclairages variés: gaz, pétrole, bougies, et, pour le couloir, d'une petite lampe qu'on accrochait au mur. C'était cette petite lampe que la vieille Annette emportait chaque soir dans sa chambre, dont la porte restait toujours entr'ouverte. Je me rappelle encore nos rentrées nocturnes accueillies par cette clarté pauvre et cette odeur triste de l'essence brûlée en veilleuse. Annette n'avait que nous au monde. Mon mari était un dieu pour elle. Mais je suis sûre qu'elle aurait quitté la maison si nous avions prétendu la contraindre à dormir, comme tout le monde, dans une chambre noire et fermée. Il semblait qu'elle eût par avance l'exécration du tombeau. Elle mourut. Mort soudaine et bénie de sainte travailleuse. Elle avait fait le ménage, préparé le repas de midi, lorsqu'elle tomba sans bruit dans la cuisine, en paquet mou que je vis à terre au moment où j'allais lui réclamer le déjeuner. Relevée, couchée, elle n'eut pas la force d'ouvrir les yeux... mais elle serra les mains l'une contre l'autre en remuant faiblement les lèvres. Nous avons compris qu'elle appelait Dieu à l'aide. Il l'exauça. Sans étouffer, sans râler, dans un seul soupir, elle franchit le dur passage. Et on enterra la pauvre Annette, qui ne voulait pas être enfermée dans le noir. Alors se produisit la chose extraordinaire. C'était la saison des longs jours, nous nous servions à peine de la petite lampe... Mais chaque matin on la retrouvait vide et sèche comme si elle n'avait pas cessé de brûler. Les premières fois, ce fut moi qui la garnissais. "Tu ne sais pas la remplir", me dit mon mari. Il s'en occupa lui-même. "Voilà qui est bien fait. Nous en avons pour plusieurs jours."

"Je n'ai pas cru que nous en avions pour plusieurs jours. J'étais déjà en proie à l'inquiétude du surnaturel. Je guettais l'inexplicable, montre en main. La petite lampe, ce soir-là, brûla un peu moins de trois heures... Le lendemain, quand je voulus la rallumer, elle se mit à grésiller et s'éteignit. Sans en rien dire à Jacques, je la remplis de nouveau avec beaucoup de soin et, le soir, en l'éteignant, je constatai qu'elle était presque pleine. Je passai la journée du lendemain dans une angoisse que je renonce à vous dépeindre, une

angoisse si forte que, le soir venu, je n'osai pas essayer d'allumer la petite lampe. J'attendis que Jacques y songeât, et tout à coup m'arriva son cri de surprise, le cri que j'avais prévu:

"— Comment? elle est à sec! On l'a donc oubliée cette nuit?"

"— Non, Jacques, on ne l'a pas oubliée, et moi, je l'ai remplie hier matin encore, parce qu'elle était déjà vide!"

"— Qu'est-ce que tu me racontes là?"

"— Je te dis la vérité. Elle est vide chaque matin, comme si elle brûlait tout le temps."

"— Que vas-tu t'imaginer?"

"— Je répondis en frissonnant:

"— Je m'imaginais qu'Annette a toujours horreur de l'obscurité."

"Il haussa les épaules. Il me traita de grande enfant. Ma parole, il fit semblant de rire! Mais je vis avec quelles précautions minutieuses il garnissait la petite lampe. Je vis qu'à son tour il guettait le surnaturel, il comptait les heures... Et le lendemain... le lendemain... il est allé bravement allumer dans le couloir, il a crié d'un ton triomphant:

"— Tu vois, elle marche aujourd'hui!"

"Mais à peine m'eut-il rejoint dans la salle à manger, où j'attendais le résultat, que nous avons entendu la mèche grésiller... et le corridor est devenu noir. A ce moment, je perdis tout contrôle sur mes nerfs. Je me suis mise à crier comme une folle:

"— Je ne veux plus de cette lampe! qu'on l'emporte! Qu'on la jette dans la Seine! Qu'on la chasse d'ici!"

"Mon mari ne réussit pas à me calmer. Il m'emmena coucher à l'hôtel, puis il m'envoya chez des cousins à la campagne, où je restai deux mois à me remettre."

"Quand je suis revenue chez nous, une petite lampe neuve fonctionnait normalement. Toute cette histoire me faisait l'effet d'un mauvais rêve. Mais plus tard, beaucoup plus tard, j'en ai reparlé à mon mari, et comme je lui demandais pardon d'avoir été si nerveuse, il me répondit en soupirant:

"— Pauvre Annette qui nous aimait tant, elle ne voulait pas nous faire de mal. C'est cruel de l'avoir mise à la porte..."

"Ainsi j'ai su qu'il croyait la même chose que moi."

MARGUERITE COMERT

FREE \$1.00 size of Ambrosia Cream
\$1.00 size Ambrosia Tightener
with purchase of a \$1 bottle of Ambrosia Cream
and new 100 pg. book on skin care (original price \$1)
YOU PAY ONLY \$1.50 FOR ALL FOUR

NEW FACES FOR OLD
NEW FACTS ABOUT SKIN BEAUTY ESTABLISHED
BY SKIN ANALYSIS OF 314 WOMEN

AMBROSIA
TIGHTENER
CREAM

FREE
\$1.00 size of AMBROSIA CREAM
\$1.00 size AMBROSIA TIGHTENER

MESDAMES! ACCPECTEZ CES 2 NOUVEAUX PRODUITS AMBROSIA (tous deux GRATIS avec achat de \$1.50) PLUS D'ENNUI AVEC VOTRE PEAU!

Essayez dès maintenant ce nouveau traitement de beauté approuvé par la médecine.

Afin de faire connaître les deux nouveaux produits Ambrosia, nous vous donnons gratis, ce mois-ci seulement, une bouteille de \$1.00 de Crème Ambrosia et une bouteille de \$1.00 d'Astringent Ambrosia avec l'achat d'une bouteille de \$1.00 de Liquide à Nettoyer Ambrosia, ainsi que du nouveau livre de beauté de 100 pages: "New Faces for Old". Pendant la durée de cette offre, vous ne payez que \$1.50 pour ces quatre articles!

FAITS CONCERNANT LES PRODUITS AMBROSIA

CE QUE FAIT AMBROSIA: Ambrosia est le pur liquide ensoleillé qui, en un an, a révolutionné les méthodes de nettoyage de milliers de femmes. Nettoie instantanément les pores. Ne contient ni cire obstruante, ni alcali asséchant. Il a été démontré, à la suite d'expériences cliniques, qu'Ambrosia améliore souvent le ton et la couleur de la peau en moins de deux jours. Obtenez la nouvelle plus grande bouteille à \$1.00.

CE QUE FAIT L'ASTRINGENT AMBROSIA: Composé suivant la formule même du spécialiste pour la peau, cet astringent aromatique pourpre ferme les pores dilatés, normalise vite la peau huileuse. Pour autres affections cutanées, suivez les instructions qui accompagnent l'offre. Bouteille de \$1.00 d'Astringent Ambrosia GRATIS tant que durera l'offre.

CE QUE FAIT LA CREME AMBROSIA: Employée après un nettoyage à l'Ambrosia, cette riche crème colloïdale est absorbée par les pores. Elle nourrit, enrichit et assouplit la peau sèche. Les particules d'huile dans la Crème Ambrosia sont 5 fois plus petites que les particules de crème dans le lait. Ainsi elle pénètre instantanément, rendant la peau douce comme la joue d'un bébé. Bouteille de \$1.00 de cette nouvelle crème GRATIS avec l'achat mentionné dans l'offre.

CE QU'EST LE LIVRE: "New Faces for Old". Contient des conseils de grands dermatologistes sur l'entretien de chaque type de peau. Entr'autres chapitres: "Comment traiter les pores grossiers", "Comment traiter la peau huileuse", "Comment enlever les points noirs", etc. Publié par Covici, Friede Inc. Première édition en vente à \$1.00. Edition spéciale comprise dans l'offre ci-dessus pour seulement 50c.

789 examens de la peau établissent que les produits Ambrosia ont donné les résultats suivants... (extraits intégralement du rapport du médecin examinateur):

POINTS NOIRS: "Ambrosia agit comme antiseptique et prévient la formation de toutes les infections superficielles. Ses propriétés toniques contribuent à prévenir les points noirs."

PORES DILATES: "Tonique et astringent, Ambrosia resserre les pores. L'Astringent Ambrosia resserre encore davantage les pores dilatés et tonifie la peau."

PEAUX SECHES: "La Crème Ambrosia est un précieux agent adoucissant, recommandable pour toutes les peaux sensibles. Elle supplée à l'insuffisance d'huile naturelle."

PEAUX HUILEUSES: "Ambrosia nettoie parfaitement et à fond. L'Astringent Ambrosia réduit cette condition huileuse, améliore les teints ternes, rafraîchit et stimule."

56% DE VENDU... HATEZ-VOUS! 56% de la production initiale de ces remarquables paquets-réclame Ambrosia s'est vendu pendant les deux premières semaines. Les commandes se suivent et sont tout de suite absorbées. Ne manquez pas votre chance d'essayer ces nouveaux produits à nos frais. Procurez-vous votre paquet-réclame à la pharmacie ou au magasin à rayons le plus proche des maintenant! Hinze Ambrosia, Inc., 69 rue York, Toronto, Can.

Copyright 1931. Hinze Ambrosia, Inc.

Fabriqué au Canada par des Canadiens.

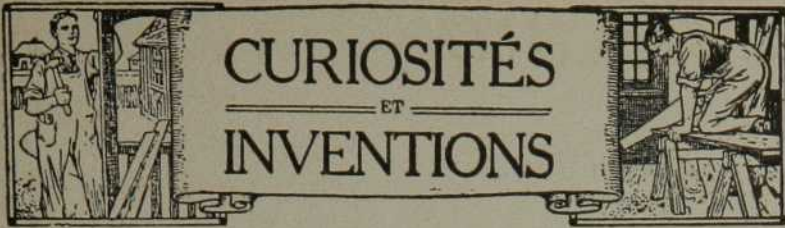
EN ANGLETERRE (Le Père Joson fait le Tour du Monde)



QUAND les Canadiens visitent l'Angleterre, ils sont heureux d'y trouver des bières dont le goût évoque celui qu'ils aiment savourer dans la Bière Carling. En Angleterre, en effet, les "ales" ont ce goût délicat qui résulte de l'emploi des meilleurs houblons et malts, de levure fine et d'eau pure. C'est à ces substances, et au procédé qui leur permet de vieillir naturellement, que les Bières Carling sont redevables de leur incomparable qualité. Commandez la Carling à la caisse.

Carling's ALE

CARLING BREWERIES LIMITED
450 Rue Beaumont, Montréal



COMMENT PROTÉGER LES ARBRES FRUITIERS CONTRE LES CHENILLES

Certaines années, effectivement, les arbres fruitiers: cerisiers, pruniers, abricotiers, etc., disparaissent littéralement sous les chenilles.

Pour les empêcher d'y monter, on entoure les arbres, à 3 pieds environ au-dessus du sol, d'une ceinture d'une glu dans laquelle viennent s'empêtrer



mâles et femelles incapables à franchir cet obstacle. Cette glu doit résister aussi bien à la pluie qu'à la sécheresse, pour remplir son office.

On met directement la glu sur l'écorce, mais ce n'est pas très commode sur les troncs rugueux.

COURSES DE TORTUES

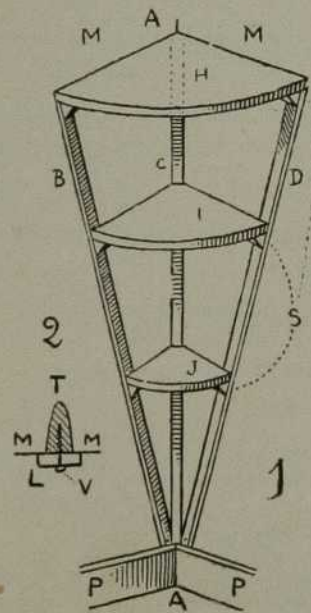
Puisque l'on cherche à faire courir les animaux les plus rapides, pourquoi pas les plus lents? Cette question, que s'est posée un beau jour un esprit avisé, a tout de suite reçu une réponse et des courses de tortues s'organisèrent presque séance tenante à Ponca City, dans un Etat de l'Amérique du Nord. Plus de dix mille spectateurs y assistaient et l'intérêt que prirent les amateurs à ces courses au ralenti fut si grand qu'il y eut des scènes assez vives entre parieurs. Ceux-ci étaient au nombre de 3,869.

La course partait du centre d'un cercle et l'animal qui arrivait le plus vite à la ligne extérieure était proclamé gagnant. L'heureux propriétaire de la tortue toucha la somme coquette de 4,000 dollars. De plus, il augmenta sensiblement ses gains grâce aux paris engagés.

En Ecosse les écoliers organisent fréquemment des courses d'escargots, qui sont suivies avec passion non seulement par tous les élèves mais aussi par leurs maîtres.

ENCOIGNURE-ETAGERE

Cette encoignure se compose de trois lattes bien polies B, C, D, dont l'une, C, est placée dans l'angle du mur. Les deux autres, B, D, partant en haut à l'écart voulu, descendent toutes deux contre les murs M, M, pour venir rejoindre la première, en bas, sur la plinthe PP, à l'angle inférieur A. Ces lattes sont fixées aux murs, par le procédé ordinaire du tampon de bois T, mis en place (fig. 2) et couvert par la



latte L maintenue solidement par la vis V. Quatre vis seront nécessaires pour fixer chaque latte. Les trois rayons triangulaires H, I, J, seront découpés dans une planche quelconque, polis et mis en place sur des tasseaux S, puis cloués en dessous. Les tasseaux S sont triangulaires et vissés aux lattes. On obtient de cette façon un ensemble à la fois léger, solide et peu encombrant, pouvant supporter statuettes, vases, etc., ce qui n'empêche qu'on peut disposer dans ce coin de la place d'un siège d'angle. Il n'encombre pas, à cause du retrait de la partie inférieure de l'encoignure.

LES FAUSSES DENTS SONT UNE GRANDE INVENTION MAIS
GARDEZ LES VOTRES LE PLUS LONGTEMPS POSSIBLE

La Pyorrhée n'a aucun égard pour vous



LA PYORRHEE, cette terrible maladie des gencives, s'en prend à quatre personnes sur cinq après quarante ans. C'est un ennemi sournois qui peut infecter la bouche des jeunes et se loger dans les gencives pendant des années avant de commencer ses ravages.

Elle s'attaque d'abord aux gencives tendres qui saignent facilement quand on les brosse. En s'aggravant, elle répand des poisons pernicieux à travers tout le système, déchaussant souvent les dents jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes ou soient extraites.

Les fausses dents ne sont au mieux qu'un pis-aller. Elles sont trop souvent le fruit de l'insouciance et de la négligence.

*Un dentiste créa Forhan's
pour combattre la pyorrhée*

Au premier symptôme de pyorrhée, allez vite vous faire examiner la bouche par votre dentiste. La chirurgie dentaire moderne est des plus perfectionnées et peut vous épargner de graves ennuis si vous y recourez à temps.

Entre vos visites chez le dentiste, c'est à vous à voir à vos dents. Choisissez donc votre dentifrice avec le plus grand soin.

Forhan's est la propre découverte de R. J. Forhan, D.D.S., qui se spécialisa pendant 26 ans dans le traitement de la pyorrhée. C'est un produit unique en ce qu'il contient toutes les propriétés d'une préparation du Dr Forhan dont des milliers de dentistes se servent dans le traitement de la pyorrhée.

Ne badinez pas avec la pyorrhée

C'est pure folie que de s'y exposer. Prenez de meilleures résolutions. Visitez votre dentiste régulièrement et brossez-vous les dents avec Forhan's deux fois par jour. Vous ne pouvez faire de meilleur placement pour la sécurité de votre bouche et de vos dents. Forhan's Ltd., Montréal.

Après la pyorrhée, les fausses dents.
La pyorrhée s'attaque à quatre personnes sur cinq, après 40 ans.



Forhan's
POUR LES GENCIVES



"Meadow-Sweet" Cheese Mfg.
Co. Limited, Montréal, Que. 4-30

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville et Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, RUE DE BULLION,

MONTREAL, CANADA



Les yeux de Lupe Velez, célèbre artiste Universal Pictures. Cette gentille vedette aux yeux bruns, qui habille quatorze ans, joue actuellement dans "Résurrection".

rafraîchit les yeux après les sorties en automobile

L'automobilisme fatigue et brûle les yeux; les rougit souvent. Soulagez-les en y appliquant quelques gouttes de l'innoffensive *Murine*. Vos yeux sont aussitôt rafraîchis et reposés; les rougeurs disparaissent. Employez *Murine* après le golf et tout sport en plein air contre l'irritation. 60c pour 60 applications, aux pharmacies et magasins à rayons de partout.

MURINE
POUR VOS
YEUX



Une
Belle
Taille

Aux Lignes
Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Poils

et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsia Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

**LA CIRE
A PLANCHER
HAWES**

POLIT
ET
PROTÈGE



24P

EXIGES LE NOM HAWES

Chronique de l'Auto

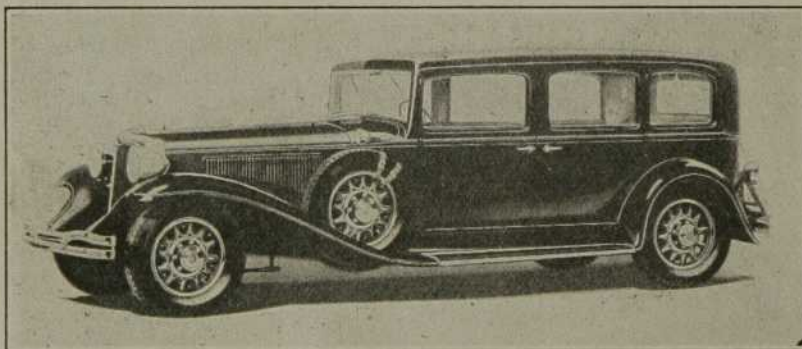
Les Chrysler Six, Huit et Impérial Huit

CHRYSLER SIX

Les ingénieurs de la Chrysler Sales Corporation ont produit une voiture gracieuse dans ses lignes, sa longueur et son bas centre de gravité. On en est arrivé à ce résultat en combinant le dessin de la carrosserie avec le cadre à double étampe. Le nouveau cadre permet un bas centre de gravité.

La nouvelle Chrysler Six comprend quatre carrosseries: un sedan à quatre portes, un coupé, un coupé conver-

première fois au Salon. L'accomplissement le plus distinct obtenu par les ingénieurs de la Chrysler dans le dessin des nouvelles huit cylindres, a été le développement unique d'un genre avancé de forte carrosserie en acier et de cadre à étampe double, qui ensemble, ont comme résultat une hauteur moindre, un plus bas centre de gravité, une absence de jeu laréral, une viabilité améliorée, une facilité de conduite plus grande et une apparence générale de grâce.



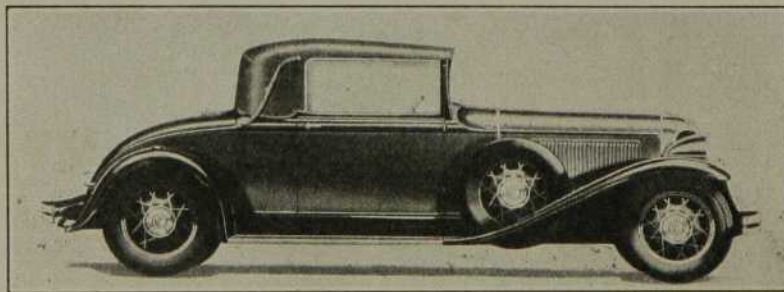
LE CHRYSLER IMPERIAL HUIT, MODELE SEDAN (7 places).

tible et une routière. Les cinq roues métalliques sont standard. Plusieurs nouvelles caractéristiques mécaniques contribuent à la performance de la nouvelle voiture.

On constate une lubrification forcée qui pousse l'huile fraîche sous pression du carter ventilé à l'arbre de couche, l'arbre de came et aux bielles. Une pompe à gazoline sur came fournit la gazoline au carburateur à un taux constant du réservoir de 15 gallons à l'arrière.

Au nombre des caractéristiques mécaniques des huit cylindres, mentionnons les huit cylindres en ligne, tête en L, la transmission à quatre vitesses, le carburateur à tirages descendant, les volets automatiques du radiateur. Les parties émaillées sont à l'épreuve de la rouille.

On présente la Chrysler Huit en cinq genres de carrosseries: le coupé avec siège supplémentaire, le sedan, le



LE NOUVEAU CHRYSLER SIX — MODELE COUPE CONVERTIBLE.

Les longs ressorts semi-elliptiques à l'avant et à l'arrière, par lesquels les nouvelles Chrysler obtiennent leur conduite douce sont à l'abri des chocs de la route par des amortisseurs hydrauliques. Le contrôle à toutes les vitesses est maintenu grâce aux freins hydrauliques à action rapide.

CHRYSLER HUIT ET IMPERIAL HUIT

La Chrysler Huit et la Chrysler Impérial Huit sont en montre pour la

coupé convertible, la routière, la routière de sport comprenant six roues métalliques et l'appui pour les valises; le phaéton, le sedan "close-coupled", le sedan à sept passagers, le sedan-limousine. Pour la Chrysler Impérial Huit, plusieurs carrosseries ont été construites sur commande par LeBaro, Locke et Waterhouse, dans les sedans, les coupés, les coupés convertibles, les phaétons, les routières et les voitures de ville.

UN LIVRE CAPITAL SUR LA BEAUTE

Dans son ouvrage sur les soins de la beauté et les avantages des produits *Ambrosia*, Dorothy Cocks, (auteur de "New Faces for Old") prête au dermatologiste en chef de deux grands hôpitaux de New-York cet avertissement à méditer: "Le chauffage à la vapeur de nos appartements, véritables Saharas en miniature, font un tort énorme au teint des femmes d'Amérique, Canadiennes et Américaines.

"L'eau qu'exsude notre peau n'est plus absorbée par rien. Nous nous enfermions pendant des heures et des journées entières dans des boîtes surchauffées où ne résiste aucune humidité. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la peau se dessèche chaque jour un peu jusqu'à ce qu'elle se ride, se plisse et se ratatine. Ainsi s'expliquent les rides prématurées et la sécheresse de la peau.

"Le corps humain n'est pas du tout fait pour vivre dans des appartements surchauffés. Et pourtant, dans toute maison chauffée comme on sait le faire au vingtième siècle, par suite du manque d'humidité dans l'air, l'homme se trouve à vivre dans les mêmes conditions que le voyageur au sein du désert du Sahara. Cela désorganise complètement la température du corps, telle que contrôlée par la peau.

"Etant donné cet état de choses, la femme doit recourir à des méthodes artificielles pour préserver son teint et sa peau et préserver sa jeunesse et sa beauté contre un mode de vie qui leur est funeste."

Ce même médecin dermatologiste, c'est-à-dire expert en maladies cutanées, dirige une Clinique de Beauté où il traite, pendant quatre mois seulement, la peau de cinq cents femmes. A toutes, sauf à celles qui souffrent réellement d'une maladie cutanée, il recommande les cosmétiques.

Il a donc toute l'autorité nécessaire pour affirmer que les pores de la peau doivent être purgés de toute impureté et qu'un lubrifiant externe, sous forme de crème, doit être appliqué si l'on veut que la peau fonctionne normalement. Si la peau, contrôle de la chaleur du corps, ne remplit pas proprement ses fonctions, sécheresse, rides, points noirs, imperfections de toute sorte s'en suivent.

C'est pour venir en aide aux Canadiennes que fut édité l'ouvrage fameux "New Faces for Old" et que furent mis sur le marché les célèbres produits *Ambrosia*.

*Un magnifique roman d'amour, reproduit avec
l'autorisation spéciale de l'auteur*

dans **La Revue Populaire**
de **MAI**

UN ROMAN QUE VOUS LIREZ ET RELIREZ

Mlle Jacquin, dactylo

Par Marcel Idiers

— o —

Un roman d'aventures :

LA VIE DES FORÇATS

Par Eugène Dieudonné

*"La Revue Populaire"
est en vente partout*

Malgré les dépenses considérables que nous faisons
pour améliorer sans cesse VOTRE *Revue Populaire*,
son PRIX reste TOUJOURS LE MEME :

15 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis :
\$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la
REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975 DE BULLION, MONTREAL

LE COLGATE est la pâte dentifrice qui a nettoyé les dents de plus de gens que toute autre pâte dentifrice au monde, et cela d'une façon hygiénique, complète.

LE COLGATE a été plus universellement recommandé par les dentistes d'année en année que tout autre dentifrice jamais fabriqué.

LE COLGATE a maintenant—après 30 ans en tête de liste—été accepté par le Conseil de Thérapie Dentaire de l'Association Dentaire Américaine. Le sceau signifie que la composition du produit a été soumise au Conseil et que celui-ci juge pouvoir endosser les revendications faites.

25c **LE COLGATE** se vend à 25 sous pour la simple raison que plus de gens l'emploient que toute autre marque. Le prix est important—mais c'est la qualité, non le prix, qui a fait que le Colgate est resté en tête de liste depuis 30 ans.



Cet écusson est le sceau d'acceptation



Fabriquée au Canada